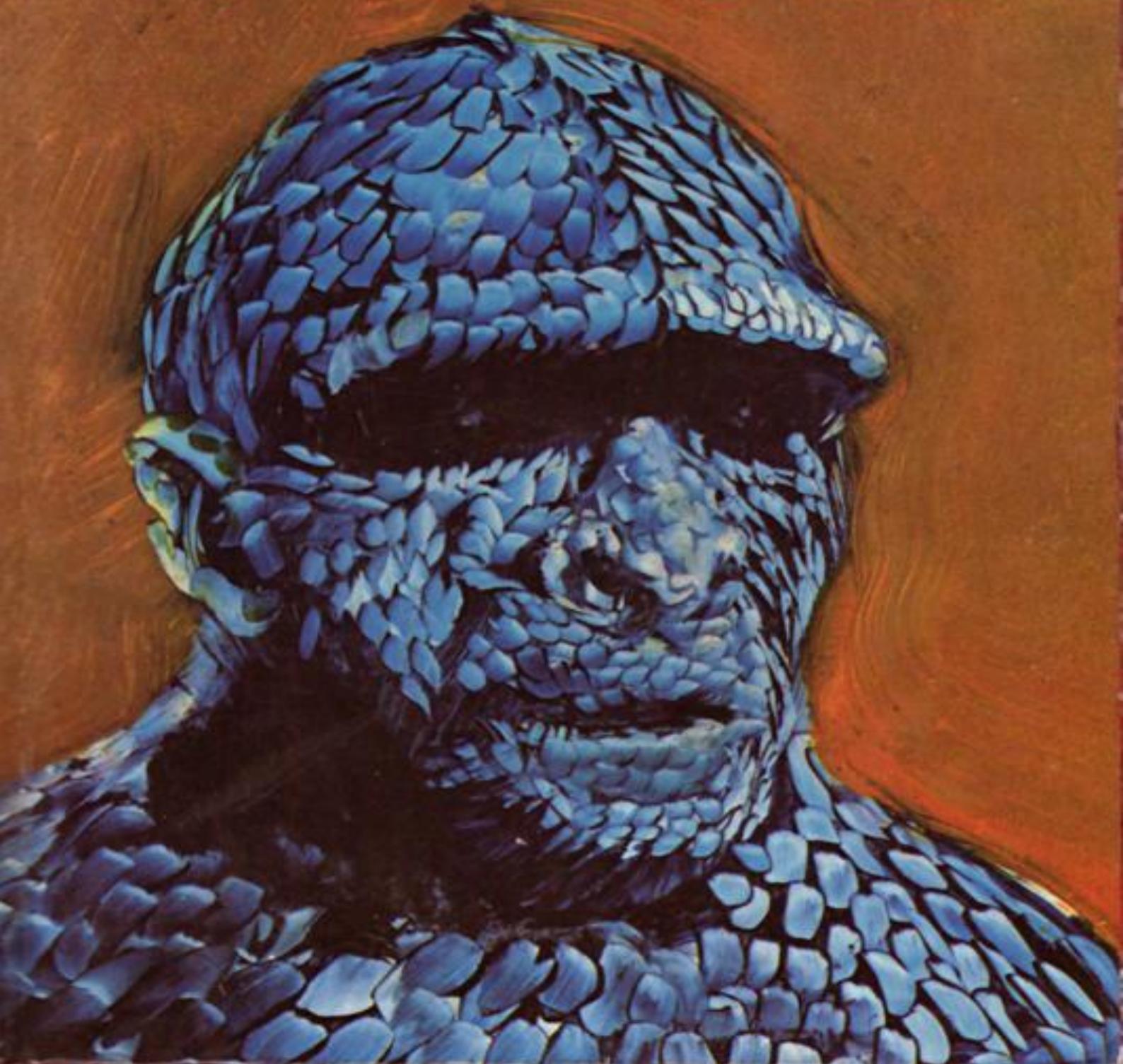




JACK VANCE

cycle de Tschäï

# le Chasch



Jack Vance

---

CYCLE DE TSCHAÏ

---

TOME I

# Le Chasch

(*City of the Chasch*, 1968)



*Traduction de Michel Deutsch*

## PROLOGUE

D'un côté *d'Explorator IV* luisait une étoile sombre et vieillissante, 4269 de La Carène, de l'autre flottait une planète solitaire d'un gris brunâtre enveloppée dans un épais cocon d'atmosphère. La seule particularité de l'étoile était son curieux reflet ambré. Un peu plus grosse que la Terre, la planète était escortée de deux petites lunes à la révolution rapide.

Une étoile de type K2 classique et une planète qui n'avait rien de remarquable. Mais pour les hommes qui se trouvaient à bord *d'Explorator IV*, ce système était une source de stupéfaction et de fascination.

Ils étaient trois dans le poste de contrôle avant : le commandant Marin, le lieutenant Deale et le lieutenant en second Walgrave. Trois hommes pimpants, sémillants, au geste vif, vêtus du même irréprochable uniforme blanc et qui s'étaient tellement faits l'un à l'autre que leurs intonations dégagées et désinvoltes, la façon à demi facétieuse avec laquelle ils formulaient leurs pensées étaient presque identiques. Avec leurs sondoscopes – jumelles portatives à haute luminosité dotées d'un pouvoir magnificateur considérable – ils scrutaient la planète.

— À première vue, elle est habitable, commenta Walgrave. Ces nuages sont certainement composés de vapeur d'eau.

— Si des signaux émanent d'un monde, on peut presque automatiquement en conclure que ce monde est habité, fit le lieutenant Deale. L'habitabilité est une conséquence naturelle de l'habitation.

Le commandant Marin émit un rire sec :

— Votre logique, d'ordinaire irréfutable, est en défaut. Nous sommes actuellement à deux cent douze années-lumière de la Terre. Nous avons capté les signaux alors que nous en étions à douze années-lumière. Donc, il y a deux cents ans qu'ils ont été émis. Rappelez-vous qu'ils ont brusquement cessé. Ce monde

est peut-être habitable. Il est peut-être habité. Peut-être les deux. Mais pas nécessairement.

Deale eut un hochement de tête lugubre.

— Avec ce raisonnement, on ne peut même pas affirmer avec certitude que la Terre est habitée. Les maigres indications dont nous disposons...

*Bip ! bip !* fit le communicateur.

— Parlez ! ordonna Marin.

La voix de Dant, l'officier de transmission, retentit dans le poste :

— Je reçois un champ fluctuant. Je le crois artificiel mais je n'arrive pas à le syntoniser. Si ça se trouve, ce n'est peut-être qu'une espèce de radar.

Marin fronça les sourcils et se frotta le nez avec le doigt.

— Je vais envoyer les éclaireurs en bas, ensuite nous retournerons nous mettre hors de portée. (Le commandant lança un mot code à l'adresse des éclaireurs, Adam Reith et Paul Waunder.) Le plus vite possible. On nous a détectés. Rendez-vous à la verticale du système, point D, comme sur Deneb.

— Compris, commandant. À la verticale du système, point D, comme sur Deneb. Accordez-nous trois minutes.

Le commandant Marin s'approcha du macroscope et se mit à quadriller fébrilement la surface de la planète en utilisant une bonne douzaine de longueurs d'ondes.

— Il y a un créneau à quelque chose comme trois mille angströms. Rien de très fameux. Il faudra que les éclaireurs se débrouillent tout seuls.

— Je suis content de n'avoir jamais reçu une formation d'éclaireur, remarqua le lieutenant Walgrave. Si tel avait été le cas, on aurait pu m'envoyer, moi aussi, sur des planètes étranges, voire horribles.

— On ne forme pas un éclaireur, rétorqua Deale. Il existe. C'est pour moitié un acrobate, pour moitié un savant fou, pour moitié un monte-en-l'air, pour moitié...

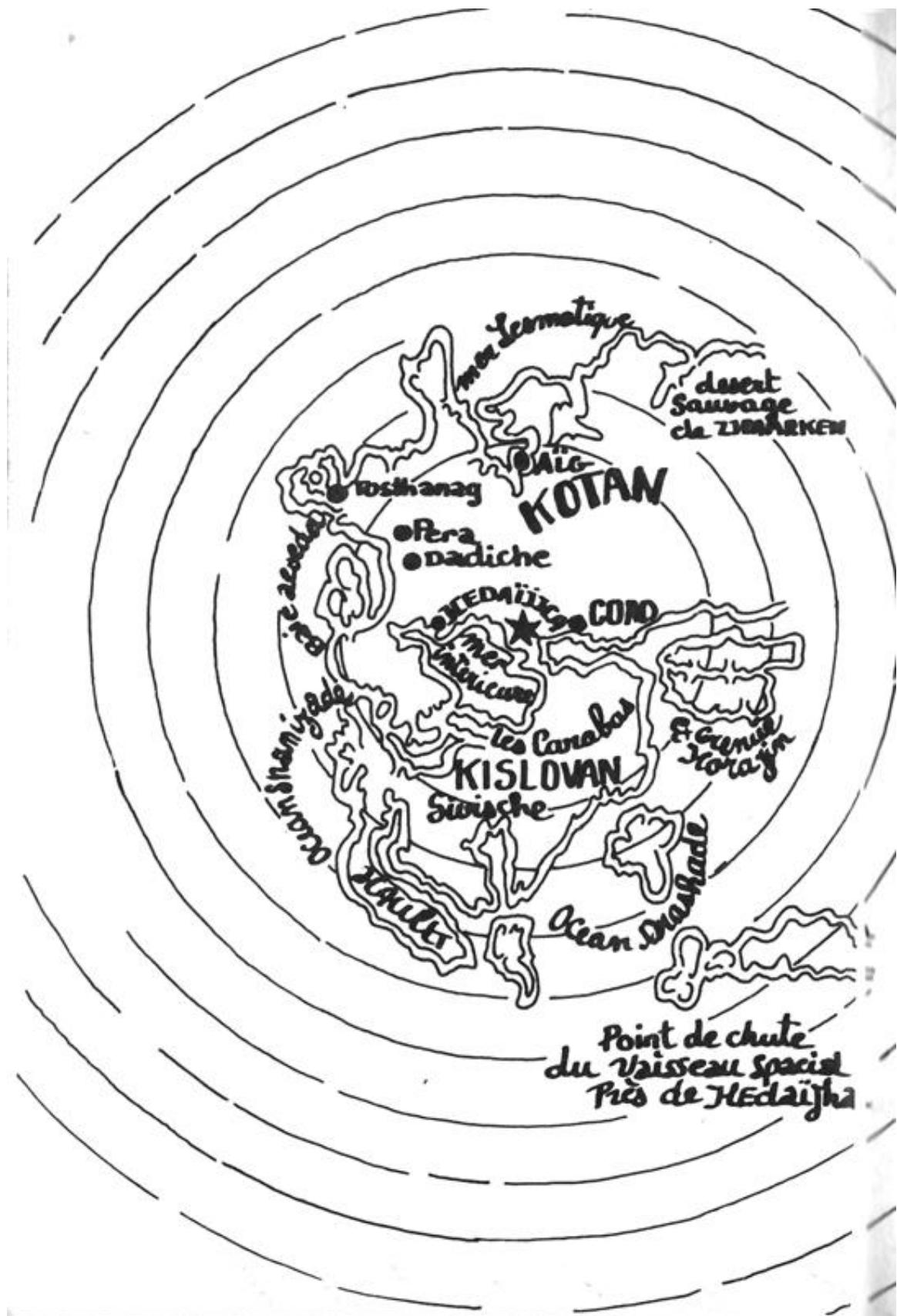
— Cela fait beaucoup de moitié.

— Mais c'est à peine suffisant. Un éclaireur, c'est un homme qui aime le changement.

Les deux éclaireurs appartenant à l'*Explorator IV* étaient Adam Reith et Paul Waunder. L'un et l'autre étaient des garçons pleins de ressources, solidement trempés et possédants de nombreux talents. Là s'arrêtait leur ressemblance. Reith avait quelques centimètres de plus que la moyenne, les cheveux noirs, le front large, les pommettes saillantes, des joues creuses que, parfois, un muscle faisait tressaillir. Waunder était massif et ses cheveux blonds se déplumaient ; ses traits étaient trop banals pour qu'il fût possible de les décrire. Il était d'un ou deux ans plus âgé que Reith, mais ce dernier avait un grade supérieur et était, par conséquent, le commandant théorique de la vedette de reconnaissance, astronef miniature de trente mètres de long retenu sous la poupe *d'Explorator IV*.

Il fallut à peine deux minutes aux deux hommes pour y embarquer. Waunder prit les commandes. Reith referma la trappe d'accès et appuya sur le bouton d'éjection. Le léger bâtiment se détacha de la vaste coque noire. Reith s'assit. Ce faisant, il enregistra comme un imperceptible mouvement à la limite de son champ visuel et eut le temps d'apercevoir pendant une fraction de seconde un projectile gris qui filait dans l'espace, venant de la planète. Puis un gigantesque éclair rouge et blanc l'aveugla. L'accélération brutale les secoua, menaçant de les déchirer, quand Waunder actionna convulsivement la manette des gaz, et la vedette fila selon une trajectoire oblique en direction du sol.

Un étrange objet flottait maintenant dans l'espace là où s'était trouvé *Explorator IV* un instant plus tôt : le nez et la partie arrière de l'astronef reliés par quelques débris métalliques. Entre les deux masses flamboyait le vieux soleil jaune appelé 4269 de La Carène. Le commandant Marin, le lieutenant Deale, le lieutenant en second Walgrave, leurs hommes d'équipage et leurs techniciens étaient réduits à l'état d'atomes de carbone, d'oxygène et d'hydrogène errants. Leur personnalité, leur pétulance et leur jovialité n'étaient plus que des souvenirs.





La vedette, matraquée plutôt que propulsée par l'onde de choc, tombait en direction de la planète gris et brun, tandis que, dans le poste de pilotage, les cloisons jouaient au ping-pong avec Adam Reith et Paul Waunder.

Le premier, qui n'était plus qu'à demi conscient, réussit à agripper une épontille. Se hissant jusqu'au tableau de commande, il rabattit la manette de stabilisation. Au lieu de bourdonner régulièrement, les moteurs sifflaient et cognaien. Néanmoins, l'affolante rotation de l'engin se trouva graduellement freinée.

Les deux hommes se traînèrent jusqu'à leurs sièges, où ils s'attachèrent.

— Est-ce que tu as vu ce que j'ai vu ? demanda Reith.

— C'était une torpille.

L'autre approuva.

— Cette planète est habitée.

— Et ses habitants sont loin d'être hospitaliers. La réception manquait de chaleur.

— Nous sommes loin de chez nous. (Reith examina les rangées de cadrans inertes et de lampes témoins mortes.) Apparemment, rien ne fonctionne plus. Nous allons nous écraser si je ne parviens pas à effectuer quelques réparations rapides.

Il gagna la salle des machines en boitant et constata qu'une cellule énergétique de réserve mal arrimée avait défoncé un boîtier de connexion dont il ne restait plus qu'un chaos de conducteurs fondu, de cristaux fracassés et d'éléments carbonisés.

— C'est réparable, dit-il à Waunder qui l'avait rejoint pour évaluer les dégâts. En deux mois avec un peu de chance. Et à supposer que les pièces de rechange soient intactes.

— Deux mois, c'est un peu long. J'estime que nous disposons de deux heures avant de pénétrer dans les couches atmosphériques supérieures.

— Eh bien, au travail !

Une heure et demie plus tard, les deux hommes contemplaient la réparation de fortune d'un œil dubitatif et chagrin.

— Si nous avons de la veine, nous atterrirons entiers, fit Reith d'une voix lugubre. Va donc mettre un peu de jus dans les propulseurs. Je reste pour voir ce qui se passera.

Une minute s'écoula. Les propulseurs vrombirent et Reith sentit la pression de la décélération. Faisant le vœu que leur bricolage tienne le coup, au moins provisoirement, il rejoignit la cabine et se rassit.

— Qu'est-ce que ça donne ?

— À court terme, ça ne s'annonce pas trop mal. Nous entrerons dans l'atmosphère dans une trentaine de minutes environ à une vitesse un peu inférieure au seuil critique. Nous ferons peut-être un atterrissage en douceur... j'espère. Quant au pronostic à long terme, je suis moins optimiste. Les gens qui ont démolí l'astronef avec une torpille sont capables de nous repérer au radar. Alors, ensuite...

— Cela n'a rien de réjouissant.

Au-dessous d'eux, la planète grossissait : un monde à la fois plus pâle et plus sombre que la Terre, baigné par une lumière brunâtre et dorée. Ils pouvaient maintenant voir des continents et des océans, des nuages et des tempêtes : le paysage d'un monde parvenu à maturité.

L'atmosphère se mit à geindre autour du vaisseau : l'index du thermomètre s'élevait à vive allure vers le repère rouge. Prudemment, Reith augmenta la puissance. L'appareil ralentit, l'index trembla et redescendit vers un chiffre moins inquiétant. Une faible explosion retentit dans la salle des machines et la chute libre recommença.

— Eh bien, nous revoilà au même point, dit Reith. À présent, nous ne pouvons plus compter que sur les freins aérodynamiques. Il vaut mieux prendre place dans les harnais d'éjection.

Il fit se déployer les ailettes latérales, actionna le gouvernail d'altitude et les ailerons directionnels. La vedette prit une trajectoire rasante.

— Comment est l'atmosphère ? demanda-t-il.

Waunder passa en revue les différentes indications fournies par l'analyseur.

— Respirable. Voisine des normes terrestres.

— C'est déjà un petit quelque chose.

Dans leurs sondoscopes, ils décelaient maintenant les détails du paysage. Ils survolaient une vaste plaine – ou une steppe – ponctuée, ici et là, de faibles reliefs et de traces de végétation.

— Aucun signe de civilisation, laissa tomber Waunder. Pas là, en tout cas. Peut-être plus loin, vers l'horizon... ces tâches grises...

— Si nous arrivons à nous poser et si personne ne vient nous déranger pendant que nous remettrons le système de contrôle en état, tout ira bien. Mais les freins aérodynamiques ne sont pas prévus pour un atterrissage en catastrophe. Le mieux est encore d'essayer de nous mettre en perte de vitesse et de nous éjecter au dernier moment.

— Tu as raison. (Waunder tendit le doigt.) On dirait une forêt. Cela ressemble à de la végétation. Le coin idéal pour s'écraser !

— Eh bien, descendons !

L'angle d'attaque de la vedette se fit plus aigu. Le paysage se rapprocha. Les frondaisons d'une forêt sombre et humide jaillirent devant eux.

— À trois, éjection, ordonna Reith. (Il mit la décélération maximale.) Un... deux... trois. Éjection !

Les sabords de fuite s'ouvrirent et les sièges furent catapultés à l'extérieur. Reith se sentit aspiré. Mais où était Waunder ? Son harnais avait ripé, à moins que ce ne fût son siège éjectable qui eût mal fonctionné : il était suspendu le long de la carène. Le parachute de Reith s'ouvrit, balançant le rescapé d'un mouvement pendulaire. Dans sa chute, l'éclaireur heurta une branche noire et luisante. Le choc l'étourdit et il demeura accroché aux suspentes de son parachute. La vedette poursuivit sa course à travers les arbres, laboura le sol et s'immobilisa dans

un marécage. Paul Waunder, inerte, était toujours prisonnier de son harnais.

Seuls les craquements du métal brûlant et un léger siffllement montant des entrailles de l'engin brisaient le silence. Reith bougea, agita faiblement une jambe. Une douleur déchirante s'épanouit dans sa poitrine et ses épaules. Découragé, il reprit son immobilité.

Il dominait le sol de 4,50 m. Le soleil, comme il l'avait déjà noté, paraissait un peu moins brillant et un peu plus jaune que celui de la Terre et les ombres avaient des tonalités ambrées. L'air fleurait un arôme de résine et d'essences inconnues. L'arbre dont il était captif avait des branches noires et luisantes, un feuillage sombre et cassant qui crissait à chacun de ses mouvements. De là-haut, il distinguait le sillon irrégulier aboutissant au marais où la vedette gisait presque horizontalement. La figure de Waunder suspendu au sabord d'éjection reposait à quelques centimètres de la vase. Si l'appareil s'enfonçait, ce serait l'étouffement – au cas où Waunder fût encore vivant...

Frénétiquement, Reith tenta de s'extraire de son harnais. La douleur lui donnait le vertige et la nausée ; il n'avait plus de force dans les mains et, quand il leva les bras, quelque chose craqua dans ses épaules. Il était dans l'incapacité de se libérer, et encore plus d'aller porter secours à Waunder. Celui-ci était-il mort ? Reith ne pouvait le dire avec certitude. Il avait l'impression que Waunder avait imperceptiblement bougé.

Reith regarda intensément. Waunder glissait lentement dans le bourbier. Il y avait dans le siège éjectable une trousse de survie, des armes et des outils. Avec ses os rompus, Reith ne pouvait lever le bras pour atteindre la boucle. S'il se détachait de son parachute, il tomberait et se tuerait. Mais tant pis ! Épaule cassée ou pas, clavicule fracturée ou pas, il fallait qu'il ouvre le siège éjectable, qu'il s'empare du couteau et du rouleau de corde.

Un bruit s'éleva, tout près. Du bois claquant contre le bois. Reith interrompit ses efforts, se figea. Une troupe d'hommes armés de rapières d'une longueur fantastique et de lourdes

catapultes portatives s'approchait d'un pas tranquille, presque furtif.

Reith écarquilla les yeux de stupéfaction, se demandant s'il n'était pas victime d'une hallucination. Le cosmos avait, semblait-il, un faible pour les races bipèdes plus ou moins anthropoïdes. Mais il s'agissait là d'hommes véritables aux traits rudes et puissants, à la peau couleur de miel, aux cheveux blonds – blond doré, blond cendré, blond semé de gris – et aux épaisses moustaches tombantes, accoutrés de vêtements compliqués : larges pantalons rayés de noir et de marron, chemises bleues ou rouge foncé, gilets de cotte de mailles, courtes capes noires. Ils portaient un couvre-chef de cuir noir crêpé à oreillettes dont le devant surélevé, formant comme un diadème, était orné d'un emblème d'argent de dix centimètres de large. Reith les observait, médusé. Des guerriers barbares, une bande de forbans en maraude ! Mais, pourtant, c'étaient des hommes authentiques... Ici, sur cette planète inconnue, à plus de deux cents années-lumière de la Terre !

Ils passèrent au pied de l'arbre, de leur allure silencieuse et furtive, et s'arrêtèrent sous le couvert des ombres pour examiner la vedette, puis leur chef, un guerrier plus jeune que les autres, à peine adolescent et qui n'avait pas de moustache, avança à découvert et scruta le ciel. Trois hommes plus âgés le rejoignirent, qui se mirent, eux aussi, à explorer les cieux avec la plus grande attention. Leurs casques étaient surmontés de boules de verre roses et bleues. Enfin, le jeune homme fit un signe et le reste de la troupe se dirigea vers l'épave.

Paul Waunder leva une main en un geste de salut débile. L'un des hommes au casque agrémenté d'une boule de verre pointa sa catapulte mais, obéissant à l'ordre crié par l'adolescent d'une voix rageuse, il la rabaisa d'un air renfrogné. Un guerrier coupa les suspentes du parachute et Waunder tomba sur le sol.

Le jeune homme lança d'autres ordres. On souleva le blessé et on le transporta jusqu'à un endroit sec. L'intérêt du jeune garçon se porta de nouveau sur le vaisseau spatial. Hardiment, il en escalada la coque et se pencha au-dessus des sabords d'éjection.

Les anciens, porteurs de globes roses et bleus, regagnèrent le couvert en grommelant sous leurs grosses moustaches et en jetant à Waunder des regards furibonds. L'un d'eux porta vivement la main à son emblème comme si l'objet avait tressauté ou émis un son. Aussitôt, comme aiguillonné par ce contact, il marcha à grands pas vers Waunder, sortit sa rapière et fit un moulinet. Horrifié, Reith vit la tête de son camarade se détacher du torse et des flots de sang imbiber la terre noire.

Le jeune homme parut deviner ce qui s'était passé et il se retourna. Poussant un cri de fureur, il se laissa choir sur le sol et avança vers le meurtrier. À son tour, il brandit sa rapière, la lame flexible cingla l'air et trancha l'emblème ornant le casque de l'autre. L'adolescent ramassa l'insigne, sortit de sa botte un couteau avec lequel il entailla sauvagement le métal mou et argenté avant de lancer l'objet aux pieds de l'assassin tout en l'abreuvant d'injures. Dompté, le guerrier reprit son bien et, maussade, alla se mettre à l'écart.

Un très lointain vrombissement s'éleva. Les guerriers – réponse cérémonielle ou réaction de peur et de mise en garde mutuelle – émirent un léger hululement et se replièrent rapidement à l'intérieur de la forêt.

Un appareil aérien, volant à basse altitude, surgit dans le ciel. Après avoir décrit plusieurs cercles, il se posa. Il était long de quinze mètres et large de six ; sa poupe se hérissait d'un belvédère surchargé d'ornements faisant office de passerelle de commandement. À l'avant et à l'arrière se dressaient des hampes torsadées auxquelles se balançait de grandes lanternes. Penchés au-dessus de la courte balustrade servant de bastingage, les deux douzaines de passagers qui se bousculaient et jouaient des coudes semblaient en grand danger de tomber.

Reith, hébété, suivait avec fascination la manœuvre quand l'appareil se posa à côté de la vedette. Les passagers sautèrent précipitamment à terre. Il y en avait de deux sortes : des non-humains et des humains, encore que la différence ne fût pas immédiatement perceptible. Les non-humains – Reith devait apprendre qu'on les appelait les Chasch Bleus – avançaient d'un air compassé sur une paire de jambes massives et courtes. Ils avaient un corps épais et puissant recouvert d'écailles cornées,

comme celui d'un pangolin, aux méplats bleus et pointus. Leur torse en forme de coin possédait des épaules chitineuses se recourbant pour former une carapace dorsale. Leur crâne s'achevait par une arête osseuse. Un bourrelet orbital saillant surplombait deux cavités oculaires où brillait un regard métallique au-dessus d'un orifice nasal complexe. Les hommes ressemblaient autant aux Chasch Bleus que le leur permettaient l'hybridation, l'artifice et l'imitation. Ils étaient petits, trapus ; leurs jambes étaient cagneuses, leur visage carré presque dépourvu de menton, leurs traits comme écrasés. Ils étaient affublés d'espèces de crânes postiches pointus formant une crête. Leurs pourpoints et leurs culottes étaient incrustés d'écailles.

Les Chasch et les Hommes-Chasch se précipitèrent au pas de course vers la vedette tout en échangeant des cris flûtés et liquides. Quelques-uns escaladèrent la coque et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur tandis que d'autres examinaient les restes de Paul Waunder qu'ils finirent par transporter à bord de leur engin volant.

Du belvédère de commande jaillit un beuglement qui devait être un signal d'alarme. Chasch Bleus et Hommes-Chasch levèrent les yeux au ciel, puis halèrent précipitamment l'appareil sous les arbres afin de le camoufler, et la petite clairière retrouva de nouveau sa quiétude.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Reith ferma les yeux et se mit à songer à l'affreux cauchemar qu'il vivait, espérant qu'il se réveillerait bientôt en toute sécurité à bord *à Explorator IV*.

Un fracas de moteur l'arracha à sa torpeur. Un autre appareil tombait du ciel ; un engin volant qui, à l'instar du premier, était un défi aux règles de l'aérodynamique. Il se composait de trois ponts, d'une rotonde centrale, d'un balcon de bois noir et de cuivre, d'une proue en volute, de coupoles d'observation percées de meurtrières et d'un aileron vertical frappé d'un emblème noir et or. Tandis que le vaisseau tournait en rond, ceux qui en occupaient les ponts examinaient la vedette avec une fastidieuse minutie. Les uns étaient des créatures non-humaines de haute taille, maigres, glabres, d'une pâleur de parchemin, au maintien à la fois sévère, languissant et élégant. Les autres, apparemment

leurs subordonnés, étaient des hommes, bien qu'ils eussent les mêmes membres et le même torse grêle, le même visage allongé de mouton, le même crâne chauve, les mêmes attitudes affectées et contrôlées. Tous portaient des costumes compliqués pleins de rubans, de volants et de bouillons. Reith apprendrait par la suite que les non-humains étaient les Dirdir et leurs vassaux des Hommes-Dirdir, mais, pour l'heure, abasourdi par l'ampleur de la catastrophe dont il était victime, il n'accordait au somptueux vaisseau dirdir qu'une curiosité superficielle. Toutefois, l'idée lui vint que c'étaient ces grands êtres pâles ou ceux qui se trouvaient là un peu plus tôt qui avaient détruit *Explorator IV* et que les deux groupes avaient de toute évidence décelé l'arrivée de la vedette.

Les Dirdir et les Hommes-Dirdir examinaient celle-ci avec un vif intérêt. L'un d'eux attira l'attention de ses congénères sur les traces laissées par le navire chasch, découverte qui déclencha aussitôt le branle-bas de combat. Instantanément, des jets d'énergie d'un blanc pourpre jaillirent de la forêt. Des Dirdir et des Hommes-Dirdir s'écroulèrent en se tordant convulsivement tandis que les Chasch et les Hommes-Chasch chargeaient. Les premiers utilisaient des armes à feu, les seconds des grappins qu'ils lançaient en direction du vaisseau.

Les Dirdir contre-attaquèrent avec leurs armes de poing d'où fusaient un éclair violent et des arabesques de plasma orange. Un brasier de pourpre et d'orange consuma Chasch et Hommes-Chasch. L'appareil dirdir tenta de décoller mais les grappins le retinrent captif. Les Hommes-Dirdir les tranchèrent à coups de poignard, les brûlèrent avec leurs pistolets à énergie, et le vaisseau finit par s'élever, salué par les cris flûtés des Chasch désappointés.

À une trentaine de mètres du marais, les Dirdir sabrèrent la forêt en se servant de puissants faisceaux à plasma, y ouvrant une série de trouées d'où montait une odeur nauséabonde. Mais ils ne réussirent pas à anéantir l'engin des Chasch qui, maintenant, mettaient en batterie leurs propres canons. Le premier projectile manqua sa cible, mais le second creva la coque du vaisseau, qui se mit à pivoter sur lui-même avant de s'élever en chandelle, zigzaguant, tanguant, tressautant comme

un insecte blessé. Il se retourna sens dessus dessous, reprit son aplomb tandis que Dirdir et Hommes-Dirdir dégringolaient, gerbes de taches noires rayant le ciel couleur d'ardoise. Le bâtiment piqua vers le sud, puis mit le cap à l'est et disparut bientôt aux regards.

Les Chasch et les Hommes-Chasch sortirent du sous-bois pour voir s'éloigner le vaisseau dirdir. Leur engin glissa hors de la forêt, plana au-dessus de la vedette. On lança des grappins et l'épave fut arrachée au marais. Chasch et Hommes-Chasch embarquèrent et, la vedette accrochée sous son ventre, le vaisseau prit son vol en direction du nord-est.

Du temps passa. Reith, toujours maintenu par son harnais, était à peine conscient. Le soleil se coucha derrière les arbres et l'obscurité envahit le paysage.

Les barbares réapparurent. Ils gagnèrent la clairière, procédèrent à une inspection superficielle, scrutèrent le ciel et repartirent.

Reith poussa un cri rauque. Les guerriers saisirent leurs catapultes, mais d'un geste furieux, le jeune chef leur commanda de ne pas bouger. Il lança des ordres : deux hommes montèrent à l'arbre, coupèrent les suspentes du parachute, laissant le siège éjectable et le matériel de survie de Reith se balancer au milieu des branches.

On descendit alors Reith sans ménagements, et il faillit tomber en syncope quand son épaule racla le sol. Il voyait des silhouettes s'agiter au-dessus de lui, entendait des paroles – consonnes rudes et voyelles appuyées. Il sentit qu'on le souvelait, qu'on le déposait sur une litière. Des pieds se mirent à marteler le sol. Il oscillait à leur rythme. Puis il s'évanouit. Ou s'endormit.

Reith fut réveillé par le brusillement d'un feu et un murmure de voix. Au-dessus de lui était tendu un sombre dais dissimulant un ciel fourmillant d'étoiles étrangères. Le cauchemar était bien réel. Brie par brie, sensation par sensation, il reprit conscience et de lui-même et de la situation. Il reposait sur une litière de roseaux entrelacés dégageant une odeur aigre, mi-végétale, mi-humaine. On lui avait enlevé sa chemise ; des attelles d'osier emprisonnaient ses épaules, maintenant ses os brisés. Malgré la douleur, il leva la tête et regarda autour de lui. Une étoffe tendue après quatre mâts métalliques formait un abri ouvert à tous les vents. Encore un paradoxe, songea-t-il. Ces piquets de métal étaient l'indice d'un niveau technologique élevé alors que les armes et le comportement de ces gens étaient purement barbares. Il tenta de regarder vers le feu, mais l'effort fut trop douloureux et il se laissa retomber en arrière.

Le camp était installé en rase campagne. Ses ravisseurs avaient quitté la forêt : la présence des étoiles en était la preuve irréfutable. Il se demanda ce qu'étaient devenus son siège éjectable et la trousse de survie qui y était fixée. Pour autant qu'il se le rappelât – et il se le rappelait avec regret – tous deux étaient restés accrochés dans l'arbre. Il les voyait encore se balancer aux branches. Reith ne devait compter que sur lui-même et sur ses ressources profondes, à quoi il fallait ajouter son entraînement d'éclaireur dont il avait, à l'époque, considéré certains aspects comme exagérément pédants. Il avait assimilé une foule de disciplines scientifiques de base – linguistique et informatique, astronautique, technologie spatiale et énergétique, biométrie, météorologie, géologie et toxicologie. Voilà pour la théorie. De plus, dans le domaine pratique, il avait acquis la maîtrise de toutes les techniques de survivance : il connaissait la science des armes, les méthodes d'attaque et de

défense, la diététique d'urgence, le bricolage de fortune, la mécanique de la propulsion spatiale, jusqu'à l'improvisation de réparations électroniques. S'il n'était pas tué sans coup férir comme Paul Waunder, il pourrait survivre. Mais pour quoi faire ? Ses chances de revenir sur la Terre devaient être infinitésimales, ce qui diminuait d'autant l'intérêt intrinsèque que la planète offrait à ses yeux.

Une ombre tomba sur son visage. Reith reconnut l'adolescent à qui il devait d'avoir la vie sauve. Après avoir fouillé l'obscurité du regard, le jeune homme s'agenouilla et lui présenta une écuelle remplie de gruau grossier.

— Merci beaucoup, dit Reith, mais je ne crois pas que je pourrai manger. Les éclisses m'empêchent de bouger.

Le garçon se pencha en avant et dit quelques mots sur un ton assez sec. Sa phisyonomie avait une sévérité et une intensité singulières pour un gamin qui n'avait sûrement pas plus de seize ans. Au prix d'un effort épuisant, Reith se dressa sur un coude et prit l'écuelle. Le jeune homme se releva, recula de quelques pas et l'observa tandis qu'il essayait de manger. Puis il se tourna et lança un appel d'une voix revêche. Une petite fille arriva en courant, s'inclina, se saisit du récipient et se mit à faire manger Reith avec autant d'attention que de gravité.

L'adolescent resta quelque temps à regarder la scène, visiblement intrigué par Reith dont la perplexité était d'ailleurs égale à la sienne. Des hommes et des femmes sur un monde situé à deux cent douze années-lumière de la Terre ! S'agissait-il d'un phénomène d'évolution parallèle ? C'était incroyable !

Cuillerée par cuillerée, la fillette lui enfournait le gruau dans la bouche. Âgée de huit ans environ, elle était vêtue d'une espèce de pyjama en lambeaux d'une propreté douteuse. Une demi-douzaine d'hommes de la tribu s'approchèrent pour assister au spectacle. L'adolescent faisait mine d'ignorer le murmure des conversations.

Quand l'écuelle fut vide, la petite approcha un pot de bière aigrelette des lèvres de Reith, qui but parce que c'était ce qu'on attendait de lui bien que le breuvage le fit grimacer.

— Merci, dit-il à l'enfant, qui lui adressa un sourire hésitant avant de s'éclipser précipitamment.

Reith se laissa retomber sur sa paillasse. Le jeune homme lui adressa quelques mots d'un ton brusque. De toute évidence, il posait une question.

— Je suis désolé, mais je ne comprends pas. Que cela ne vous fâche surtout pas : j'ai besoin de tous les amis que je peux me faire !

Le garçon ne renouvela pas sa tentative et ne tarda pas à s'en aller. Reith essaya de dormir. Le feu était bas. Dans le camp, l'activité se raréfiait.

Un faible appel retentit au loin, sorte de hululement chevrotant auquel un autre répondit, puis un autre encore jusqu'à ce que des centaines de voix s'unissent en une mélopée presque musicale. Reith se redressa sur un coude ; il remarqua que deux lunes, ayant le même diamètre apparent, l'une rose et l'autre bleu pâle, s'étaient levées à l'est.

Un instant plus tard, une nouvelle voix, toute proche, se mêla au chœur. Reith l'écouta avec étonnement : ce ne pouvait être qu'une voix de femme. D'autres s'élevèrent encore, plaintives, distillant un chant funèbre et inarticulé, et qui, dialoguant avec le hululement lointain, engendraient un colloque impressionnant.

Finalement, la mélopée cessa et le silence tomba sur le camp. Reith s'assoupit et finit par sombrer dans le sommeil.

Le matin venu, il put se faire une idée plus précise du camp. Celui-ci avait été dressé dans un creux de terrain flanqué de deux larges collines basses. Une multitude d'autres collines s'étiraient vers l'est. C'était dans cette cuvette que, pour des raisons qui lui échappaient pour le moment, la tribu avait choisi de s'établir. Tous les matins, quatre jeunes guerriers vêtus de longues capes marron enfourchaient de petites motocyclettes électriques et, chacun de leur côté, disparaissaient dans la steppe ; le soir ils revenaient et faisaient leur rapport à Traz Onmale, le jeune chef. Tous les matins, également, un cerf-volant prenait l'air, entraînant un gamin de huit ou neuf ans qui tenait visiblement le rôle de guetteur. En fin de journée, le vent avait tendance à s'apaiser et le cerf-volant retombait plus ou moins brutalement. En général, le petit garçon s'en tirait avec une simple bosse, bien que les hommes chargés de la manœuvre

se préoccupassent moins de sa sécurité que de la préservation de l'engin fait d'une armature de bois sur laquelle était tendue une membrane noire formant quatre ailes.

Tous les matins, une effrayante clameur s'élevait à l'est, derrière la colline. Cela durait près d'une demi-heure. Ce vacarme, Reith ne tarda pas à l'apprendre, provenait du troupeau de bêtes aux jambes multiples constituant la réserve de viande de la tribu. Tous les matins, une femme d'un mètre quatre-vingts, musclée en conséquence et qui faisait office de boucher, se rendait dans l'enclos armée d'un couteau et d'un merlin. Elle revenait avec trois ou quatre pattes coupées, selon les besoins de la tribu. Parfois, elle prélevait une partie du dos d'une bête ou l'éventrait pour extraire tel ou tel organe. Les animaux ne faisaient guère de difficultés pour se laisser trancher les pattes – celles-ci repoussaient rapidement – mais poussaient des hurlements prodigieux quand on leur fouillait les entrailles.

Pendant que ses os se ressoudaient, Reith n'eut de contacts qu'avec les femmes, qui formaient un groupe bien morne, et avec Traz Onmale, qui passait la plus grande partie de la matinée en sa compagnie à lui parler, à inspecter ses vêtements et à lui enseigner la langue kruthe ; elle possédait une syntaxe régulière, mais la multiplicité des temps, des modes et des aspects la rendait ardue. Longtemps après que Reith fut capable de s'exprimer, Traz Onmale s'attacha avec cette sévérité si peu en rapport avec sa jeunesse à le corriger et à lui inculquer le bon usage qui était tout aussi complexe.

Reith apprit ainsi que la planète s'appelait Tschaï et les lunes Az et Braz. Les membres de la tribu étaient les Kruthe ou « Hommes-Emblèmes », ainsi nommés d'après les objets d'argent, de cuivre, de pierre ou de bois qui ornaient leurs casques. Le statut de l'individu était déterminé par son emblème, lequel était considéré comme une entité semi-divine dotée d'un nom, d'une histoire précise, d'une idiosyncrasie et d'un rang distinctif. Dire que c'était l'emblème qui contrôlait l'homme plutôt que l'homme qui portait l'emblème n'avait rien d'exagéré, car l'emblème conférait à l'homme son nom et sa réputation et définissait son rôle au sein de la tribu. L'emblème

le plus éminent était Onmale. Traz, qui auparavant n'était qu'un simple gamin comme les autres, en était le détenteur. Onmale incarnait la sagesse, l'adresse, la résolution et l'indéfinissable *virtu* des Kruthe. On pouvait hériter d'un emblème, se l'approprier après avoir tué son propriétaire ou en fabriquer un à son propre usage. Dans ce dernier cas, le nouvel emblème n'avait ni personnalité ni *virtu* tant qu'il n'avait pas participé à des exploits remarquables et, par conséquent, accédé à un statut particulier. Quand un emblème changeait de main, son nouveau propriétaire en assumait bon gré mal gré la personnalité. Certains étaient mutuellement antagonistes et l'homme entrant en possession d'un de ceux-là devenait aussitôt l'ennemi de celui qui arborait l'emblème antinomique. Il y avait des emblèmes vieux de plusieurs milliers d'années, ayant un passé touffu. Il y en avait qui portaient malheur et étaient présages de mauvais augure. D'autres conféraient l'intrépidité à leur porteur ou bien une sorte de folie furieuse dans certaines circonstances. Reith ne doutait pas que la notion qu'il se faisait de ces personnalités symboliques fût bien pâle et bien grise comparée à l'intensité avec laquelle les Kruthe sentaient ces choses. Sans son emblème, le Kruthe était un homme sans visage, sans prestige et sans fonction. Ce qu'était en fait précisément Reith lui-même, ainsi qu'il l'apprit ; il était un serf ou une femme : dans la langue des Kruthe, il n'y avait qu'un seul mot pour les deux.

Chose curieuse – du moins Reith la trouvait-il curieuse – les Hommes-Emblèmes le croyaient originaire d'une lointaine région de Tschaï. Au lieu d'être impressionnés par le fait qu'il était arrivé à bord d'un vaisseau spatial, ils pensaient qu'il était subordonné à une race non-humaine inconnue, exactement comme les Hommes-Chasch étaient les serfs des Chasch Bleus, les Hommes-Dirdir les serfs des Dirdir.

Quand Traz Onmale exprima ce point de vue pour la première fois devant lui, Reith s'en indigna :

— Je suis de la Terre, une lointaine planète. Nous n'avons pas de maîtres.

— En ce cas, qui a construit ce vaisseau de l'espace ? répliqua Traz Onmale sur un ton sceptique.

— Les hommes, naturellement. Les hommes de la Terre.  
Le jeune chef hocha dubitativement la tête.  
— Comment pourrait-il y avoir des hommes si loin de Tschaï ?

Reith eut un rire à la fois amer et amusé.  
— Je me suis posé la même question : comment des hommes sont-ils venus sur Tschaï ?

— L'origine des hommes est bien connue, fit Traz Onmale sur un ton glacial. On nous l'apprend dès que nous savons parler. N'as-tu pas reçu la même instruction ?

— Sur terre, nous croyons que l'homme est issu d'un proto-hominidé qui, lui-même, a évolué à partir d'un ancien mammifère. Et ainsi, de proche en proche, jusqu'aux premières cellules.

Traz Onmale jeta un coup d'œil furtif aux femmes qui travaillaient à proximité et leur ordonna avec brusquerie :

— Eloignez-vous ! Nous parlons d'affaires qui concernent les hommes.

Les femmes s'éloignèrent avec des claquements de langue. Traz Onmale les suivit du regard, l'air dégoûté.

— La folie va fondre sur le camp et les Magiciens seront chagrinés. Il faut que je t'explique quelle est la source véritable des hommes. Tu as vu les lunes. La rose, Az, est la demeure des saints. La bleue, Braz, est un lieu de tourments où les méchants et les *kruthsh'geir*<sup>1</sup> vont après leur mort. Jadis, les deux lunes sont entrées en collision. Des milliers de gens ont été précipités sur Tschaï. À présent, tous veulent retourner sur Az, les bons comme les méchants. Mais les Jugeurs qui tiennent leur sagesse des globes qu'ils portent, séparent les bons des méchants et envoient chacun là où il mérite d'aller.

— Intéressant ! dit Reith. Qu'en est-il des Chasch et des Dirdir ?

— Ce ne sont pas des hommes. Ils viennent d'au delà des étoiles comme les Wankh. Les Hommes-Chasch et les Hommes-Dirdir sont des hybrides impurs. Les Pnume et les Phung ont

---

<sup>1</sup> Mot intraduisible s'appliquant grosso modo à un homme qui a bravé et profané son emblème et a, par là, renié sa destinée.

été vomis par les grottes septentrionales. Nous les tuons tous avec zèle. (Traz Onmale, les sourcils froncés, la mine revêche, jeta un regard en biais à Reith.) Si tu es originaire d'un monde autre que Tschaï, tu ne peux être humain et j'ordonnerai que tu sois exécuté.

— Cela me semble exagérément rigoureux. Après tout, je ne t'ai fait aucun mal.

Le jeune chef fit un geste signifiant que c'était là un argument de peu de poids.

— Je remettrai ma décision à plus tard.

Reith faisait de l'exercice pour assouplir ses muscles engourdis et étudiait la langue avec diligence. Les Kruthe, apprit-il, n'avaient pas d'habitat fixe mais sillonnaient la vaste steppe d'Aman qui s'étendait au sud du continent appelé Kotan. Ils ne savaient guère ce qui se passait dans les autres régions de Tschaï. Il y avait plusieurs continents – Kislovan au sud, Charchan, Kachan et Rakh dans l'hémisphère opposé. D'autres tribus nomades erraient dans la steppe. Les marécages et les forêts méridionales étaient peuplés d'ogres et de cannibales possédant divers pouvoirs surnaturels. Les Chasch Bleus étaient établis à l'ouest du Kotan. Les Dirdir, préférant les climats froids, vivaient sur Haulk, péninsule située au large de la côte sud-ouest du Kislovan et sur le littoral nord-est du Charchan.

Une autre race étrangère, celle des Wankh, vivait également sur Tschaï, mais les Hommes-Emblèmes savaient peu de chose sur son compte. Il existait encore un peuple inquiétant, les Pnume, et une race apparentée, les Phung, déments dont les Kruthe n'aimaient guère parler. Quand cela leur arrivait, ils baissaient la voix et se retournaient fréquemment.

Et le temps passait. Des jours marqués d'événements singuliers, des nuits de désespoir pendant lesquelles Reith avait le mal du pays. Ses os se ressoudaient. Personne ne l'empêchait de visiter le camp.

Une cinquantaine de baraqués avaient été édifiées sur le versant de la colline à l'abri du vent. Leurs toits se touchaient de sorte que, vu d'en haut, le camp paraissait n'être qu'un pli de terrain ou une dépression à flanc de coteau. Un peu à l'écart étaient rassemblés d'énormes fardiers à moteur munis de six

roues, camouflés sous des bâches. Leurs dimensions impressionnaient Reith, qui les aurait volontiers examinés de plus près, n'eût été la troupe de gamins au teint blafard qui le suivaient partout, attentifs au moindre de ses mouvements. Intuitivement, ils devinaient en lui un étranger et ils étaient fascinés. Toutefois, les guerriers ignoraient Reith : un homme sans emblème n'était guère plus qu'un fantôme.

Il découvrit tout au bout du camp une formidable machine montée sur un fardier : une catapulte géante dont la flèche atteignait quinze mètres. Un engin de siège ? Sur l'un de ses flancs étaient peints un disque rose et un disque bleu, probable référence aux deux lunes, Az et Braz.

Les jours passaient. Devenaient des semaines. Un mois s'écoula. Reith n'arrivait pas à comprendre les raisons de l'inactivité de la tribu. Ces gens-là étaient des nomades. Pourquoi s'attardaient-ils aussi longtemps en ce lieu ? Tous les matins, les quatre éclaireurs partaient en reconnaissance tandis que le cerf-volant noir tournoyait dans les airs, ballottant le petit guetteur dont les membres oscillaient comme ceux d'un mannequin. Les guerriers étaient visiblement nerveux. Pour s'occuper, ils faisaient du maniement d'armes. Celles-ci étaient de trois sortes : une longue rapière flexible évoquant une queue de raie avec laquelle on frappait d'estoc et de taille, une catapulte projetant des dards empennés grâce à l'énergie fournie par des câbles élastiques et un écu triangulaire de trente centimètres de long sur un peu plus de vingt de large, dont la base aux angles aigus, acérés comme des rasoirs, pouvait être utilisée à la manière d'un tranchoir.

À la gamine qui s'était tout d'abord occupée de Reith avaient succédé une petite vieille ratatinée qui avait une tête de raisin sec, puis une jeune fille qui, si elle n'avait pas été aussi triste, aurait pu être séduisante. Âgée de dix-huit ans environ, elle avait les traits réguliers et de beaux cheveux blonds, constamment hérisssés de paille et de brindilles. Elle allait pieds nus et n'avait pour tout vêtement qu'une grossière tunique grise tissée à la main.

Un jour où Reith méditait sur un banc, elle passa devant lui. Il la prit par la taille et, de force, la fit asseoir sur ses genoux.

Elle sentait les ajoncs, la fougère, la mousse de la steppe et l'odeur légèrement âcre de la laine.

— Qu'attends-tu de moi ? demanda-t-elle avec inquiétude d'une voix enrouée, en essayant de se relever, sans d'ailleurs faire beaucoup d'efforts pour se dégager.

Reith trouva que son poids et sa chaleur avaient quelque chose de réconfortant.

— Enlever les saletés que tu as dans les cheveux pour commencer... Ne bouge pas.

Elle se détendit sans cesser de regarder le Terrien à la dérobée – intriguée, soumise, mal à l'aise. Reith commença par la peigner avec ses doigts, puis continua avec un morceau de bois. La jeune fille, immobile, gardait le silence.

— Et voilà ! Maintenant, tu es jolie.

Elle paraissait perdue dans un rêve. Enfin, elle sauta sur ses pieds.

— Il faut que je m'en aille, fit-elle précipitamment. Quelqu'un pourrait voir.

Mais elle ne se décidait pas. Reith fit mine de l'attirer de nouveau à lui, mais, sagement, il résista à cette impulsion et la laissa partir.

Le hasard voulut qu'il la rencontrât encore le lendemain. Cette fois, elle était peignée et lavée. Elle s'arrêta pour l'observer derrière son épaule. Le même regard, la même attitude que Reith avait vus des centaines de fois chez les filles de la Terre ! Ce souvenir l'emplit de nostalgie. À en être malade ! Sur Terre, on s'accorderait pour dire que cette petite était belle. Ici, dans la steppe d'Aman, elle n'avait que très vaguement conscience de ce qu'était la séduction.

Il lui tendit la main et elle s'approcha comme malgré elle. Et c'était certainement le cas car elle connaissait les coutumes de sa tribu. Reith la prit par les épaules, puis passa un bras autour de sa taille et l'embrassa. Elle parut étonnée. Il lui demanda en souriant :

— On ne t'avait jamais fait cela ?

— Non, mais c'est agréable. Recommence.

Reith poussa un profond soupir. Et puis après... pourquoi pas ? Il entendit un bruit de pas derrière lui. Un coup de poing

l'envoya rouler à terre tandis qu'éclatait un torrent de mots si rapide qu'il fut incapable d'en saisir un seul. La pointe d'une botte s'enfonça dans ses côtes au grand dam de son épaule qui n'était pas encore tout à fait guérie.

Son agresseur s'avança alors vers la jeune fille qui, recroquevillée sur elle-même, se mordait le poing. Il la frappa, lui flanqua des coups de pied et la chassa en hurlant blasphèmes et injures.

— ...rapports obscènes avec un esclave étranger... c'est comme cela que tu respectes la pureté de la race ?

Esclave... Reith se releva.

Le mot résonnait dans sa tête. Esclave ?

La jeune fille s'enfuit en courant pour aller se réfugier sous l'un des gigantesques fardiers. Traz Onmale surgit, attiré par le tumulte. Le guerrier, un robuste gaillard à peu près du même âge que Reith, tendit vers celui-ci un doigt frémissant.

— C'est un maudit, un mauvais présage ! Tout cela n'a-t-il pas été prédit ? Il est intolérable qu'il fraye avec nos femmes ! Il faut le tuer ou le châtrer !

Traz Onmale considéra Reith d'un air dubitatif.

— Il n'a pas l'air d'avoir fait grand mal.

— Pas grand mal ! Bien sûr ! Mais uniquement parce que le hasard a voulu que je passe par là. Puisqu'il a tellement d'énergie à dépenser avec les femmes, pourquoi ne pas le mettre au travail ? Devons-nous l'engraisser à ne rien faire ? Qu'on le castre et qu'il fasse les corvées avec les femmes !

Traz Onmale approuva sans enthousiasme. Reith, le cœur serré, songea à sa trousse de survie qui se balançait à un arbre avec tout ce qu'elle contenait – médicaments, communicateur, sondoscope, cellule énergétique et, surtout, armes. Il était aussi avancé que si tout son matériel était resté à bord d'*Explorator IV*.

Traz Onmale avait fait appeler la bouchère.

— Va chercher un couteau tranchant. Cet esclave a besoin qu'on calme ses ardeurs !

— Attendez ! hoqueta Reith. Est-ce là une façon de traiter un étranger ? Vous n'avez donc pas de traditions d'hospitalité ?

— Non, répondit Traz Onmale. Nous sommes les Kruthe et nous sommes animés par la force de nos emblèmes.

Le Terrien protesta :

— Cet homme m'a frappé. Est-ce un lâche ? Accepte-t-il de se battre avec moi ? Si je m'empare de son emblème, n'aurai-je pas le droit de prendre sa place dans la tribu ?

— L'emblème constitue lui-même cette place, reconnut le jeune chef. Ce guerrier, Osom, est le véhicule de l'emblème Vaduz. Sans Vaduz, il ne vaudrait pas plus que toi. Mais s'il donne satisfaction à Vaduz, ce qui doit être le cas, tu ne pourras jamais t'approprier l'emblème.

— Je peux toujours essayer.

— C'est concevable. Mais il est trop tard. Voici la bouchère qui revient. Sois assez bon pour te dévêtrir.

Reith se tourna avec horreur vers la femme dont les épaules étaient plus larges et de plusieurs centimètres plus épaisses que les siennes. Un rictus fendait son visage tandis qu'elle avançait sur lui.

— Nous avons le temps, murmura Reith. Nous avons tout le temps.

Il fit face à Osom Vaduz, qui dégaina. L'acier émit une plainte stridente en frottant le cuir rude. Mais Reith s'était rapproché et son adversaire recula pour se dégager afin de pouvoir se servir de son arme d'un mètre quatre-vingts de long. Le Terrien lui prit le bras — un bras qui avait la dureté du métal. Osom Vaduz était le plus fort des deux, et de loin. D'une puissante torsion, il fit rouler Reith à terre, mais ce dernier, accompagnant le mouvement, pivota sur lui-même pour déséquilibrer l'autre. Il souleva son épaule, balança l'Homme-Emblème par-dessus sa hanche, et Osom Vaduz se retrouva à terre. Reith lui envoya un coup de pied en pleine tête et posa son talon sur sa gorge pour lui écraser le larynx. Osom Vaduz, allongé de tout son long, se tortilla convulsivement et, tandis qu'il agonisait, son casque s'en fut rouler à quelque distance. Reith voulut s'en emparer, mais le Chef Magicien s'en saisit.

— J'ai combattu pour m'approprier l'emblème, s'écria Reith à l'adresse de Traz Onmale. Il est à moi.

— Pas du tout ! s'exclama le Magicien avec chaleur. Ce ne serait pas conforme à notre loi. Esclave tu es, esclave tu demeures.

— Faut-il que je te tue toi aussi ?

Reith s'avança, menaçant.

— Il suffit ! laissa tomber Traz Onmale sur un ton péremptoire. Un homme est mort. Restons-en là.

Reith insista :

— Mais l'emblème ? Consens-tu à reconnaître qu'il est mien ?

— Il faut que je réfléchisse. En attendant, restons-en là, répéta le jeune garçon. Toi, la bouchère, va porter le corps sur le bûcher. Où sont les Jugeurs ? Qu'ils viennent rendre leur sentence sur cet Osom qui arborait Vaduz. Emblèmes, préparez la machine !

Reith s'écarta. Quelques minutes plus tard, il s'approcha de Traz Onmale.

— Si tu le désires, je quitterai la tribu et m'en irai tout seul.

— Tu auras connaissance de mes souhaits lorsque je les aurai formulés, répliqua le jeune homme avec l'autorité irréfragable que lui conférait l'Onmale. Rappelle-toi que tu es mon esclave. J'ai fait rentrer au fourreau les lames prêtes à te pourfendre. Si tu tentes de t'enfuir, on te poursuivra, on te capturera et tu seras fouetté. En attendant, tu iras à la corvée de fourrage.

Reith eut l'impression que Traz Onmale faisait effort pour parler avec sévérité, peut-être afin de détourner l'attention — la sienne aussi bien que celle de tous les témoins — de l'ordre fâcheux qu'il avait donné à la bouchère et qu'il avait implicitement rétracté.

Pendant tout un jour, le corps démembré d'Osom, qui avait porté l'emblème nommé Vaduz, se consuma à petit feu dans un four spécial, dégageant une odeur pestilentielle que le vent répandait sur le camp. Les guerriers débâchèrent la monstrueuse catapulte et l'installèrent au milieu du terrain.

Le soleil sombra derrière un banc de nuages empourprés. Le Crépuscule était un tumultueux chaos d'ocres et de bistres. Du cadavre d'Osom, il ne restait que des cendres. Et devant la tribu rassemblée en rangs murmurants, le Chef Magicien fit avec ces cendres une pâte qu'il pétrit en la mêlant de sang de bêtes. Cette

espèce de gâteau fut alors placé dans une boîte qu'on fixa à l'extrémité du bras de la catapulte.

Les Magiciens regardaient à l'est où Az, la lune rose, se levait ; elle était presque à son plein. D'une voix tonitruante, le Chef Magicien l'invoqua :

— Az ! Les Jugeurs ont jugé un homme et ils ont prononcé que c'était un juste ! Il se nomme Osom et portait Vaduz. Prépare-toi, Az ! Nous t'envoyons Osom !

Les guerriers chargés de la manœuvre de la catapulte enclenchèrent un levier. La gigantesque flèche se redressa, braquée vers le ciel. Les câbles tendus crissèrent. Le trait, auquel étaient fixées les cendres d'Osom, fut placé dans la rigole prévue à cet usage. Le bras de la catapulte était pointé. De la foule monta un gémissement qui s'amplifia, devint une plainte gutturale.

— Va-t'en vers Az ! s'écria le Magicien.

Il y eut un sifflement assourdissant — *twung-ggzzzwack* ! Le projectile fila si vite qu'il échappa aux regards. Quelques instants plus tard, une blanche gerbe de feu s'épanouit dans le ciel et les guetteurs poussèrent un soupir de ravissement.

Les membres de la tribu restèrent une demi-heure encore les yeux tournés vers Az. Enviaient-ils Osom qui, à présent, était censé connaître le bonheur dans le palais de Vaduz ? se demandait Reith. Retardant le moment de regagner sa couche, il scrutait les silhouettes sombres. Soudain, il réalisa avec un sourire sans joie qu'il guettait la jeune fille qui avait été à l'origine de tous ces événements.

Le lendemain, on envoya Reith au fourrage. Il s'agissait de cueillir une sorte de feuille rugueuse s'achevant par une substance molle d'un rouge sombre. Loin de protester, il était heureux d'échapper ainsi à la monotonie de la vie du camp.

Le moutonnement des collines s'étendait à l'infini aussi loin que plongeait le regard, succession de croupes tour à tour noires et ambrées se déployant sous le ciel de Tschaï que griffait le vent. Reith se tourna vers le sud, vers la masse obscure de la forêt à l'un des arbres de laquelle se balançait toujours son siège éjectable — du moins l'espérait-il. Il ne tarderait pas à demander

à Traz Onmale de le mener là-bas... Quelqu'un l'observait. Il pivota sur ses talons mais ne vit rien.

Tout en examinant avec méfiance les environs du coin de l'œil, il se mit au travail, cueillant les végétaux dont il remplit les deux paniers suspendus à la perche placée en travers de son épaule. Comme il descendait dans un creux de terrain où poussaient de petits arbustes couronnés de feuilles qui faisaient comme des flammes rouges et bleues, il vit flotter le gris d'une blouse. C'était la jeune fille. Elle feignait de ne pas l'avoir remarqué. Reith alla à sa rencontre et ils s'immobilisèrent l'un en face de l'autre. Elle ne savait pas très bien si elle devait sourire ou s'enfuir et nouait et dénouait ses doigts avec embarras.

Reith prit ses mains dans les siennes.

— Si nous nous retrouvons et devenons des amis, nous allons avoir des ennuis.

Elle acquiesça.

— Je sais... C'est vrai que tu viens d'un autre monde ?

— Oui.

— À quoi ressemble-t-il ?

— C'est difficile à dire.

— Les Magiciens sont idiots, n'est-ce pas ? Les morts ne vont pas sur Az.

— Je ne le crois pas.

Elle se rapprocha de lui.

— Recommence comme l'autre fois.

Il l'embrassa, puis, l'empoignant par les épaules, la repoussa.

— Nous ne pouvons pas être amants. Tu serais malheureuse et ils te battraient encore...

Elle haussa les épaules.

— Cela m'est égal. J'aimerais pouvoir aller sur la Terre avec toi.

— Moi aussi, j'aimerais bien pouvoir y retourner.

— Recommence. Rien qu'une fois encore...

Soudain, elle poussa une exclamation étranglée, regardant par-dessus l'épaule de Reith. Il fit volte-face. Il perçut un mouvement. Il y eut un siflement, un choc sourd, un déchirant sanglot de douleur. La jeune fille tomba à genoux et s'effondra,

les poings crispés sur la flèche empennée qui sortait de sa poitrine. Reith émit un cri enroué et regarda frénétiquement à droite et à gauche.

La ligne d'horizon était limpide. On n'apercevait personne. Il se pencha sur la fille. Elle remuait les lèvres mais aucun mot n'en sortait. De sa gorge s'échappa un soupir et son corps devint mou.

La rage de Reith, debout devant le corps, obscurcit sa raison. Il se pencha, prit la jeune fille dans ses bras – elle pesait moins qu'il ne l'aurait cru – et la ramena péniblement au camp. Il se dirigea droit sur la baraque de Traz Onmale avec son fardeau.

Assis sur un tabouret, l'adolescent courbait et redressait la souple lame d'une rapière. Reith déposa le corps sur le sol aussi doucement qu'il le put. Traz Onmale considéra tour à tour le cadavre et le Terrien. Son regard avait la dureté du silex.

— Je l'ai rencontrée en cueillant des feuilles, dit Reith. Nous avons parlé... et puis, elle a reçu cette flèche. C'est un assassinat. Peut-être était-ce moi qui étais visé.

Traz Onmale baissa les yeux et toucha l'empennage de la flèche. Déjà des guerriers approchaient nonchalamment. Il les dévisagea.

— Où est Jad Piluna ?

Il y eut des murmures, des appels lancés d'une voix rauque, et Jad Piluna fit son apparition. Reith avait eu précédemment l'occasion de le remarquer : c'était un personnage turbulent et astucieux dont la drôle de bouche en forme de V arborait, peut-être involontairement, un perpétuel sourire insolent. Il le contempla avec haine – comme fasciné. Cet homme était l'assassin.

Traz Onmale tendit le bras.

— Montre-moi ta catapulte.

Jad Piluna la lui lança d'un geste aussi désinvolte qu'irrespectueux, et le jeune chef lui décocha un coup d'œil flamboyant avant d'examiner l'arme. Il vérifia la griffe de déclenchement. Après s'être servi de leur catapulte, les guerriers la graissaient.

— Il y a des traces sur la couche de graisse. Tu as tiré aujourd'hui. La flèche... (du doigt, Traz Onmale désigna le

cadavre)... porte les trois bandes noires de Piluna. Tu as tué cette fille.

Le V de la bouche de Jad Piluna s'évasa et se resserra quand il tordit les lèvres.

— C'est l'homme que je voulais tuer. C'est un esclave et un hérétique. Elle ne valait pas mieux.

— Qui es-tu pour en décider ? Portes-tu Onmale ?

— Non, mais je maintiens que ce fut un accident. Tuer un hérétique n'est pas un crime.

Le Chef Magicien s'avança.

— L'hérésie intentionnelle est un point capital. Cette personne (il désigna Reith)... est visiblement un hybride. Un Homme-Dirdir ou un Pnumekin, sans doute. Pour des raisons qui nous échappent, il a rallié les Hommes-Emblèmes et propage maintenant l'hérésie au sein de la tribu. Nous croit-il trop stupides pour ne pas nous en rendre compte ? Grande est son erreur ! Il a séduit cette jeune femme, il l'a dévoyée et dévalorisée. En conséquence, quand...

Traz Onmale l'interrompit avec cette sécheresse si étonnante de la part d'un garçon aussi jeune :

— Cela suffit. Tu dis des absurdités. Il est notoire que le Piluna est l'emblème des noires actions. Jad, son porteur, doit rendre des comptes et Piluna être réfréné.

— J'affirme mon innocence, dit Jad Piluna avec indifférence. Je m'en remets à la justice des lunes.

Les yeux de Traz Onmale se plissèrent sous l'effet de la colère.

— Laisse la justice des lunes tranquille ! C'est moi qui rendrai le verdict.

Jad Piluna le toisa avec sérénité.

— Il n'est pas permis à l'Onmale de se battre.

Traz Onmale parcourut le groupe du regard.

— N'y a-t-il pas un noble Emblème pour remettre à la raison le Piluna meurtrier ?

Aucun des guerriers ne répondit et Jad Piluna hocha la tête d'un air satisfait.

— Les Emblèmes restent à l'écart de cette affaire. Ton appel demeure sans écho. Mais tu as insulté Piluna en employant le mot « meurtrier ». J'en demande réparation aux lunes.

— Qu'on apporte le disque, dit Traz Onmale d'une voix contenue.

Le Chef Magicien s'éloigna et revint avec un coffret confectionné dans un os gigantesque. Il se tourna vers Jad Piluna :

— À laquelle des deux lunes t'adresses-tu pour réclamer justice ?

— J'exige d'être innocenté par Az, lune de vertu et de paix. Qu'il plaise à Az de prouver mon bon droit.

— Très bien, laissa tomber Traz Onmale. Veuillez Braz, la lune de l'Enfer, réclamer son dû.

De la boîte d'os, le Chef Magicien sortit un disque dont une face était rose et l'autre bleue.

— Que tout le monde s'écarte !

Il lança le disque qui tournoya dans l'air, s'inclina, tangua, puis parut flotter avant de retomber, montrant son côté rose.

— Az, lune de vertu, proclame cet homme innocent ! s'écria le Magicien, Braz n'a pas jugé bon d'intervenir.

Reith poussa un amer grognement de dérision et se tourna vers Traz Onmale.

— J'en appelle au jugement des lunes.

— Pour qu'elles jugent de quoi ? demanda le Chef Magicien. Sûrement pas de ton hérésie ! Elle est démontrable.

— Je demande à la lune Az de me concéder l'emblème Vaduz afin que je puisse punir le meurtrier Jad.

Traz Onmale décocha au Terrien un regard où se lisait l'étonnement, et le Chef Magicien s'exclama sur le ton de l'indignation :

— C'est impossible ! Comment un esclave pourrait-il porter un emblème ?

Traz Onmale baissa les yeux sur le pathétique cadavre et fit un signe à l'adresse du Magicien.

— Je l'affranchis de ses liens. Lance le disque vers les lunes.

— Est-ce bien sage ? fit le Magicien avec une raideur et une hésitation étranges. L'emblème Vaduz...

— ... est loin d'être le plus noble des emblèmes. Lance le disque !

Le Magicien interrogea Jad Piluna du regard.

— Lance-le, ordonna à son tour Jad Pilluna. Si les lunes lui accordent cet emblème, je le transformerai en charpie. J'ai toujours eu les caractéristiques de Vaduz en horreur.

Le Magicien hésita. Tour à tour, il contempla la haute stature puissamment musclée de Jad Piluna, puis celle de Reith, qui était tout aussi grand mais plus mince, moins dru et qui n'avait pas encore recouvré toute sa vigueur. En homme prudent qu'il était, le Chef Magicien chercha à temporiser :

— Le disque a perdu sa puissance. Il ne saurait être procédé à de nouveaux jugements.

— C'est ridicule, répliqua Reith. Il est sous le contrôle des lunes, du moins tu le prétends. Comment pourrait-il avoir perdu sa puissance ? Lance-le !

— Lance-le ! répéta Traz Onmale.

— Soit, mais c'est à Braz qu'il faut que tu en appelles car tu es un scélérat et un hérétique.

— J'en ai appelé à Az, qui me rejettéra si tel est son désir.

Le Magicien haussa les épaules.

— À ta guise. Je vais prendre un autre disque.

— Non ! s'exclama Reith. Sers-toi du même !

Traz Onmale se redressa et se pencha en avant, à nouveau attentif.

— Sers-toi du même disque. Lance-le !

Le Chef Magicien lança le disque d'un geste visiblement irrité. L'objet scintilla très haut dans les airs. Comme la première fois, il tangua, parut flotter et retomba en montrant son côté rose.

— Az est en faveur de l'étranger, déclara Traz Onmale. Va chercher l'emblème Vaduz !

Le Chef Magicien se dirigea vers sa cabane et revint avec l'emblème que l'adolescent tendit à Reith.

— Tu es désormais porteur de Vaduz. Tu es un Homme-Emblème. Défies-tu Jad Piluna en combat singulier ?

— Je le défie.

Traz Onmale se tourna vers l'intéressé :

— Es-tu prêt à défendre ton emblème ?

— Sur-le-champ !

Jad Piluna dégaina et fit un moulinet avec sa rapière.

— Qu'on donne une épée et un tailloir au nouveau Vaduz ! ordonna Traz Onmale.

Reith empoigna la rapière qui lui était présentée, la soupesa, vérifia l'élasticité de la lame. Jamais il n'avait eu entre les mains une épée d'une telle souplesse – et il en avait pourtant manié de nombreuses car l'escrime faisait partie de l'entraînement qu'il avait subi. En un sens, c'était un instrument peu commode, inefficace pour le corps à corps. Quand ils s'exerçaient, les combattants se tenaient à distance l'un de l'autre ; ils tâtaient le fer, travaillaient le coup de revers et l'écharpe, se fendaient mais battaient relativement peu du pied. Le tailloir triangulaire, que l'on tenait de la main gauche, était un instrument bizarre, lui aussi. Reith tenta une passe tout en observant du coin de l'œil Jad Piluna, qui, l'arme au pied, le contemplait d'un air dédaigneux. Essayer de se battre dans le même style que son adversaire serait courir au suicide, songea Reith.

— Attention ! s'écria Traz Onmale. Vaduz défie Piluna. Quarante et une rencontres semblables ont déjà eu lieu et Piluna a trente-quatre fois humilié Vaduz. Saluez-vous, Emblèmes !

D'emblée, Jad Piluna se fendit. Reith esquiva sans difficulté et sa lame s'abattit, mais son adversaire para à l'aide de son tailloir. Reith en profita pour porter un coup de tailloir à Jad Piluna, lui labourant la poitrine. La blessure était insignifiante mais elle suffit à dégonfler la suffisance de Piluna, qui recula, les yeux écarquillés de fureur, les joues soudain écarlates. Il porta à Reith une botte furieuse, et il fallut au Terrien toute sa robustesse et tout son brio technique pour l'esquiver. Pas question de contre-attaquer : toutes ses ressources étaient nécessaires pour détourner la lame qui sifflait dans l'air. Brusquement, un spasme inquiétant lui vrilla l'épaule, suivi d'une douleur fulgurante. Le souffle court, il haletait. Le fer de son adversaire lui entailla la cuisse, puis le biceps gauche. Plein d'assurance, Jad Piluna, fanfaronnant, poussa son avantage dans l'espoir que Reith tomberait et qu'il pourrait le hacher

menu. Mais, se fendant, le Terrien écarta la lame de son bouclier et l'épée atteignit Piluna à la tempe, bousculant son casque noir. Jad Piluna rompit pour le remettre en place mais Reith se fendit de nouveau, cherchant le contact pour lequel n'étaient pas faites ces épées trop longues. Il assena de nouveau un coup de tailloir sur le casque sombre de Jad Piluna, et le casque tomba à terre. Lâchant son arme, Reith s'en saisit. Jad, dépouillé de son emblème, recula, l'affolement peint sur les traits. Il revint à la charge, mais Reith para avec le casque et la rapière sonna contre les oreillettes de celui-ci. À son tour, il se fendit et sa rapière transperça l'épaule de son adversaire.

Jad se dégagea frénétiquement et rompit pour avoir davantage de champ, mais, haletant, couvert de sueur, Reith le harcelait sans trêve.

— Je détiens l'emblème Piluna, qui t'a rejeté avec dégoût, dit-il. Tu vas maintenant mourir, assassin !

Poussant un cri inarticulé, Jad repartit à l'assaut et, de nouveau, Reith utilisa le casque pour détourner la rapière. Il se fendit et plongea sa lame dans le ventre de l'ancien porteur de Piluna. D'un coup de tailloir, Jad lui arracha son épée des mains. Pendant quelques secondes, il resta immobile, grotesque, la lame plantée dans le corps, regardant Reith en accusateur avec horreur. Puis il arracha l'épée, la lança au loin et marcha sur le Terrien, qui se baissa pour ramasser son tailloir dont la pointe pénétra dans la bouche béante de Jad où il se ficha comme une fantastique langue de métal. Les genoux du Kruthe ployèrent, et il s'effondra, demeurant sur le sol que ses doigts griffaient convulsivement.

Reith, dont le souffle grinçait, laissa choir le casque orné du Piluna dans la poussière et s'adossa au poteau de l'abri.

Un silence total régnait.

Enfin, Traz Onmale prit la parole :

— Vaduz a triomphé de Piluna et l'emblème reprend son éclat. Où sont les Jugeurs ? Qu'ils viennent juger Jad Piluna.

Les trois Magiciens s'avancèrent. Leurs regards flamboyants se posèrent tour à tour sur le nouveau cadavre, sur Traz Onmale, et glissèrent sur Reith.

— Jugez ! ordonna l'adolescent de sa voix sèche d'adulte. Et tâchez de rendre un jugement équitable !

Après un conciliabule à voix basse, le Chef Magicien déclara :

— Le jugement est difficile à rendre. Jad a eu une vie héroïque. Il a servi Piluna avec honneur.

— Il a assassiné une fille.

— Pour la bonne cause ! Elle était souillée par l'hérésie. Elle avait commerçé avec un abominable hybride ! Quel homme religieux n'aurait-il pas agi de même ?

— Il a outrepassé le domaine de sa compétence. Je vous invite à le juger mauvais. Qu'on le place sur le bûcher. Et quand Braz se lèvera, expédiez ses cendres indignes en Enfer.

— Qu'il en soit ainsi, grommela le Chef Magicien.

Traz Onmale rentra dans son abri.

Reith demeura seul au milieu du camp. Par petits groupes, les guerriers palabraient, visiblement mal à l'aise, tout en lui décochant des regards chargés de dégoût. L'après-midi touchait à sa fin. D'épais nuages voilèrent le soleil. Menaçants, des éclairs pourpres scintillèrent tandis que retentissait le grondement rauque du tonnerre. Précipitamment, les femmes allaient dans tous les sens pour recouvrir de bâches les ballots de foin et les récipients remplis de graines alimentaires. Les guerriers, de leur côté, s'employèrent à resserrer les cordages des bâches protégeant les fardiers.

Reith regarda le cadavre de la jeune fille que personne ne s'était soucié d'enlever. Il était impensable de le laisser toute la nuit dehors sous la pluie et dans le vent ! Le bûcher était déjà allumé, prêt à dévorer la dépouille de Jad. Reith prit la jeune morte dans ses bras et, sourd aux protestations des vieilles qui entretenaient le feu, il la déposa dans le brasier avec tout le recueillement et toute la dignité requis.

Quand les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur le sol, il regagna l'espèce de hangar qui avait été mis à sa disposition.

C'était un véritable déluge. Trempées jusqu'aux os, les femmes dressèrent un abri rudimentaire au-dessus du bûcher et continuèrent de l'alimenter avec du petit bois.

Quelqu'un entra dans la baraque et Reith se tapit dans l'ombre. Il reconnut Traz Onmale à la lueur d'un éclair. Le jeune chef paraissait morne et déprimé.

— Reith Vaduz, où es-tu ?

Reith s'approcha. L'autre le regarda et secoua mélancoliquement la tête.

— Depuis que tu es dans la tribu, tout va de travers. Ce ne sont que dissensions, disputes et morts. Les éclaireurs annoncent à leur retour que la steppe est vide. Piluna a été souillé. Les Magiciens sont entrés en lutte contre l'Onmale. Qui es-tu ? Pourquoi nous apportes-tu de telles malédictions ?

— Je suis ce que je t'ai dit que j'étais, répondit Reith : un homme de la Terre.

— Hérésie, répondit Traz Onmale d'une voix dénuée de passion. Les Hommes-Emblèmes sont tombés d'Az. C'est, en tout cas, ce qu'affirment les Magiciens.

Reith réfléchit un instant avant de répondre :

— Quand les idées sont en contradiction comme c'est le cas ici, ce sont en général les plus puissantes qui triomphent. C'est parfois une bonne chose et c'en est parfois une mauvaise. La société des Emblèmes me semble néfaste. Un changement ne pourrait qu'être profitable. Vous êtes menés par des prêtres qui...

— Non, fit l'adolescent d'un ton incisif. C'est Onmale qui dirige la tribu. J'en porte l'Emblème et il parle par ma bouche.

— Jusqu'à un certain point. Les prêtres sont assez malins pour faire en sorte que tout se passe selon leurs vœux.

— Quels sont tes desseins ? Cherches-tu à nous détruire ?

— Bien sûr que non. Je ne veux détruire personne – sauf quand cela devient nécessaire pour assurer ma propre survie.

Le jeune garçon poussa un profond soupir.

— Je suis désorienté. Tu te trompes... ou alors ce sont les Magiciens.

— Ce sont les Magiciens qui se trompent. Sur Terre, l'histoire humaine a un passé vieux de dix mille ans.

Le jeune chef éclata de rire.

— Naguère, avant que je ne porte Onmale, la tribu est entrée dans les ruines de l'antique Carcegus où elle a capturé un Pnumekin. Les Magiciens l'ont torturé pour qu'il leur transmette son savoir, mais il s'est contenté de maudire chacune des minutes des cinquante-deux mille années qui se sont écoulées depuis qu'il y a des hommes sur Tschaï. Cinquante-deux mille années contre tes dix mille ! Tout cela est très étrange.

— Très étrange, en vérité.

Traz Onmale se leva, contempla le ciel où couraient les nuages chassés par le vent de la nuit.

— J'ai observé les lunes, fit-il d'une voix ténue. Les Magiciens les observent, eux aussi. Les présages ne sont pas bons. Je crois que nous allons avoir une conjonction. Si Az masque Braz, tout ira bien. Mais si le contraire se produit, ce sera à quelqu'un d'autre d'arborer l'Onmale.

— Et toi ?

— Il me faudra porter haut la sagesse de l'Onmale et régler les choses comme il convient.

Sur ces mots, Traz Onmale sortit.

La tempête hurlait à travers la steppe. Une nuit, un jour, une seconde nuit. Au matin du deuxième jour, le soleil se leva dans un ciel clair en proie au vent. Comme de coutume, les éclaireurs partirent en reconnaissance ; à midi, ils revinrent, vibrants d'excitation et, aussitôt, ce fut un déchaînement d'activité. On replia les bâches, on démonta les abris. Les femmes chargèrent les fardiers tandis que les guerriers bouchonnaient leurs chevaux-sauteurs, les pansaient à l'huile, les sellaient et fixaient les rênes à leurs très sensibles barbillons frontaux.

— Que se passe-t-il ? demanda Reith à Traz Onmale.

— Une caravane venant de l'est a enfin été signalée. Nous attaquerons au bord de la rivière loba. À présent que tu es Vaduz, tu pourras participer à l'action et prendre ta part de butin.

Le jeune chef ordonna que l'on amène un cheval-sauteur et Reith, exultant, sauta sur le dos de la bête nauséabonde. Sous le poids de ce cavalier inconnu, l'animal se cabra en agitant son

moignon de queue. Reith tira sur la bride. Alors, sa monture s'aplatit et s'élança dans la steppe tandis que le Terrien se cramponnait désespérément. De tonitruants éclats de rire fusèrent derrière lui : c'étaient les braillements de joie et les lazzis dont les experts saluaient les tribulations d'un pied-tendre.

Finalement, Reith réussit à maîtriser sa monture et rebroussa chemin. Quelques instants plus tard, toute la troupe se mit en marche en direction du nord-est. Les bêtes au pelage noir, au cou démesuré, écumantes, avançaient en tressautant, les guerriers courbaient le buste, relevaient les genoux et les oreillettes de leurs casques de cuir claquaient. Reith ne pouvait s'empêcher d'éprouver une exaltation archaïque à l'idée de participer à cette sauvage cavalcade.

Une heure durant, le martèlement des sabots fit résonner la steppe. Les Hommes-Emblèmes s'aplatissaient sur l'encolure de leurs montures quand ils étaient à découvert. Peu à peu, le paysage se fit moins accidenté. Devant les cavaliers s'allongeait maintenant une vaste étendue hachée d'ombres et de traînées de couleur terne. On fit halte au sommet d'une éminence et les guerriers désignèrent du doigt des directions différentes. Traz Onmale leur donna ses instructions et Reith s'approcha pour écouter.

— ... la piste sud jusqu'au gué. Nous attendrons sous le couvert des Halliers de l'Oiseau-Carillon. Les Ilanths se dirigeront d'emblée vers le gué. Ils enverront des éclaireurs reconnaître les bois de Zad et la Colline Blanche. À ce moment, nous attaquerons au centre et nous repartirons avec leurs fourgons chargés de trésors. Vous avez bien compris ? Alors, en avant ! Direction, les Halliers de l'Oiseau-Carillon.

Les Emblèmes dévalèrent à fond de train le flanc de la colline, fonçant droit sur la forêt lointaine qui dominait la rivière Ioba. Ils se dissimulèrent dans les profondeurs du sous-bois.

Le temps passa. Au loin naquit une sourde rumeur et la caravane ne tarda pas à apparaître, précédée de trois splendides guerriers à la peau jaune, coiffés de casques noirs surmontés de crânes humains privés de leur maxillaire inférieur, qui

chevauchaient à quelques centaines de mètres du gros de la troupe. Leurs montures ressemblaient aux chevaux-sauteurs bien qu'elles fussent plus grosses et que leur robe fût plus claire. Ils étaient équipés d'armes de poing et de longues épées. Des fusils au canon camard étaient posés en travers de leurs cuisses.

Mais tout se passa contrairement aux prévisions des Emblèmes. Au lieu de traverser la rivière, les Ilanths attendirent la caravane en faisant preuve de toute leur vigilance. Des fourgons dont les roues avaient près de deux mètres de diamètre et sur lesquels s'entassaient d'invraisemblables pyramides de ballots, de colis, voire de cages où étaient enfermés des hommes et des femmes, s'approchèrent pesamment de la berge.

Le chef de la caravane était un homme prudent. Avant de passer le gué, il déploya des canons montés sur des charrettes de façon à couvrir toutes les approches avant d'envoyer les Ilanths en éclaireurs sur la rive opposée.

Sous les Halliers de l'Oiseau-Carillon, les Emblèmes, ivres de rage, se répandirent en jurons.

— Toutes ces richesses ! Des marchandises à foison ! Soixante chariots de toute beauté ! Mais attaquer serait un suicide.

— C'est vrai. Les gicle-sable nous descendraient comme des oiseaux !

— Et c'est pour cela que nous nous sommes morfondus trois mois durant dans les collines de Walgram ? La chance nous a-t-elle désertés à ce point-là ?

— Les présages étaient mauvais. Cette nuit, j'ai regardé Az la Sacrée. Je l'ai vue se heurter aux nuages. C'est un signe qui ne trompe pas.

— Rien ne va plus, toutes nos expéditions se soldent par l'échec ! Nous sommes sous l'influence de Braz.

— De Braz... À moins que ce ne soit l'œuvre du sorcier aux cheveux noirs qui a tué Jad Piluna.

— C'est la vérité ! Il est venu pour faire échouer notre raid alors que nous avons toujours été heureux en guerre !

Et l'on commença à regarder d'un sale œil Reith, qui s'efforçait de passer inaperçu.

Les chefs de guerre palabrérent.

— Nous ne pouvons rien faire. Si nous attaquions, la campagne serait jonchée de guerriers morts et les Emblèmes se noieraient dans la rivière.

— Alors, pourquoi ne pas les suivre et attendre la nuit pour livrer l'assaut ?

— Non, ils sont trop bien gardés. Leur chef est Bao-jian. Il ne prend pas de risques. Braz ait son âme !

— Comme ça, nous aurons donc piétinié pour rien pendant trois mois !

— Mieux vaut avoir piétiné pour rien que de plonger dans le désastre ! Retournons au camp. Les femmes auront tout emballé et nous prendrons la route de l'est. Vers Meraghan.

— Prendre la route de l'est encore plus démunis que nous ne l'étions en partant vers l'ouest ! Quelle abominable malchance !

— Les présages !... Les présages ! Ils sont tous contre nous !

— Eh bien, retournons au camp. Il n'y a rien à glaner ici !

Les guerriers firent volte-face, et, sans un regard en arrière, s'élancèrent au galop à travers la steppe.

Les Emblèmes, amers et lugubres, regagnèrent le campement au début de la soirée. On injuria les femmes, qui avaient tout préparé pour le départ, les accusant de négligence : pourquoi n'y avait-il rien qui mijotait dans les marmites ? Pourquoi les pots de bière n'étaient-ils pas remplis ?

Les femmes criailèrent, rendirent injure pour injure, et cela s'acheva par des coups. Finalement, tout le monde se mit à la tâche et l'on déchargea pêle-mêle le matériel et le ravitaillement.

Traz Onmale, l'air sombre, méditait à l'écart. Les guerriers ignoraient ostensiblement Reith. Ils se goinfrèrent sans cesser de grogner puis, épuisés, s'étendirent devant le feu.

Az s'était déjà levée mais, à présent, la lune bleue, Braz, voguait dans le ciel et elle se dirigeait droit sur la lune rose. Les Magiciens furent les premiers à s'en apercevoir et, debout, ils levèrent les bras vers le firmament avec une terreur prémonitoire.

Les lunes convergeaient l'une vers l'autre, et il semblait qu'elles allaient entrer en collision. Les guerriers poussèrent de

rauques cris d'effroi. Mais Braz passa devant le disque rose, le masquant totalement.

— Ainsi soit-il ! hurla sauvagement le Chef Magicien. Ainsi soit-il !

Traz Onmale sortit lentement de l'ombre. Le hasard voulut que Reith se trouvât là.

— Que signifie tout ce tumulte ? demanda-t-il.

— Tu n'as pas vu ? Braz a triomphé d'Az. Demain soir, je partirai pour Az afin d'expier nos erreurs. Et toi, sans nul doute, tu seras expédié sur Braz.

— Tu veux dire par le feu et par la catapulte ?

— Oui. J'ai de la chance d'avoir porté l'Onmale aussi longtemps. Mon prédécesseur n'avait guère plus de la moitié de l'âge que j'ai quand il a été expédié sur Az.

— Penses-tu que ce rituel ait une valeur pratique ?

— C'est ce à quoi tout le monde s'attend, répondit Traz Onmale après une hésitation. Les Emblèmes vont exiger que je me tranche la gorge dans le feu. Il faudra que j'obéisse.

— Il est préférable de partir tout de suite. Ils vont dormir comme des souches.

— Comment ? Nous deux ? Où veux-tu aller ?

— Je ne sais pas. N'y a-t-il aucun pays où les gens ne s'entre-tuent pas ?

— Il se peut qu'il en existe. Mais pas dans la steppe d'Aman.

— Si nous pouvions nous emparer de ma vedette spatiale et si nous avions le temps de la réparer, nous pourrions quitter Tschaï et rallier la Terre.

— C'est impossible. Ton vaisseau est aux mains des Chasch. Tu ne le récupéreras jamais.

— C'est bien ce que je crains. N'importe comment, mieux vaut partir tout de suite que de se faire tuer demain.

Traz Onmale contemplait fixement les lunes.

— Onmale m'ordonne de rester. Je ne puis le trahir. Il n'a jamais fui. L'Onmale a toujours accompli son devoir jusqu'à la mort.

— Accomplir son devoir est une chose, se suicider pour rien en est une autre.

D'un geste brusque, Reith s'empara du casque de Traz Onmale et en arracha l'emblème. L'adolescent poussa un cri, presque comme s'il éprouvait une douleur physique, puis regarda Reith bouche bée.

— Que fais-tu ? Toucher l'Onmale, c'est la mort !

— Tu n'es plus Traz Onmale. Tu es seulement Traz.

Le jeune garçon parut se recroqueviller sur lui-même, se rapetisser.

— Très bien, fit-il d'une voix étouffée. Il m'est égal de mourir. (Il jeta un coup d'œil circulaire autour de lui.) Il va falloir partir à pied. Si nous essayons de seller des chevaux-sauteurs, ils vont crier et grincer des cornes. Attends-moi là. Je vais chercher des vêtements et des vivres.

Traz partit, laissant Reith avec l'emblème Onmale. À la lumière des lunes, l'objet avait l'air de scruter le Terrien, de lui communiquer des ordres funestes. Reith creusa un trou dans le sol et l'y enfouit. Il eut l'impression que l'Onmale frissonnait et exhalait un inaudible cri d'angoisse. Il le recouvrit de terre avec le sentiment d'avoir commis un péché. C'était comme s'il était halluciné. Quand il se releva, ses mains étaient moites et tremblantes, et la sueur ruisselait sur son dos.

Le temps passa. Une heure ? Deux heures ? Reith était incapable de le dire. Depuis son arrivée sur Tschaï, il avait perdu la notion du temps.

Les lunes déclinaient dans le ciel. Minuit approchait. Et fut dépassé. De la steppe montaient des bruits nocturnes : le glapissement lointain et haut perché des molosses de la nuit, un sourd hoquet... Dans le camp, les feux n'étaient plus que des tas de braises. Les murmures des voix s'étaient tus.

L'adolescent surgit derrière Reith.

— Je suis prêt. Voici un manteau et un paquet de vivres pour toi.

Reith s'aperçut que son intonation avait changé : il s'exprimait avec moins d'assurance, moins de brusquerie. Son casque noir paraissait singulièrement nu. Son regard se posa sur les mains de Reith, fit vivement le tour de l'abri, mais Traz ne posa aucune question au sujet de l'Onmale.

Ils se dirigèrent vers le nord, gravirent la colline pour en longer le faîte.

— Nous serons davantage repérables pour les molosses de la nuit, murmura Traz, mais les guetteurs restent confinés dans l'ombre des marais.

— Si nous parvenons à atteindre la forêt et à retrouver l'arbre auquel mon harnais est encore accroché, comme je l'espère, nous serons beaucoup plus en sécurité. Et alors...

Il s'interrompit. L'avenir était une terre vierge.

Ils parvinrent au sommet de la colline et firent halte pour se reposer. Les lunes éclairaient la steppe de leur lueur pâle. Une série de plaintes prolongées retentirent. Pas très loin au nord.

— À plat ! souffla Traz. Colle-toi au sol. Les molosses sont en chasse.

Ils restèrent un quart d'heure sans bouger. Les étranges hurlements s'élèverent de nouveau, à l'est, cette fois.

— Viens ! dit Traz. Ils encerclent le camp dans l'espoir d'enlever un enfant.

Ils se remirent en marche en direction du sud, évitant les noirs marécages dans toute la mesure du possible.

Traz reprit la parole :

— La nuit est bien avancée. Quand le jour se lèvera, les Emblèmes se lanceront à notre poursuite. Si nous réussissons à atteindre la rivière, nous aurons des chances de leur échapper. Mais si les hommes des marais nous capturent, cela ne vaudra pas mieux pour nous — ce sera peut-être même pire.

Ils continuèrent d'avancer deux heures durant. À l'est, le ciel commença à prendre une teinte d'un jaune liquide derrière les nuages sombres qui le striaient. Devant eux se dressa la haute masse de la forêt. Traz se retourna et contempla le chemin qu'ils avaient suivi.

— Le camp va s'éveiller. Les femmes vont allumer le bûcher. Bientôt, les Magiciens viendront chercher l'Onmale. Moi. Comme ils ne me trouveront pas, le camp va être en émoi. Il y aura des cris, des malédictions, de la fureur. Les Emblèmes sauteront sur leurs chevaux-sauteurs et s'élanceront au grand galop. (De nouveau, il fouilla l'horizon du regard.) Ils ne tarderont pas à nous rejoindre.

Ils parvinrent enfin à l'orée de la forêt, noire, humide, encore inondée de flaques de nuit. Traz hésita, examina la futaie, puis la steppe.

— Le marécage est-il loin ? lui demanda Reith.

— Pas très. Deux à trois kilomètres. Mais je sens l'odeur d'un berl.

Reith huma l'air et décela un fumet âcre et putride.

— Ce n'est peut-être que sa piste, fit Traz d'une voix rauque. Les Emblèmes seront ici dans quelques minutes à peine. Il vaudrait mieux tenter de gagner la rivière.

— D'abord le harnais d'éjection !

Traz eut un haussement d'épaules fataliste et il entra dans la forêt. Reith se retourna pour jeter un dernier regard derrière lui. Là-bas, dans la pénombre de la fausse aurore, il discerna des formes noires qui grossissaient rapidement. Il se hâta de rattraper Traz, qui se déplaçait avec un grand luxe de précautions, s'arrêtant pour écouter et flairer le vent. Pris d'une impatience fébrile, Reith le poussa en avant et le garçon accéléra l'allure. Maintenant, c'était tout juste s'ils ne couraient pas. Leurs pieds voltigeaient sur la terre détrempée recouverte d'un tapis de feuilles pourrissantes. Reith crut entendre une salve de hululements sauvages.

Soudain, Traz s'arrêta net.

— Voici l'arbre, dit-il, le doigt tendu. Est-ce ça que tu voulais ?

— Oui, répondit Reith avec un soulagement qui n'était pas feint. J'avais peur de ne plus rien retrouver.

L'adolescent grimpà à l'arbre et décrocha le harnais. Reith ouvrit le coffre du siège éjectable et en sortit son pistolet, qu'il embrassa avec ravissement avant de le glisser dans sa ceinture.

— Vite ! fit Traz avec inquiétude. J'entends les Emblèmes. Ils ne sont plus très loin.

Reith boucla la trousse de survie autour de ses reins.

— Allons-y maintenant, s'ils veulent nous poursuivre, ce sera à leurs risques et périls.

Le précédent, Traz contourna le marécage. Il ne ménageait aucun effort pour dissimuler leurs traces : il revint sur ses pas, sauta par-dessus un éperon de boue noire de cinq mètres de

haut en se balançant à une branche, escalada un arbre qui plia sous son poids et qui le catapulta vingt mètres plus loin de l'autre côté d'un bosquet de roseaux touffus. Reith imita chacun de ces exploits. Maintenant, on entendait nettement les voix des guerriers.

Ils atteignirent le bord de la rivière qui charriaît une eau brunâtre. Traz découvrit un radeau fait de bois flottant, de lianes mortes et d'humus maintenus par des joncs verts. Il le poussa dans le courant, puis se dissimula avec son compagnon au milieu d'un massif de roseaux voisin. Cinq minutes plus tard, quatre Hommes-Emblèmes qui suivaient leur piste traversèrent le marécage, suivis d'une douzaine d'autres guerriers qui avançaient, la catapulte prête. Tous se précipitèrent vers la rivière, se désignèrent les traces laissées par le radeau quand Traz l'avait sorti de sa cachette et scrutèrent la rivière. Le courant avait entraîné la masse de végétation, qui dérivait à quelque deux cents mètres et que les tourbillons rabattaient vers l'autre rive. Les Emblèmes, poussant des cris de rage, firent volte-face et s'élancèrent à toute vitesse le long de la berge en pataugeant dans la boue et en trébuchant dans les broussailles.

— Vite ! souffla Traz. Ils ne tarderont pas à éventer le stratagème. On va repartir en suivant leurs empreintes.

Traz et Reith, tournant le dos à la rivière, franchirent la fondrière en sens inverse et retrouvèrent la forêt. Ils couraient. Les appels et les cris s'éloignaient, se turent. Un peu plus tard, de furieuses clamours de joie les remplacèrent.

— Ils ont retrouvé notre piste, fit Traz d'une voix étranglée. Ils vont nous rattraper avec leurs chevaux-sauteurs. Jamais nous ne...

Brusquement, le jeune homme s'interrompit, leva la main et Reith reconnut l'odeur fétide et douceâtre de tout à l'heure.

— Le berl ! balbutia Traz. Par ici... L'arbre !

Reith, sa trousse de survie se balançant derrière lui, escalada derrière Traz le tronc aux branches d'un vert huileux.

— Plus haut ! lui intima l'adolescent. Cette bête est capable de faire des bonds gigantesques.

Le berl apparut. C'était une monstrueuse créature souple et brune, nantie d'une abominable tête de sanglier fendue d'une

large gueule. À son cou s'articulait une paire de longs bras s'achevant par des mains démesurées et couvertes de corne que le berl brandissait au-dessus de son crâne. Apparemment attentif aux appels des guerriers, il se désintéressait de Traz et de Reith, auxquels il se contenta de décocher un coup d'œil furtif. Jamais le Terrien n'avait vu un mufle aussi démoniaque.

— C'est absurde ! Ce n'est qu'une bête...

L'animal s'enfonça dans la forêt. Quelques instants plus tard, le tumulte que faisaient leurs poursuivants cessa brutalement.

— Ils l'ont senti, dit Traz. Profitons-en pour filer.

Ils descendirent de leur arbre et s'éloignèrent en direction du nord. Derrière eux s'élevèrent des hurlements d'horreur, des mugissements rauques accompagnés de crissements de crocs.

— Nous n'avons plus rien à craindre des Emblèmes ! annonça Traz d'une voix blanche. Ceux qui auront survécu prendront la fuite. (Le regard qu'il adressa à Reith vacilla.) Quand ils rejoindront le camp, il n'y aura plus d'Onmale. Que se passera-t-il ? Sera-ce la mort pour la tribu ?

— Je ne le pense pas. Fais confiance aux Magiciens.

Bientôt, ils émergèrent de la forêt. Devant eux s'étalait une steppe plate et déserte baignée d'une lumière couleur de miel.

— Qu'y a-t-il à l'ouest ? demanda Reith.

— L'Aman occidental et le pays des Vieux Chasch. Après ce sont les Aiguilles de Jang. Au delà, on trouve les Chasch Bleus et la baie d'Aesedra.

— Et au sud ?

— Les marécages. Les hommes des marais y vivent, sur des radeaux. Ils ne sont pas comme nous. Ce sont de petits êtres jaunes aux yeux blancs, aussi cruels et aussi malins que les Chasch Bleus.

— Ils n'ont pas de villes ?

— Non. Des villes, il y en a par là... (Traz désigna le nord.) Elles sont toutes en ruine. Il existe d'anciennes cités dans toute la steppe. Elles sont hantées. Les Phung, entre autres, y vivent au milieu des décombres.

Reith interrogea plus avant le jeune homme sur la géographie et la population de Tschaï et finit par constater que le savoir de Traz comportait bien des lacunes. Les Dirdir et les

Hommes-Dirdir habitaient par-delà la mer : où ? Le garçon ne savait pas au juste. Il y avait trois espèces de Chasch : les Vieux Chasch, vestiges décadents d'une race jadis puissante, qui étaient actuellement concentrés autour des Aiguilles de Jang ; les Chasch Verts, nomades de la Steppe Morte ; et les Chasch Bleus. Traz détestait tous les Chasch indistinctement, encore qu'il n'eût jamais vu de Vieux Chasch.

— Les Verts sont terribles. Des démons ! Ils ne sortent pas de la Steppe Morte. Les Emblèmes sont installés au sud et ils ne quittent leur territoire que pour effectuer des raids ou piller des caravanes. Celle que nous avons renoncé à attaquer avait fait un crochet vers le sud pour éviter les Verts.

— Où se rendait-elle ?

— Probablement à Pera. Ou peut-être à Jalkh, sur la mer Lesmatique, mais c'est moins vraisemblable. La route caravanière nord-sud relie Jalkh à Mazuun. La route est-ouest joint Pera à Coad.

— Est-ce que ces villes sont habitées ?

Traz haussa les épaules :

— Elles méritent à peine le nom de villes. Ce sont juste des agglomérations. Mais je ne suis pas très savant là-dessus. Je ne sais que ce que j'ai entendu les Magiciens en dire. Tu n'as pas faim ? Moi si. Si on mangeait ?

Ils s'assirent sur le tronc d'un arbre mort et mâchèrent des blocs de bouillie de gruau solidifiée arrosés de bière qu'ils transportaient dans des outres de peau. Traz désigna du doigt à son compagnon un roseau hérissé de petites boules blanches.

— Nous ne mourrons pas d'inanition tant qu'il y aura de l'herbe à pèlerin. Et regarde ces plantes noires, là-bas. Tu vois ? C'est du watak. Il y a quatre litres de sève dans les racines de chacune. Quand on ne boit que du watak, on devient sourd. Mais si on en boit seulement pendant une brève période, cela ne fait aucun mal.

Reith ouvrit sa trousse de survie.

— Je peux extraire l'eau du sol grâce à cette pellicule ou dessaler l'eau de mer à l'aide de ce purificateur... Ça, ce sont des pilules nutritives. De quoi tenir un mois... Voici une cellule

énergétique... Un nécessaire d'urgence... Un couteau, une boussole, un sondoscope... Un transcom...

Reith contempla le dernier appareil avec un brusque intérêt.

— Qu'est-ce que c'est que cet appareil ? lui demanda Traz.

— Un des deux éléments d'un système de communication.

Son homologue était dans la trousse de Paul Waunder, qui se trouvait dans la vedette. Je peux émettre un signal auquel le second élément répondra automatiquement et j'aurai ainsi ses coordonnées.

Reith enfonça le bouton. Une aiguille aimantée pointa vers le nord-ouest et des chiffres apparaissent dans la fenêtre du voyant : 6,2 en blanc et 2 en rouge.

— L'autre élément – et sans doute la vedette – se trouve à 620 miles au nord-ouest.

— C'est le pays des Chasch Bleus. Nous le savions déjà.

Reith médita, le regard tourné vers le nord-ouest.

— Les marais du sud ne nous intéressent pas. Pas question non plus de retourner dans la forêt. Qu'y a-t-il à l'est ? Après les steppes ?

— Je ne sais pas. L'océan Draschade, j'imagine. C'est loin.

— C'est de là que viennent les caravanes ?

— Coad est au bord d'un golfe qui s'ouvre dans le Draschade.

Entre ce golfe et l'océan s'étend la steppe d'Aman, pays des Hommes-Emblèmes et d'autres tribus : les Cerfs-Volants Combattants, les Haches Folles, les Totems des Berls, les Noirs-Jaunes. Et il y en a encore plein que je ne connais pas.

Reith réfléchit. Les Chasch Bleus avaient emmené sa vedette vers le nord-ouest. Le nord-ouest était par conséquent la direction la plus logique.

Traz s'était assoupi ; il somnolait, le menton sur la poitrine. Du temps où il arborait Onmale, il faisait preuve d'une énergie sans frein ; maintenant que l'âme de l'emblème était coupée de la sienne, ce n'était plus le même garçon. Il était triste, désenchanté, et manifestait une réserve que Reith jugeait peu naturelle.

La fatigue alourdissait les paupières du Terrien. Le soleil était chaud. Ici, on avait une impression de sécurité... Et si le berl faisait un retour offensif ? Reith lutta pour ne pas

s'endormir et, tandis que Traz s'abandonnait au sommeil, il se mit en devoir de remballer son matériel.

### 3

Traz se réveilla. Il jeta un coup d'œil penaud à Reith et bondit précipitamment sur ses pieds. Reith se leva à son tour et tous deux se remirent en marche. Tacitement, ils avaient pris la direction du nord-ouest.

C'était le milieu de la matinée. Le soleil était un disque de cuivre terni dans le ciel couleur ardoise. L'air était agréablement frais et, pour la première fois depuis son arrivée sur Tschaï, Reith avait bon moral. Ses fractures étaient guéries, il avait récupéré son matériel, il savait en gros où se trouvait la vedette : la situation s'était considérablement améliorée.

Ils avançaient régulièrement à travers la steppe. Derrière eux, la forêt n'était plus qu'une indistincte masse sombre. Ailleurs, l'horizon était vide. Après le repas de midi, ils firent la sieste. Ils se réveillèrent en fin d'après-midi et repartirent.

Le soleil s'enfonça dans un banc de nuages bas, illuminant son sommet de reflets cuivrés semblables à une tapisserie de lumière. La steppe n'offrait aucun abri. Faute de mieux, ils continuèrent leur chemin.

La nuit fut tranquille et paisible. Seule la plainte des molosses brisa son silence, mais les fauves, qui se trouvaient à l'est, ne cherchèrent pas noise aux deux fuyards.

Le lendemain, ils terminèrent les provisions solides et liquides dont Traz s'était muni et, pour subsister, ils commencèrent à manger des cosses d'herbe à pèlerin et de boire la sève que recelaient les racines du watak. La saveur des premières était douceâtre, celle de la seconde était acre.

Au matin du troisième jour, ils virent un point blanc dans le ciel, à l'ouest. Traz s'aplatit derrière un maigre buisson et fit signe à son compagnon de l'imiter.

— Les Dirdir ! Ils sont en chasse !

Reith sortit son sondoscope et le pointa sur l'objet. Appuyé sur ses coudes, il manœuvra la molette d'amplification et poussa

jusqu'à cinquante diamètres. C'était la limite extrême : au-delà, la vibration de l'air rendait l'image floue. Il discerna une sorte de longue coque plate hérissée de pointes élancées et d'étranges volutes. Selon toute apparence, la découpe de l'engin répondait à des préoccupations plus esthétiques qu'utilitaires. Sous la carène étaient pelotonnées quatre pâles silhouettes mais il était impossible de savoir s'il s'agissait de Dirdir et d'Hommes-Dirdir. L'appareil suivait une route approximativement parallèle à celle de Reith et de Traz. Il passa à quelques kilomètres d'eux. Reith remarqua la tension de son compagnon.

- Qu'est-ce qu'ils chassent ? s'enquit-il.
- Des hommes.
- Pour le sport ?
- Pour le sport, oui. Mais aussi pour les manger. Ils sont anthropophages.
- J'aimerais bien avoir cet engin volant, fit rêveusement Reith.

Et, sourd aux protestations frénétiques du jeune garçon, il se leva. Mais le vaisseau volant des Dirdir disparut au nord.

Traz se détendit, sans cesser cependant de scruter le ciel.

- Parfois, ils volent très haut jusqu'à ce qu'ils repèrent un guerrier isolé. Alors, ils fondent sur lui comme des rapaces pour le prendre au lasso ou l'attaquer avec des épées électriques.

Ils reprirent leur route, toujours vers le nord-ouest. Quand vint le crépuscule, la nervosité de Traz se manifesta de nouveau sans que Reith en trouvât la raison, encore que le paysage eût quelque chose de particulièrement fantasmagorique. Le soleil, voilé de brume, était pâle et rabougri et sa lueur blafarde baignait l'immensité de la steppe d'une teinte livide. Ils ne voyaient rien sinon leurs ombres démesurées qui s'étiraient derrière eux, mais Traz s'arrêtait fréquemment pour se retourner.

- Que cherches-tu ? lui demanda finalement Reith.
- Quelque chose nous suit.
- Oh ? (Reith fit volte-face à son tour et son regard balaya l'étendue.) Qu'est-ce qui te fait dire cela ?
- C'est une impression que j'ai.
- Et qu'est-ce qui pourrait nous suivre ?

— Les Pnumekin, qui se déplacent sans se montrer. Ou peut-être les molosses de la nuit.

— Les Pnumekin... Ce sont des hommes, n'est-ce pas ?

— En un sens oui. Ce sont les espions des Pnume, leurs émissaires. On dit qu'il y a sous la steppe des boyaux avec des entrées secrètes. Qui sait si ce buisson n'en dissimule pas une !

Reith contempla le buisson que Traz désignait mais le végétal avait l'air parfaitement anodin.

— Est-il à craindre qu'ils nous fassent du mal ?

— Non... sauf si les Pnume veulent nous voir morts. Mais comment savoir ce que veulent les Pnume ? Il est plus vraisemblable que les molosses de la nuit sont en avance.

Reith fouilla la steppe à l'aide de son sondoscope mais ne remarqua rien.

— Ce soir, il vaudrait mieux faire un feu, dit Traz.

Le soleil disparut dans une apothéose de pourpres, de mauves et de bistres. Les deux fugitifs firent provision de broussailles et allumèrent un feu.

Son instinct n'avait pas trompé Traz. Quand les ténèbres eurent succédé au crépuscule, un faible gémissement s'éleva à l'est. Un autre lui répondit au nord. Puis un troisième au sud. Le jeune garçon arma sa catapulte.

— Ils n'ont pas peur du feu, expliqua-t-il à Reith. Mais ils sont assez intelligents pour ne pas s'approcher de la lumière. D'après certains, ce sont des sortes de bêtes pnume.

Les molosses de la nuit les encerclèrent sans dépasser la limite de la zone éclairée par les flammes. Ce n'étaient que des silhouettes obscures et, parfois, on voyait briller d'un éclair livide une paire d'yeux blancs.

Traz tenait son arme prête. Reith sortit son pistolet de son sac et sa cellule énergétique. Le premier lançait de minuscules dards explosifs et sa précision était bonne dans un rayon d'une cinquantaine de mètres. La cellule servait à plusieurs fins. Le cristal serti à l'une de ses extrémités pouvait émettre soit un faisceau, soit un flot de lumière quand on pressait le bouton. Une prise permettait de recharger le sondoscope et le transcom. À l'autre bout, elle était munie d'une détente susceptible de libérer un torrent d'énergie brute. Seulement, cela mettait

sérieusement à mal ses réserves et Reith n'entendait se servir de ce moyen de défense qu'à la toute dernière extrémité. Il était résolu à ne lâcher une décharge sur les bêtes qui les assiégeaient que si cela s'avérait absolument nécessaire.

Une silhouette s'approcha. Traz fit parler sa catapulte. Le coup fit mouche : le fauve bondit à une très grande hauteur en poussant un mugissement sourd. L'adolescent rechargea son arme et jeta une brassée de broussailles dans le feu. Les molosses s'agitèrent avec inquiétude et se mirent à tourner en rond.

— Bientôt, ils vont charger, fit Traz d'une voix lugubre. Nous pouvons déjà nous considérer comme des cadavres. À six, on peut contenir les molosses de la nuit. Mais si l'on est seulement cinq, on est à peu près sûr d'y passer.

Reith empoigna à contrecœur sa cellule énergétique et attendit. La danse des molosses, dont on voyait tressauter les ombres, se rapprochait. Il visa, actionna la détente après avoir réglé le faisceau à la moitié de sa puissance. Les fauves survivants exhalèrent des hurlements d'horreur. Reith fit le tour du feu de camp pour terminer la besogne, mais les nocturnes avaient fui. Bientôt, leurs glapissements de douleur retentirent au loin.

Traz et Reith montèrent la garde à tour de rôle. Tous deux étaient sûrs d'avoir fait preuve de la plus grande vigilance, mais, lorsqu'ils allèrent examiner les cadavres, au matin, il n'en restait plus un seul.

— Ce qu'ils sont rusés, ces animaux-là ! s'exclama Traz avec une sorte d'émerveillement. Il paraît qu'ils racontent aux Pnume tout ce qui se passe dans la steppe.

— Et alors ? Les Pnume tiennent-ils compte de ces informations pour agir ?

Traz eut un haussement d'épaules indécis.

— Quand quelque chose de terrible se produit, il est préférable d'admettre que c'est l'œuvre des Pnume.

Reith regarda tout autour de lui, se demandant où les Pnume, les Pnumekin, voire les molosses de la nuit, pouvaient bien se cacher. À perte de vue, la steppe que baignait la lueur sépia de l'aube était vide.

Ils mangèrent des cosses d'herbe à pèlerin et burent de la sève de watak, puis se remirent en route, toujours vers le nord-ouest.

À la fin du jour, ils aperçurent devant eux un imposant amas de décombres couleur de grisaille dans lequel Traz reconnut une ville en ruine où ils pourraient trouver un abri contre les molosses de la nuit – au risque de tomber sur des bandits, des Chasch Verts ou des Phung. Traz lui décrivit ces derniers comme une espèce unique d'êtres bizarres analogues aux Pnume, à ceci près qu'ils étaient plus grands et possédaient un don aberrant qui faisait d'eux des créatures terrifiantes, même aux yeux des Chasch Verts.

Tout en s'approchant de la cité en ruine, Traz raconta à son compagnon des histoires sinistres au sujet des Phung et de leurs macabres coutumes.

— Cependant, il se peut que les ruines soient désertes. Il faut avancer prudemment.

— Qui a construit ces antiques cités ?

Traz haussa les épaules.

— Nul ne le sait. Peut-être les Vieux Chasch. Peut-être les Chasch Bleus. Peut-être les Hommes Gris, bien que personne ne le croie vraiment.

Reith fit le bilan de ce qu'il savait des races de Tschaï et de leurs associés humains. Il y avait les Dirdir et les Hommes-Dirdir ; les Vieux Chasch, les Chasch Verts, les Chasch Bleus et les Hommes-Chasch ; les Pnume et leurs dérivés humains, les Pnumekin ; les hommes des marais à la peau jaune, diverses tribus nomades, les fabuleux « Hommes d'Or » et, maintenant, les « Hommes Gris ».

— Il y a encore les Wankh et les Hommes-Wankh, précisa Traz. Ils habitent de l'autre côté de la planète.

— Comment toutes ces races sont-elles venues sur Tschaï ?

C'était une question de pure forme : Reith savait que Traz serait incapable d'y répondre. Et, effectivement, l'adolescent se borna à hausser les épaules.

Ils atteignirent les faubourgs de la cité : des tumulus de décombres, des fragments de dalles de ciment, des éclats de verre. Traz s'arrêta net, l'air inquiet, pencha la tête et arma sa

catapulte. Reith examina les environs. Il ne vit rien de menaçant et tous deux pénétrèrent au cœur des vestiges de la ville. Les édifices, qui avaient jadis été de somptueuses demeures et des palais grandioses, étaient affaissés, écroulés. Il ne restait plus que quelques colonnes blanches, quelques montants, quelques piédestaux griffant le ciel obscur. Et, entre ces piliers, des plates-formes, des esplanades de pierre et de ciment dégradées par le vent.

Au milieu de la place centrale glougloutait une fontaine qu'alimentait quelque source ou quelque puits souterrain. Traz s'en approcha avec la plus grande circonspection.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de Phug ? murmura-t-il.

Et il fouilla du regard les débris de maçonnerie. Reith goûta l'eau. Puis il but. Mais Traz n'approcha pas.

— Un Phung est passé par là.

Reith ne décelait aucune trace d'un intrus.

— Qu'en sais-tu ?

Traz eut un haussement d'épaules hésitant ; il se refusait à s'étendre sur quelque chose d'aussi évident. D'ailleurs, une affaire plus importante requérait son attention : il scruta le ciel d'un air peu assuré. Il sentait quelque chose qui échappait totalement à Reith. Soudain, il leva le bras.

— Le vaisseau des Dirdir !

Tous deux se réfugièrent sous une corniche de béton en saillie et, quelques instants plus tard, l'engin volant glissa au-dessus d'eux, si proche que l'air éjecté par ses répulseurs les gifla. L'appareil décrivit un vaste cercle et, à quelque deux cents mètres d'altitude, se mit à planer au-dessus de la place.

— C'est curieux, souffla Traz. On dirait presque qu'ils savent que nous sommes là.

— Peut-être explorent-ils la surface avec un détecteur à infrarouge, murmura Reith. Sur la Terre, nous savons repérer un homme rien que par la chaleur de ses empreintes.

Le vaisseau volant mit le cap à l'ouest, puis, accélérant, s'éloigna et disparut. Traz et Reith sortirent de leur cachette. Reith but encore, appréciant la fraîcheur et la limpidité de l'eau : il y avait trois jours qu'il était au régime de la sève de

watak. Traz, quant à lui, préféra chasser les gros insectes ressemblant à des cafards qui grouillaient dans les ruines. Il les dépouillait de leurs carapaces avec dextérité et les dégustait voluptueusement. Reith n'avait pas assez faim pour se joindre à lui.

Le soleil se coucha derrière les colonnes brisées et les arches éclatées. Une brume couleur pêche flottait sur la steppe, annonciatrice d'un changement de temps à en croire Traz. Reith proposa que tous deux s'abritassent sous un saillant pour se protéger de la pluie, mais Traz ne voulut rien savoir :

— Les Phung repéreraient notre odeur !

Il choisit un piédestal qui dominait les gravats du haut de ses dix mètres pour passer la nuit en sécurité. Reith contempla d'un œil morne les nuages qui s'amoncelaient, venant du sud, mais ne discuta pas. Tous deux ramassèrent des branchages et des feuilles pour se faire un lit en haut de leur refuge.

Le soleil bascula derrière l'horizon et l'obscurité enveloppa l'antique cité. Un homme errait sur la place, vacillant de fatigue. Il se précipita vers la fontaine et but avidement.

Reith sortit son sondoscope. L'inconnu était grand et maigre ; il avait de longs bras et de longues jambes, un visage étiré au teint brouillé, un crâne chauve, des yeux ronds, un nez pas plus gros qu'un bouton de bottine, des oreilles minuscules. Ses vêtements roses, bleus et noirs, jadis élégants, étaient en lambeaux ; il était coiffé d'un extravagant assemblage de pompons roses et de rubans noirs.

— Un Homme-Dirdir ! fit Traz à voix basse en épaulant sa catapulte.

Reith s'insurgea :

— Attends ! Que veux-tu faire ?

— Le tuer, bien entendu.

— Il ne nous a fait aucun mal. Pourquoi ne pas laisser la vie sauve à ce pauvre diable ?

— C'est parce qu'il n'en a pas eu l'occasion, grommela le garçon.

Mais il abaissa sa catapulte. L'Homme-Dirdir, tournant le dos à la fontaine, examina la petite place avec attention.

— On dirait qu'il est perdu, murmura Reith. Je me demande si ce n'était pas après lui qu'en avaient les Dirdir. Peut-être est-ce un fugitif ?

— Peut-être, fit Traz avec un haussement d'épaules. Va-t'en savoir !

L'Homme-Dirdir, qui paraissait exténué, traversa l'esplanade et s'installa à quelques mètres du piédestal. S'enveloppant dans ses haillons, il s'allongea pour dormir. Traz grommela quelque chose d'indistinct, s'étendit sur son matelas de feuillage et sombra instantanément dans le sommeil. Reith, contemplant la vieille cité, se prit à rêver sur le destin extraordinaire qui était le sien...

Az se leva à l'est, teintant la brume d'un rose blafard qui baignait les vieilles rues d'une étrange luminescence. Le spectacle était impressionnant et fascinant. C'était un décor irréel, un fantasmagorique paysage de rêve. Bientôt, Braz surgit à son tour dans le ciel. Les colonnes brisées et les édifices éboulés avaient maintenant deux ombres. À l'extrémité d'une avenue se dressait une silhouette évoquant une statue dans l'attitude d'un penseur, et Reith s'étonna de ne pas l'avoir remarquée plus tôt. C'était une silhouette dégingandée de plus de deux mètres de haut. Les jambes légèrement écartées, la tête inclinée comme si le personnage méditait profondément, une main sous le menton, l'autre derrière le dos. Il était coiffé d'un chapeau au bord rabattu, vêtu d'un manteau flottant sur ses épaules et ses jambes paraissaient prises dans des bottes. Reith l'examina en redoublant d'attention. Était-ce bien une statue ? Pourquoi cette immobilité totale ?

Il prit son sondoscope. Le visage de la créature était dans l'ombre, mais, en travaillant sa mise au point, en jouant du zoom et en augmentant la luminosité, Reith réussit à distinguer plus nettement la haute silhouette efflanquée. Ses traits, mi-humains, mi-insectoïdes, étaient figés en une grimace pétrifiée. Toutefois, Reith constata que la bouche bougeait lentement. La créature fit un pas furtif en avant et reprit son immobilité. Puis elle leva un bras dans un geste menaçant dont la raison échappa au Terrien.

Traz, qui s'était réveillé, suivit son regard et s'exclama :

— Un Phung !

L'être pivota sur lui-même comme s'il avait entendu et fit de nouveau deux pas de côté. On aurait dit qu'il dansait.

— Ils sont déments, murmura Traz. Ce sont des démons fous.

L'Homme-Dirdir ne s'était pas encore rendu compte de la présence du Phung. Maussade il s'enveloppa plus confortablement dans ses haillons. Le Phung eut un mouvement de surprise joyeuse et, en trois bonds, il alla se poster à quelques mètres de l'Homme-Dirdir, qui continuait de triturer ses vêtements. Il s'immobilisa de nouveau, se baissa, ramassa quelques graviers et, allongeant un bras démesuré, en laissa tomber un sur l'Homme-Dirdir.

Ce dernier sursauta mais, ne voyant toujours pas le Phung, il se réinstalla. Reith grimaça et lança à haute voix :

— Eh !

Traz émit un sifflement de consternation. La réaction du Phung fut comique : il sauta en arrière et se retourna vers le piédestal en levant les bras dans une extravagante mimique d'étonnement. L'Homme-Dirdir se mit à genoux. La vue du Phung le paralysa d'horreur.

— Pourquoi as-tu fait ça ? s'exclama Traz. Il se serait contenté de l'Homme-Dirdir !

— Abats-le avec ta catapulte.

— Les traits ne peuvent pas le toucher, les épées ne peuvent pas le blesser.

— Vise à la tête.

Traz poussa un soupir de désespoir mais épaula néanmoins son arme et tira. La flèche jaillit mais, au dernier moment, la face livide se détourna et le projectile heurta un arc-boutant de pierre.

Le Phung ramassa un fragment de rocher, balança le bras et le lança avec une force stupéfiante. Traz et Reith s'aplatirent. La pierre tomba derrière eux et vola en éclats. Sans perdre davantage de temps, Reith pointa son pistolet et appuya sur la détente. Il y eut un déclic, un chuintement. Le dard s'enfonça dans le thorax du Phung et explosa. La créature fut soulevée dans les airs ; elle émit un cri d'effroi et retomba mollement.

Les doigts de Traz s'enfoncèrent dans l'épaule de Reith.

— Tue l'Homme-Dirdir ! Vite ! Avant qu'il ne s'enfuir !

Reith descendit du piédestal et l'Homme-Dirdir tira son épée, apparemment, il n'avait pas d'autre arme. Reith rencontra son pistolet et leva la main.

— Remets ton épée au fourreau. Nous n'avons pas de raison de nous battre.

L'Homme-Dirdir, étonné, recula d'un pas.

— Pourquoi as-tu tué le Phung ?

— Parce qu'il s'apprêtait à te tuer, tout simplement.

— Mais nous ne nous connaissons pas ! Et vous... (l'Homme-Dirdir scruta la pénombre)... vous êtes des sous-hommes. Songerais-tu à me tuer toi-même ? En ce cas...

— Non. Je veux seulement avoir des informations. Après, en ce qui me concerne, tu pourras t'en aller.

L'Homme-Dirdir grimaça.

— Tu es aussi fou que les Phung. Mais pourquoi chercherais-je à te faire agir différemment ? (Il s'avança pour examiner Reith et Traz de plus près.) Habitez-vous ici ?

— Non, nous sommes des voyageurs.

— Eh bien, connaîtriez-vous un endroit convenable où je pourrais passer la nuit ?

Reith tendit le bras vers le piédestal.

— Tu n'as qu'à faire comme nous : grimpe là-haut.

L'Homme-Dirdir fit claquer ses doigts avec humeur.

— Je n'en ai vraiment aucune envie ! D'ailleurs, il va peut-être pleuvoir. (Il se tourna vers l'auvent sous lequel il s'était abrité, puis son regard se posa sur le cadavre du Phung.) Vous êtes des gens bien obligeants, dociles et intelligents. Comme vous pouvez vous en rendre compte, je suis fatigué et j'ai absolument besoin de repos. Puisque vous êtes là, j'aimerais que vous montiez la garde pendant que je dormirai.

— Tue cette brute immonde ! murmura Traz avec fougue.

L'Homme-Dirdir s'esclaffa. Son rire était un curieux gloussement étranglé.

— Voilà qui est plus conforme à la mentalité d'un sous-homme ! (Et, se tournant vers Reith :) Mais toi, tu es un singulier personnage. Je n'arrive pas à te situer. Sans doute es-tu un hybride étranger ? D'où viens-tu donc ?

Reith était parvenu à la conclusion que moins il attirerait l'attention sur lui, mieux cela vaudrait, et il était décidé à faire désormais le silence sur ses origines terriennes. Mais Traz, piqué au vif par le ton condescendant de l'Homme-Dirdir, s'écria :

— Il n'est pas d'ici ! Il vient de la Terre. C'est un monde lointain, la patrie des hommes véritables... comme moi. Toi, tu es un monstre !

L'Homme-Dirdir hocha la tête d'un air de reproche.

— Quel couple de fous ! Mais comment s'attendre à autre chose ?

Mécontent que Traz eût avoué la vérité, Reith se hâta de changer de sujet :

— Que fais-tu ici ? Était-ce toi que le navire volant des Dirdir recherchait ?

— Je le crains. Mais ils ne m'ont pas repéré, j'ai pris soin de m'en assurer.

— Tu es un fugitif ?

— Exactement.

— Quel crime as-tu commis ?

— Parlons d'autre chose. Tu ne comprendrais pas. C'est au-delà de tes facultés.

Reith, plus amusé que vexé, se dirigea de nouveau vers le piédestal.

— J'ai l'intention de dormir. Si tu souhaites vivre jusqu'à demain matin, je te conseille de t'installer en hauteur pour être hors d'atteinte des Phung.

— Ta sollicitude m'intrigue, répliqua sèchement l'Homme-Dirdir.

Reith garda le silence. Traz et lui remontèrent sur leur piédestal tandis que l'Homme-Dirdir en escaladait précautionneusement un autre, tout proche.

La nuit s'écoula. Les nuages s'amoncelèrent dans le ciel mais ils n'éclatèrent pas. L'aube pointa imperceptiblement. Bientôt, une lueur couleur d'eau sale baigna le décor. Le piédestal de l'Homme-Dirdir était vide et Reith pensa que l'indigène avait décampé. Traz et lui firent du feu au milieu de la place pour se réchauffer. C'est alors que l'Homme-Dirdir réapparut.

Voyant que les deux voyageurs ne lui manifestaient pas d'hostilité, il avança pas à pas et finit par s'immobiliser à une quinzaine de mètres d'eux, arlequin dégingandé au costume en haillons. Traz, la mine renfrognée, attisa le feu, mais Reith fit preuve de civilité :

— Tu peux te joindre à nous si le cœur t'en dit.

— Quelle erreur ! murmura Traz. Il nous fera un mauvais parti. Ces créatures sont hypocrites et pleines de morgue. De plus, ce sont des mangeurs d'hommes.

Reith, qui avait oublié ce détail, examina l'Homme-Dirdir en fronçant le sourcil. Pendant un moment, ce fut le silence. Puis, l'Homme-Dirdir tenta de le briser :

— Plus j'observe ton comportement, ton costume et ton équipement, plus je suis perplexe. D'où disais-tu que tu étais originaire ?

— Je n'ai rien dit, répondit Reith. Mais je te retourne la question.

— Ce n'est pas un secret. Je suis Ankhe at afram Anacho, né homme à Zumberwal, dans la Quatorzième Province. À présent, criminel et fugitif, je ne compte guère plus que vous et je ne prétends pas le contraire. Et nous voilà réunis, trois vagabonds crasseux autour d'un feu.

Traz émit un vague grognement, mais Reith, qui trouvait rafraîchissant le ton frivole de l'Homme-Dirdir – mais était-ce bien de la frivolité ? – demanda :

— Quel crime te reproche-t-on ?

— Il te sera difficile de le comprendre. En gros, j'ai traité par le mépris les petits profits d'un certain Enze Edo Ezdowirram, qui m'a signalé à l'attention de la Prime Race. Me fiant à mon ingéniosité, je me suis refusé à me corriger. Et j'ai aggravé mon premier crime en le renouvelant une bonne douzaine de fois. Finalement, dans un moment de colère, j'ai éjecté Enze Edo hors de son siège alors que nous survolions la steppe. (Ankhe at afram Anacho eut un geste aimablement fataliste.) En définitive, j'ai réussi à échapper aux Dérogateurs. Et me voilà ici, sans plan et sans ressources en dehors de mon...

Il utilisa un mot intraduisible évoquant tout à la fois l'idée de supériorité intrinsèque, d'élan intellectuel et des avantages découlant inévitablement de ces qualités.

Traz eut un reniflement méprisant et partit en chasse : il fallait manger. Anacho, qui l'observait en dissimulant son intérêt, ne tarda pas à le rejoindre d'un pas nonchalant. Et tous deux se mirent à courir au milieu des décombres pour attraper des insectes qu'ils dévoraient avec appétit. Reith se contenta d'une poignée d'herbe à pèlerin.

Une fois repu, l'Homme-Dirdir revint vers lui et se prit à étudier ses vêtements et son équipement.

— Ce garçon, me semble-t-il, a parlé de la Terre... une planète lointaine. (Il tapota son embryon de nez du bout du doigt – un doigt blanc et démesuré.) Je le croirais presque si tu n'avais pas un physique de sous-homme ; ce qui rend cette hypothèse absurde.

— La Terre est le berceau des hommes, dit Traz non sans quelque hauteur. Nous sommes des hommes véritables. Toi, tu es un monstre !

Anacho décocha à l'adolescent un regard intrigué.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Serait-ce le dogme d'un nouveau culte des sous-hommes ? Pour moi, cela ne fait pas la moindre différence.

— Explique-nous, l'exhorta Reith d'une voix doucereuse, comment les hommes sont-ils arrivés sur Tschaï ?

Anacho eut un geste désinvolte.

— C'est une histoire bien connue et sans aucun mystère. Le Grand Poisson a pondu un œuf sur Sibol, son monde natal. L'œuf a échoué sur la plage de Remura. L'une de ses moitiés roula sous la lumière du soleil et elle devint le Dirdir. L'autre était à l'ombre et donna naissance à l'Homme-Dirdir.

— Intéressant. Mais qu'en est-il des Hommes-Chasch ? De Traz ? Et de moi-même ?

— L'explication est parfaitement claire et je m'étonne de ta question. Il y a cinquante mille ans, les Dirdir, quittant Sibol, sont venus sur Tschaï. Au cours des guerres qui s'ensuivirent, les Vieux Chasch ont capturé des Hommes-Dirdir, d'autres furent pris par les Pnume, puis par les Wankh. Les prisonniers

sont devenus respectivement les Hommes-Chasch, les Pnumekin et les Hommes-Wankh. Les fugitifs, les criminels, les rebelles et les aberrations biologiques qui trouvèrent asile dans les marais se sont croisés pour donner les sous-hommes. Et voilà.

Traz regarda Reith.

— Parle donc de la Terre à cet imbécile. Fais-lui toucher du doigt son ignorance.

Mais Reith se contenta de rire.

De nouveau, Anacho lui adressa un coup d'œil qui le jaugeait.

— Tu es un spécimen unique, c'est indiscutable. Où vous rendez-vous ?

Reith tendit la main vers le nord-ouest.

— À Pera.

— La Cité des Âmes Perdues, par-delà la Steppe Morte ? Vous n'y arriverez jamais. Les Chasch Verts la sillonnent.

— Il n'y a pas moyen de les éviter ?

Anacho haussa les épaules.

— Des caravanes vont à Pera.

— Où se trouve la route qu'elles empruntent ?

— Un peu au nord. Pas très loin.

— Eh bien, nous ferons le chemin avec une caravane.

— Au risque d'être capturés et vendus comme esclaves ? Les maîtres de caravane sont dépourvus de scrupules, la chose est notoire. Pourquoi désires-tu tellement te rendre à Pera ?

— Pour des raisons qui me regardent. Et toi, quels sont tes plans ?

— Je n'en ai pas. Je suis un vagabond, tout comme toi. Si tu n'y vois pas d'inconvénients nous ferons route ensemble.

— Si tu veux, répondit Reith sans prêter attention à l'exclamation dégoûtée de Traz.

Le trio se mit en marche. L'Homme-Dir dir discourait à bâtons rompus ; Reith trouvait ses propos amusants, parfois édifiants, et Traz feignait de ne rien entendre. À midi, ils arrivèrent au pied d'une série de petites collines. Traz tua d'un coup de catapulte un ruminant dont la silhouette évoquait une raie. On alluma un feu pour faire cuire l'animal à la broche. Le repas fut succulent.

— Est-il vrai que vous mangez de la chair humaine ? s'enquit Reith auprès de l'Homme-Dirdir.

— Bien sûr. Ce peut être une viande d'une rare tendreté. Mais inutile de t'inquiéter : contrairement aux Chasch, les Dirdir et les Hommes-Dirdir ne sont pas des gloutons impénitents.

Ils gravirent les collines couvertes de petits arbres au feuillage gris et bleu dont les branches portaient de lourds fruits rouges que Traz déclara empoisonnés. Finalement, ils arrivèrent au sommet. De là, on dominait la Steppe Morte : une immensité plate et grise sans autres signes de vie que des touffes de genêts épineux et d'herbe à pèlerin. Devant eux s'étirait une piste creusée de deux larges ornières. Venant du sud-est, elle suivait la base du plateau et, à quelque cinq kilomètres de là, contournait un amas de pitons et d'affleurements rocheux qui se dressaient comme des dolmens avant de se perdre dans la steppe. Une seconde piste, qui franchissait une brèche s'ouvrant dans les collines, filait vers le sud et une troisième s'enfonçait en direction du nord-est.

Traz examina ces espèces de dolmens en plissant les yeux et les désigna de la main.

— Regarde par là avec ton instrument.

Reith prit son sondoscope et le braqua sur les rochers.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Des bâtiments. Peu nombreux. Ce n'est même pas un village. Je distingue des emplacements de batteries.

— Ce doit être le dépôt de Kazabir où s'effectuent les transbordements, fit Traz d'une voix songeuse. Les canons sont destinés à protéger les caravanes des Chasch Verts.

— Il y a peut-être une auberge ! s'exclama l'Homme-Dirdir avec excitation. Venez ! je meurs d'envie de prendre un bain. Je ne me suis jamais senti aussi sale de ma vie !

— Comment allons-nous payer ? demanda Reith. Nous n'avons ni argent ni marchandises à échanger.

— Ne t'inquiète pas. J'ai suffisamment de sequins pour nous trois. Nous autres, gens de la Seconde Race, ne sommes pas des ingrats et tu m'as rendu un grand service. Ce garçon lui-même

aura droit à un repas civilisé, ce qui ne lui est sans doute encore jamais arrivé.

Traz décocha un coup d'œil flamboyant à l'Homme-Dirdir et prépara une riposte hautaine, mais, notant l'air amusé de Reith, il parvint à grimacer un sourire aigrelet.

— Nous ferions mieux de partir. L'endroit est dangereux. C'est une position avantageuse pour les Chasch Verts. Tu vois ces traces ? Ils viennent par là pour surveiller les caravanes. (Il désignait une ligne grise et irrégulière au sud.) En voici d'ailleurs une qui approche.

— Dans ce cas, mieux vaut nous dépêcher de gagner l'auberge pour nous installer avant qu'elle ne soit là. Passer une nouvelle nuit dans la steppe ne me tente pas.

La limpidité de l'air de Tschaï et l'immensité des horizons rendaient difficile l'évaluation des distances. Lorsque le trio fut arrivé au bas de la colline, la caravane s'était déjà engagée sur la piste. Elle était composée de soixante à soixante-dix grands chariots, si hauts qu'ils paraissaient toucher le ciel, qui avançaient lourdement en oscillant sur leurs six roues, chacune avait deux mètres de diamètre. Certains chariots possédaient des moteurs, d'autres étaient tirés par des animaux patauds au pelage gris dont la tête minuscule était effacée par les yeux et par le groin.

Les trois voyageurs regardèrent passer la caravane. Elle était précédée de trois éclaireurs ilanths fiers comme des rois sur leurs chevaux-sauteurs ; ils étaient grands, avaient de larges épaules, une taille étroite et leurs traits étaient acérés. Leur épiderme était d'un jaune lumineux et leurs cheveux aile-de-corbeau, ornés de plumes raides, luisaient de laque. Ils étaient coiffés de hauts casques pointus, surmontés de crânes humains sans mâchoires inférieures, derrière lesquels leurs plumes tressautaient avec désinvolture. Leur armement se composait de grandes épées souples, analogues à celles des Emblèmes, de pistolets passés dans la ceinture et de dagues logées dans les bottes. Ils se contentèrent de jeter un coup d'œil dépourvu de curiosité à Reith et à ses compagnons.

Ce fut ensuite le tour des chariots. Les uns débordaient de ballots et de paquets ; sur les autres s'entassaient des cages où

étaient enfermés au petit bonheur des enfants, de jeunes hommes et de jeunes femmes à l'expression hébétée. À intervalles réguliers – tous les six véhicules – il y avait un affût de canon et ses servants – des hommes à la peau grise vêtus d'un pourpoint noir et portant un casque de cuir. Les canons, des tubes courts à la gueule large, étaient probablement des engins à champ propulseur. Il y en avait d'autres, plus effilés et aux flancs desquels étaient fixés des réservoirs ; Reith supposa que c'étaient des lance-flammes.

— C'est la caravane que nous avons rencontrée au gué de l'Ioba, dit-il à Traz.

L'adolescent le confirma d'un hochement de tête maussade.

— Si nous l'avions capturée, je porterais encore Onmale. Mais je ne regrette rien. Jamais je n'ai connu un fardeau aussi lourd qu'Onmale. La nuit, il me parlait à voix basse.

Une douzaine de chars transportaient des pavillons de bois sombre de trois étages agrémentés de coupoles, de balcons et de vérandas ombragées. Reith les regardait avec envie. Voilà une façon confortable de parcourir les steppes de Tschaï ! L'un de ces véhicules, encore plus massif que les autres, servait de support à une maison aux fenêtres barrées dont les portes étaient consolidées par des plaques de fer. La plateforme avant était munie d'un épais grillage métallique. C'était une véritable cage. Une jeune femme se tenait là, regardant droit devant elle. Sa beauté était si extraordinaire qu'elle semblait avoir une vie propre – comme l'emblème Onmale. Elle était gracile et son épiderme avait la couleur dorée du sable. Ses cheveux noirs flottaient sur ses épaules et son regard d'or bruni avait la limpidité du topaze. Elle était vêtue d'une tunique rouge foncé, d'un pantalon de lin blanc chiffonné et d'une propreté douteuse, et était coiffée d'une petite calotte rose. Quand le chariot passa en cahotant devant les trois voyageurs, elle baissa les yeux sur eux. L'espace d'un instant, son regard croisa celui de Reith, et le Terrien fut frappé par son air mélancolique. Le véhicule s'éloigna. La porte de derrière était ouverte ; une grande femme à l'expression glacée, l'œil étincelant, le cheveu raide et grisonnant, était debout sur le seuil. Sa curiosité piquée au vif,

Reith demanda à Anacho de qui il s'agissait, mais l'Homme-Dirdir l'ignorait et n'avait aucune opinion à ce sujet.

Le trio, emboîtant le pas à la caravane, finit par arriver dans la vaste arène sablonneuse que cernait la forteresse des rochers. Le maître de caravane, un petit vieux d'une activité débordante, fit ranger les chariots sur trois rangs : ceux qui étaient chargés de marchandises à proximité du magasin, puis ceux qui transportaient les pavillons et les cages où étaient enfermés les esclaves, enfin les véhicules armés couvrant la steppe.

En face se dressait le caravansérail, un édifice de torchis de deux étages aux murs déclives. La taverne, les cuisines et la salle commune occupaient le rez-de-chaussée ; de petites chambres s'ouvraient sur une véranda s'alignaient au premier. Le tenancier était dans la salle commune. C'était un gaillard corpulent chaussé de bottes noires, ceint d'un tablier marron. Il avait la peau cendreuse. Il examina, en haussant les sourcils, Traz, vêtu du costume nomade, Anacho dont les hardes avaient jadis été élégantes, Reith et son accoutrement de Terrien, mais il accepta sans difficulté de les loger et même de renouveler leur garde-robe.

Les chambres mesuraient deux mètres cinquante sur trois. L'ameublement se composait d'une natte faite de bandelettes de cuir montées sur un cadre de bois, d'une mince paillasse et d'une table sur laquelle étaient posés une cuvette et un pot à eau. Après cette randonnée à travers la steppe, l'installation paraissait presque luxueuse. Reith se lava, se rasa à l'aide du rasoir que contenait sa trousse de survie et enfila ses nouveaux vêtements, dans lesquels, espérait-il, il se ferait moins remarquer : un pantalon bouffant de toile brunâtre, une grossière chemise blanche tissée à la main, un gilet noir à manches courtes. Puis il sortit sur la véranda et contempla le campement. Comme elle lui paraissait loin son existence sur la Terre ! Comparée aux multiples bizarries de Tschaï, sa vie d'autrefois lui semblait bien plate et bien terne – ce qui ne l'empêchait nullement d'y songer avec nostalgie. Toutefois, force lui était d'avouer que la détresse qui avait été la sienne au début n'était plus aussi poignante. Si précaire qu'elle fût, sa nouvelle existence ne manquait pas de piment et elle était

placée sous le signe de l'aventure. Son regard se posa sur le pavillon blindé. La jeune fille qu'il avait vue était prisonnière, c'était l'évidence même. Quel sort l'attendait-il pour qu'elle eût une mine aussi affligée ?

Reith chercha à retrouver le char, mais comment l'identifier au milieu de ce fouillis de véhicules hérissés de bosses, de pointes et d'angles ? C'est aussi bien comme ça, se dit-il. Il avait déjà eu suffisamment d'ennuis : à quoi bon s'inquiéter des avanies d'une esclave qu'il avait entr'aperçue l'espace de cinq secondes ? Il regagna sa chambre.

Il fourra dans ses poches quelques-uns des objets que recelait sa trousse de survie, cacha le reste au fond du pot à eau et descendit dans la salle commune. Traz était assis, droit comme un piquet, sur un banc à l'écart. Quand Reith l'interrogea, il avoua que c'était la première fois qu'il se trouvait dans un endroit de ce genre et qu'il ne voulait pas avoir l'air d'un imbécile. Reith s'esclaffa, lui envoya une grande claque dans le dos et Traz lui décocha un sourire amer.

Anacho fit son entrée. Dans sa tenue de coureur de steppe, il donnait moins l'impression d'être un Homme-Dirdir. Tous trois passèrent au réfectoire, où on leur servit un repas composé de pain et d'un épais brouet noir. Reith se garda de s'enquérir des ingrédients qui avaient servi à le confectionner.

Le souper terminé, Anacho étudia le Terrien d'un air méditatif sous ses paupières à demi baissées.

— Tu as l'intention de rallier Pera ?

— Oui.

— On l'appelle la Cité des Âmes Perdues.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— C'est, bien sûr, une hyperbole, reprit Anacho sur un ton dégagé. L'« Âme » est un concept contestable. La théologie dirdir est subtile et je ne la discuterai pas, sinon pour remarquer... Mais mieux vaut ne pas te troubler les idées. Revenons-en plutôt à Pera, la « Cité des Âmes Perdues », si l'on veut, qui est la destination de la caravane. Je préfère chevaucher plutôt qu'aller à pied et je te propose de louer le moyen de transport le plus confortable que pourra nous fournir le maître de caravane.

— C'est une excellente idée. Seulement, je...

Anacho fit claquer ses doigts.

— Ne t'inquiète de rien. Je suis, pour le moment tout au moins, favorablement disposé envers toi et envers ce garçon. Vous êtes aimables et respectueux, vous vous en tenez à votre condition. Aussi...

Traz se leva.

— J'ai porté Onmale ! fit-il d'une voix haletante. Comprends-tu cela ? Crois-tu que j'ai oublié de me munir de sequins en quittant la tribu ? (Il jeta sur la table un sac de forme allongée.) Nous ne dépendons pas de tes bontés, Homme-Dirdir !

— À ton gré, fit Anacho en adressant un regard intrigué à Reith, qui reprit la parole :

— N'ayant pas de sequins, quant à moi, c'est avec joie que j'accepte ce qui m'est proposé, que cela vienne de l'un comme de l'autre.

La salle commune s'était peu à peu remplie. Il y avait là des conducteurs, des porteurs d'armes, les trois Ilanths qui bombaient le torse, le maître de caravane et d'autres encore. Tout le monde réclamait à manger et à boire. Dès que le maître de caravane se fut restauré, Anacho, Reith et Traz s'approchèrent de lui pour lui demander de les conduire à Pera.

— Je veux bien à condition que vous ne soyez pas pressés, répondit le maître de caravane. Nous attendrons l'arrivée de la caravane d'Aig-Hedajha, qui descend du nord avant de reprendre la route, via Golsse. Si vous êtes pressés, il vous faut prendre d'autres dispositions.

Reith, qui s'inquiétait pour sa vedette, aurait souhaité faire le voyage plus rapidement, mais, faute d'autres possibilités, il lui fallut bien se résoudre à calmer son impatience.

Il n'était pas seul à être impatient. Deux femmes en longue robe noire, chaussées de souliers rouges, se dirigèrent vers leur table. Reith reconnut l'une d'elles : c'était celle qu'il avait remarquée à l'arrière du char. Sa compagne, plus mince et, plus grande, avait un teint plombé, presque cadavérique. Il y avait dans sa voix grincante une colère contenue – ou, peut-être, une hostilité permanente :

— Combien de temps allons-nous piétiner ici, maître Baojian ? Le conducteur nous apprend que nous allons peut-être nous morfondre ici pendant cinq jours ?

— C'est là une évaluation correcte.

— Mais c'est impossible ! Nous arriverons trop tard au Séminaire !

Baojian, le maître de caravane, répondit sur un ton professionnel :

— Nous attendons une caravane du nord pour effectuer le transbordement. Nous partirons aussitôt après.

— Nous ne pouvons pas perdre autant de temps. Il faut que nous nous rendions à Fasm pour des affaires de la plus haute importance.

— Je vous assure, mère vénérée, que je vous conduirai à votre Séminaire avec toute la diligence possible.

— Le délai est trop long. Il faut que vous nous y emmeniez sur-le-champ ! gronda d'une voix rauque la matrone à face de marbre que Reith avait aperçue précédemment.

— Ce n'est malheureusement pas possible, répliqua Baojian avec vivacité. Désirez-vous me parler d'autre chose ?

Sans un mot de plus, les deux femmes s'éloignèrent pour s'installer à une autre table.

— Qui sont-elles ? demanda Reith, incapable de refréner sa curiosité.

— Des prêtresses du Mystère Féminin. Ne connais-tu pas ce culte ? Il existe partout. De quelle région de Tschaï es-tu donc originaire ?

— Je suis né dans une contrée lointaine. Qui est cette jeune personne qu'elles gardent en cage ? Une prêtresse, elle aussi ?

Baojian se leva.

— C'est une esclave. De Charchan, sans doute. Elles la conduisent à Fasm pour les rites triennaux. Cela ne me regarde pas. Moi, je suis caravanier. Je fais la navette entre Coad sur le Dwan et Tosthanag au bord de l'océan Schanizade. Quant à ceux que je transporte, leur destination, les raisons de leurs déplacements... (Il haussa les épaules et ses lèvres se plissèrent.) Prêtresse ou esclave, Homme-Dirdir, nomade ou hybride échappant à toute classification : pour moi, c'est tout un.

Et, avec un sourire sec, Baojian s'en fut.  
Les trois hommes regagnèrent leur table.  
Anacho regarda Reith en fronçant les sourcils d'un air rêveur.

— Curieux... Vraiment curieux !

— Qu'est-ce qui est curieux ?

— Ton équipement bizarre, aussi perfectionné que le matériel des Dirdir. Ton costume à la coupe insolite. Ton étrange ignorance et ta non moins étrange compétence. On dirait presque que tu es réellement ce que tu prétends être : un homme venu d'un monde lointain, ce qui est absurde, naturellement.

— Je n'ai jamais prétendu une chose pareille.

— Ce jeune garçon l'a dit.

— Eh bien, c'est une affaire à débattre entre vous deux.

Reith se tourna vers les prêtresses, qui mangeaient leur soupe d'un air maussade. Bientôt, elles furent rejoints par deux de leurs consœurs, qui encadraient la jeune captive. Les deux premières rapportèrent aux nouvelles venues la conversation qu'elles avaient eue avec le maître de caravane à grand renfort de bougonnements, de bras levés au ciel et de coups d'œil amers jetés derrière leurs épaules. La jeune captive était immobile, l'air abattu, les mains sur les genoux. Il fallut que l'une des prêtresses lui envoyât une bourrade en lui désignant son écuelle pour qu'elle se décidât à manger avec des gestes apathiques.

Reith était incapable de détourner les yeux de la jeune fille. C'était une esclave, songea-t-il avec une soudaine excitation. Les prêtresses la mettraient-elles en vente ? Il y avait de grandes chances que non. Cette extraordinaire beauté était vouée à un destin extraordinaire. Reith soupira, tourna la tête et remarqua que d'autres – à savoir les Ilanths – n'étaient pas moins fascinés que lui. Ils roulaient de gros yeux, tiraillaient leurs moustaches, parlaient à voix basse et riaient avec une telle grivoiserie que Reith en fut choqué. Ne se rendaient-ils pas compte qu'un sort tragique attendait la jeune fille ?

Les prêtresses se levèrent et, jetant des coups d'œil féroces à droite et à gauche, elles sortirent en entraînant la jeune fille. Pendant un temps, elles marchèrent de long en large dans

l'arène, houspillant leur prisonnière quand celle-ci ralentissait le pas. Les Ilanths sortirent à leur tour et s'accroupirent, adossés au mur du caravanséral. Ils avaient troqué leurs coiffures de guerre à crânes humains pour des faluches de velours marron et chacun arbrait une mouche vermillon sur ses joues jaune citron. Ils croquaient des noisettes dont ils jetaient les coquilles dans la poussière sans quitter la jeune fille des yeux. Tout en échangeant des propos en l'air, ils se lançaient des défis cauteleux et, finalement, l'un d'eux se leva, se mit nonchalamment en marche et, pressant soudain l'allure, rejoignit les prêtresses. Il dit quelque chose à la fille, qui le regarda d'un air inexpressif. Les prêtresses firent halte et se retournèrent. La plus grande leva le bras, pointa l'index vers le ciel et gourmande vertement l'Ilanth, qui, un sourire insolent aux lèvres, ne se laissa pas intimider. Il ne remarqua pas que l'autre prêtresse, la grosse, s'approchait de lui. Elle le gifla férolement. Il tomba mais se releva aussitôt en jurant. La prêtresse avança, en souriant. Il leva le poing mais elle se jeta sur lui, l'étourdit d'un coup de tête, le souleva et, bandant ses abdominaux, le projeta au loin. Elle avança encore et le bourra de coups de pied, bientôt rejoints par ses consœurs. L'Ilanth réussit finalement à rompre le cercle de ses assaillantes ; il s'éloigna en rampant et se redressa. Il injuria les prêtresses, leur cracha au visage, puis battit promptement en retraite auprès de ses camarades, qui le huaien.

Les prêtresses continuèrent de faire les cent pas tout en jetant de temps à autre un coup d'œil du côté des trois Ilanths. Le soleil à son déclin étirait les ombres sur le sol. Des collines descendit une troupe de gens en haillons, dont certains d'une taille inférieure à la normale ; ils avaient la peau blanche, des cheveux d'un brun doré, des traits secs et acérés, de petits yeux bridés. Les hommes commencèrent à frapper sur des gongs tandis que les femmes se mettaient à danser d'un curieux pas sautillant, avançant et reculant avec une rapidité d'insecte. Des enfants rabougris, vêtus en tout et pour tout d'une sorte de poncho, allaient et venaient parmi les voyageurs en agitant une sébille. Les voyageurs secouaient couvertures et châles ; les étoffes orange, jaunes, rouille et marron claquaient au vent venu

des hauteurs. Les prêtresses et la jeune esclave se retirèrent dans le pavillon bardé de fer.

Le soleil disparut derrière les hauteurs et le crépuscule s'abattit sur le caravanséral, où le calme revint peu à peu. De faibles lumières scintillaient derrière les fenêtres des maisons ambulantes. Au delà de la ceinture de rochers, la steppe, que cernait une auréole prune, dernier souvenir du jour, était sombre.

Reith avala une écuelle de goulasch à l'odeur forte, accompagnée d'une tranche de pain grossier et d'une assiette de confiture, en guise de souper. Traz alla regarder des joueurs qui avaient entamé une partie. Anacho était invisible. Reith sortit de la taverne et se perdit dans la contemplation des étoiles. Quelque part au milieu de ces constellations inconnues devait briller Céphée, minuscule étoile à l'éclat pâle. Comme elle se trouvait de l'autre côté du soleil, elle était indétectable à l'œil nu. Sol, qui se trouvait à deux cent douze années-lumière, était indécelable : rien qu'un astre de dixième ou de douzième magnitude. Reith, quelque peu démoralisé, détourna son regard du firmament.

Les prêtresses, assises devant leur char, bavardaient à voix basse entre elles. L'esclave était dans la cage. Poussé par une force dépassant presque sa volonté, Reith contourna le campement, s'approcha du véhicule et jeta un coup d'œil dans la cage.

— Hep ! Jeune fille ! Jeune fille !...

Elle se retourna, le regarda mais n'ouvrit pas la bouche.

— Viens par ici que je puisse te parler.

Elle traversa lentement la cage afin de le scruter.

— Qu'est-ce qu'elles te veulent ? s'enquit Reith.

— Je ne sais pas. (Sa voix était à la fois rauque et douce.) Elles m'ont enlevée à Cath, chez moi, m'ont embarquée dans le vaisseau et mise en cage.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis belle. Du moins, on le dit... Chut ! Elles nous ont entendus ! Cache-toi !

Reith, qui avait le sentiment d'agir comme un poltron, se laissa tomber à genoux. La jeune fille resta debout, étreignant

les barreaux de la cage. Une prêtrisse s'approcha, jeta un coup d'œil à l'intérieur et, ne voyant rien, retourna auprès de ses consœurs.

— Elle est partie, annonça la jeune fille dans un souffle.

Reith se releva avec l'impression de se conduire un peu comme un imbécile.

— Désires-tu quitter cette cage ?

Ce fut presque avec indignation qu'elle répondit :

— Bien sûr ! Je ne veux pas participer à leurs rites. Elles me détestent. Parce qu'elles sont d'une telle laideur ! (Baissant les yeux, elle étudia Reith qu'éclairait la lumière vacillante qui tombait de la fenêtre la plus proche.) Je t'ai aperçu tout à l'heure, dit-elle. Tu étais au bord de la piste.

— Oui. Moi aussi, je t'ai remarquée.

Elle tourna la tête.

— Les voilà qui reviennent. Tu ferais mieux de partir.

Reith s'éloigna. De l'autre côté de la cour, il vit la prêtrisse faire entrer la jeune fille à l'intérieur de la maison ambulante. Alors, il revint dans la salle commune et regarda les joueurs pendant quelque temps. Les uns étaient engagés dans une sorte de partie d'échecs qui se jouait avec sept pièces sur un échiquier de quarante-neuf cases ; d'autres manipulaient un disque et des jetons marqués d'un chiffre — cela paraissait extrêmement compliqué ; d'autres encore jouaient aux cartes. Une cruche de bière circulait de main en main. Les femmes des tribus des plateaux allaient et venaient, demandant l'aumône. Quelques querelles de peu de conséquence éclataient parfois. L'un des caravaniers sortit une flûte, un deuxième un luth et un troisième un long tube de verre aux sonorités graves. Ils se mirent à jouer une musique qui fascina Reith, ne serait-ce qu'à cause de l'étrangeté de sa structure mélodique. Traz et l'Homme-Dirdir avaient depuis longtemps regagné leur chambre. Reith ne tarda pas à imiter leur exemple.

## 4

Reith se réveilla avec le sentiment d'une menace toute proche. Il lui fallut un moment pour se rendre compte d'où venait cette impression : elle était liée à la jeune fille et aux prêtresses du Mystère Féminin. Il contempla le plâtre du plafond d'un air furieux. Quelle folie que de s'occuper de choses échappant à sa compréhension ! Après tout, que pouvait-il faire ?

Il descendit dans la salle commune, mangea une écuelle de bouillie de gruau qui lui fut servie par l'une des filles de l'aubergiste – un vrai souillon – puis sortit et s'assit sur un banc dans l'espoir d'apercevoir la jeune captive.

Les prêtresses apparurent, encadrant toujours leur prisonnière, et se dirigèrent vers le caravansérail sans regarder ni à gauche ni à droite. Une demi-heure plus tard, elles sortirent de l'établissement et engagèrent la conversation avec l'un des montagnards gringalets qui souriait de toutes ses dents et acquiesçait obséquieusement, le regard étincelant de crainte respectueuse.

Les Ilanths quittèrent à leur tour la salle commune. Lançant des coups d'œil furtifs aux prêtresses et des œillades concupiscentes à la jeune fille, ils traversèrent la cour, détachèrent leurs chevaux-sauteurs et entreprirent de débarrasser les bêtes des excroissances qui saillaient sur leur cuir d'un vert grisâtre.

Les prêtresses mirent fin à leur conversation avec le montagnard et firent les cent pas entre le campement et les promontoires rocheux. La jeune fille traînait la jambe derrière elles, ce qui paraissait les exaspérer. Les Ilanths les regardaient en parlant à voix basse.

Traz surgit et s'immobilisa à côté de Reith. Il tendit le bras vers la steppe.

— Les Chasch Verts ne sont pas loin. Un détachement nombreux...

— Qu'en sais-tu ? demanda Reith, qui ne voyait rien.

— Je sens la fumée de leurs feux.

— Moi, je ne sens rien.

Traz haussa les épaules.

— Ils sont trois ou quatre cents.

— Bigre ! Comment peux-tu le deviner ?

— À cause de la force du vent et de l'odeur de la fumée. Un petit groupe fait moins de fumée qu'un gros. Cette fumée correspond à trois cents Chasch Verts environ.

Reith, vaincu, leva les bras au ciel.

Les Ilanths sautèrent sur leurs montures et s'élancèrent vers les rochers, où ils firent halte. Anacho, qui passait par là, eut un rire sec :

— Ils vont en faire voir de toutes les couleurs aux prêtresses !

Reith se leva, curieux de savoir ce qui allait se passer.

Les Ilanths attendirent que les prêtresses fussent à leur hauteur. Alors, ils se ruèrent en avant. Elles reculèrent avec effroi. Les cavaliers, hurlant et tonitruant, empoignèrent la prisonnière, la jetèrent en travers d'une selle et foncèrent au grand galop en direction des collines. Les prêtresses les regardèrent s'éloigner d'un air consterné puis revinrent en courant au campement tout en poussant des cris stridents. Elles bondirent sur Baojian, le maître de caravane :

— Les bêtes jaunes ont enlevé la vierge de Cath ! s'exclamèrent-elles en tendant vers la steppe un doigt tremblant.

— C'est juste pour faire un peu de sport, répondit Baojian sur un ton consolant. Ils la ramèneront quand ils en auront fini avec elle.

— Mais elle ne nous sera plus d'aucune utilité ! Avoir fait un si long voyage et souffert tant d'épreuves ! Quelle atroce tragédie ! Je suis une Aïeule du Séminaire de Fasm ! Et tu ne remues même pas le petit doigt pour m'aider !

Le maître de caravane cracha dans la poussière.

— Moi, je n'aide personne. J'assure l'ordre dans la caravane, je conduis mes chariots et je n'ai pas le temps de faire autre chose.

— Infâme individu ! Ces gens-là ne sont-ils pas sous tes ordres, affirme donc ton autorité !

— Mon autorité ne s'exerce qu'au sein de la caravane. L'événement a eu lieu dans la steppe.

— Mais qu'allons-nous faire ? Nous sommes victimes d'un vol. Il n'y aura pas de cérémonie de Clarification !

Reith avait déjà enfourché un cheval-sauteur et galopait à travers la steppe. Il avait obéi à une impulsion totalement inconsciente et, alors même que sa monture trottait en faisant des sauts prodigieux, il s'étonnait du réflexe qui l'avait poussé à fausser compagnie au maître de caravane et à enfourcher une monture. « Ce qui est fait est fait », se dit-il en guise de consolation et non sans quelque amère satisfaction : il semblait que le triste sort d'une belle esclave avait pris le pas sur sa propre infortune.

Les Ilanths n'étaient pas allés bien loin : ils s'étaient arrêtés dans une petite vallée au sol plat et sablonneux que dominait une paroi rocheuse. La jeune fille, abasourdie, était recroquevillée contre l'escarpement. Ses ravisseurs avaient tout juste terminé d'attacher leurs bêtes quand Reith surgit au milieu d'eux.

— Qu'est-ce que tu veux ? s'exclama l'un des éclaireurs avec rudesse. Dégage ! Nous allons éprouver la qualité de cette fille de Cath.

Un autre exhala un rire gras :

— Elle a besoin d'un peu d'entraînement avant les mystères féminins !

Reith sortit son pistolet.

— Ce serait avec plaisir que je vous abattrais en gros ou en détail. (Il fit signe à la jeune fille.) Viens !

Elle regarda autour d'elle d'un air effaré comme si elle ne savait dans quelle direction prendre la fuite.

Les Ilanths se taisaient, leurs moustaches noires pendantes. Lentement, la jeune fille se hissa sur l'encolure du cheval de Reith, qui fit demi-tour et regagna la vallée.

L'expression de la prisonnière était indéchiffrable. Elle ouvrit la bouche mais la referma sans rien dire. Les Ilanths remontèrent en selle. Ils les dépassèrent en beuglant et en les abreuvant d'injures.

Les prêtresses, debout à l'entrée du campement, scrutaient la steppe. Reith arrêta sa bête et posa son regard sur les quatre femmes de noir vêtues, qui, aussitôt, se mirent à lui adresser des signes impératifs.

— Combien t'ont-elles donné ? demanda la jeune fille sur un ton frénétique.

— Rien. Je suis venu de mon plein gré.

— Ramène-moi chez moi, l'implora-t-elle. Ramène-moi à Cath ! Mon père te donnera bien davantage... Tout ce que tu lui demanderas.

Reith désigna la masse noire qui se profilait à l'horizon.

— Je présume que ce sont les Chasch Verts. Il vaut mieux regagner l'auberge.

— Mais ces femmes vont me reprendre et me remettre en cage ! (La voix de la jeune fille vacillait. Son sang-froid – qui n'était peut-être que de l'apathie – se désagrégait.) Elles me détestent, elles veulent me faire le plus de mal possible ! Regarde... les voilà qui arrivent ! Laisse-moi partir !

— Toute seule ? dans la steppe ?

— J'aime encore mieux cela !

— Je ne leur permettrai pas de te reprendre.

Reith se dirigea au pas vers le caravansérail. Les prêtresses attendaient derrière la brèche qui s'ouvrait entre les pitons rocheux.

— Oh ! homme de cœur ! s'écria l'Aïeule. Que voilà une noble action ! A-t-elle été profanée ?

— Cela ne vous regarde pas, répondit Reith.

— Comment ? Cela ne nous regarde pas ? Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Désormais, elle est mienne. Je l'ai reprise à ces trois guerriers. Si vous voulez des dommages et intérêts, c'est à eux qu'il faut vous adresser, pas à moi. Ce que j'ai conquis, je le garde.

Les prêtresses s'exclamèrent à grand bruit.

— Quel bravache ridicule ! Rends-nous ce qui nous appartient si tu ne veux pas avoir d'ennuis. Nous sommes les prêtresses du Mystère Féminin.

— Et vous serez des prêtresses mortes si vous touchez à mon bien !

Sur ces mots, Reith entra dans le campement sous le regard exorbité des prêtresses. Il mit pied à terre, aida la jeune fille à descendre. Maintenant, il comprenait pourquoi son instinct lui avait ordonné de se lancer à la poursuite des Ilanths en dépit de toute raison.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il à la captive.

Elle réfléchit, comme s'il lui avait proposé la plus difficile des énigmes, avant de répondre modestement :

— Mon père est le Seigneur du Palais du Jade Bleu. (Et elle ajouta :) Nous sommes de la caste d'Aegis. Parfois, je me présente sous le nom de Fleur de Jade Bleu. Ou, en des occasions moins protocolaires, Fleur de Beauté ou Fleur de Cath. Mon nom de fleur est Ylin-Ylan.

— Tout cela est assez compliqué, rétorqua Reith.

Elle acquiesça comme si elle trouvait, elle aussi, que c'était exagérément complexe.

— Comment tes amis t'appellent-ils ? reprit le Terrien.

— Cela dépend de leur caste. Es-tu de haut lignage ?

— Bien entendu, répondit Reith, qui ne voyait aucune raison de dire le contraire.

— As-tu l'intention de faire de moi ton esclave ? En ce cas, il serait inconvenant de me donner mon nom d'ami.

— Je n'ai jamais eu d'esclaves. La tentation est forte... mais je préfère, je crois, employer ton nom d'ami.

— Eh bien, tu peux m'appeler Fleur de Cath, qui est un nom d'ami protocolaire ou, si tu préfères, Ylin-Ylan, qui est mon nom de fleur.

— Cela fera l'affaire – provisoirement, tout au moins.

Reith balaya le campement du regard, puis, prenant la jeune fille par le bras, il la conduisit à l'intérieur du caravansérail et s'assit avec elle dans la salle commune devant une table dressée le long du mur. Alors, il examina la jeune fille, Ylin-Ylan, Fleur de Beauté, Fleur de Cath.

— Je ne sais pas trop ce que je vais faire de toi, murmura-t-il.

Dehors, les prêtresses discutaient âprement avec le maître de caravane, qui les écoutait gravement en faisant preuve de la plus grande politesse.

— Je n'aurai peut-être pas voix au chapitre, dit Reith. Je ne suis pas très sûr d'avoir la loi pour moi.

— Il n'y a pas de loi dans la steppe, rétorqua la jeune fille. Sauf une seule : la peur.

Traz rejoignit le couple. Il toisa la jeune fille d'un air désapprobateur.

— Que comptes-tu faire d'elle ?

— Je la ramènerai chez elle... si je le peux.

— Si tu le faisais, tu n'aurais plus jamais rien à désirer, dit-elle. Je suis de noble famille. Mon père t'édifierait un palais.

Du coup, Traz se fit moins rébarbatif et il regarda du côté de l'est comme s'il songeait à prendre la route.

— Ce n'est pas impossible.

— Pour moi, si, laissa tomber Reith. Il faut que je récupère ma vedette. Si tu as envie de la reconduire à Cath et d'entamer une vie nouvelle, ne te gêne surtout pas pour moi.

Traz jeta un coup d'œil dubitatif en direction des prêtresses.

— Comment, sans guerriers et sans armes, pourrais-je faire traverser la steppe à une fille comme elle ? On nous prendrait comme esclaves ou on nous massacrera.

Baojian entra dans la salle et s'approcha d'eux.

— Les prêtresses, commença-t-il d'un ton égal, exigent que j'intervienne pour que la jeune fille leur soit restituée. Je me garderai d'obtempérer puisque le transfert de propriété s'est effectué hors de la caravane. J'ai cependant accepté de te poser la question suivante : quelles sont tes intentions en ce qui concerne cette jeune fille ?

— Cela ne les regarde pas. À présent, elle m'appartient. Si elles veulent un dédommagement, elles n'ont qu'à s'adresser aux Ilanths. Je n'ai rien à voir avec elles.

— Ton attitude me paraît raisonnable. Les prêtresses admettent le fait, encore qu'elles se plaignent de leur infortune. Pour ma part, j'inclinerais à convenir qu'elles ont subi un préjudice.

Reith examina le visage impassible du maître de caravane.

— Parles-tu sérieusement ?

— Je m'en tiens exclusivement au principe du droit de propriété et à la notion de sécurité des transactions. Elles ont essuyé une grave perte. Une certaine catégorie de sujets est nécessaire à leurs rites. Elles ont consenti des efforts démesurés pour se procurer une participante convenable. Or, à la dernière minute, celle-ci leur a échappé. Supposons qu'elles te versent une indemnité de sauvetage... la moitié du prix d'une femme analogue, par exemple ?

Reith secoua la tête.

— Qu'elles aient éprouvé une perte, je ne dis pas le contraire, mais ce n'est pas mon affaire. Après tout, elles ne sont pas venues fêter sa délivrance avec cette jeune fille.

— J'imagine qu'elles ne sont pas d'humeur à s'amuser, même en une aussi heureuse occasion. Eh bien, je vais leur transmettre tes observations. Elles prendront d'autres dispositions, sans aucun doute.

— J'espère que cette situation n'aura pas d'incidence sur les conditions de notre voyage ?

— Absolument pas ! fit le maître de caravane avec force. Le vol et la violence sont strictement prohibés. La sécurité du voyageur est la condition essentielle de ma profession.

Baojian s'inclina et prit congé.

Reith se tourna vers Traz et Anacho, qui les avait rejoints.

— Et maintenant ?

— C'est comme si tu étais déjà mort, laissa tomber Traz d'une voix sinistre. Les prêtresses sont des sorcières. Nous en avons eu quelques-unes comme ça, chez les Emblèmes. Nous les avons tuées et, ensuite, tout s'est arrangé.

Anacho examina la Fleur de Cath avec autant de détachement que s'il s'était agi d'un animal.

— C'est une Yao Dorée, une souche extrêmement ancienne : les Yao sont des hybrides issus du croisement des Primes Jaunes et des Primes Blancs. Il y a cent cinquante ans, ils sont devenus arrogants et se sont mis dans la tête d'inventer un certain nombre de mécanismes évolués. Les Dirdir leur ont donné une bonne leçon.

— Cent cinquante ans ? Quelle est la durée de l'année sur Tschaï ?

— Quatre cent quatre-vingt-huit jours. Mais je ne vois pas le rapport.

Reith se livra à un rapide calcul. Cent cinquante ans sur Tschaï équivalaient à environ deux cent douze années terrestres. Fallait-il ne voir là qu'une coïncidence ? Ou étaient-ce les ancêtres de la Fleur qui avaient lancé par radio l'appel à la suite duquel il avait été dépêché sur Tschaï ?

La Fleur de Cath jeta un regard haineux à Anacho et dit d'une voix rauque :

— Tu es un Homme-Dirdir !

— Du Sixième Domaine : je suis loin d'être un Immaculé.

Elle se tourna vers Reith :

— Ils ont bombardé Settra et Ballisidre avec leurs torpilles. Ils voulaient nous anéantir. Par jalousie.

— *Jalousie* n'est pas le terme approprié, rectifia Anacho. Ton peuple jouait avec des forces interdites que vous ne compreniez pas.

— Que s'est-il passé ensuite ? voulut savoir Reith.

— Rien, répondit Ylin-Ylan. Nos cités ont été détruites ainsi que les réceptacles, le Palais des Arts et les Résilles d'Or. Des trésors remontant à des millénaires ! Comment s'étonner si nous haïssons-les Dirdir plus que les Pnume, plus que les Chasch, plus que les Wankh !

Anacho haussa les épaules :

— Je ne suis personnellement pour rien dans l'élimination des Yao.

— Mais tu t'en fais l'avocat ! C'est du pareil au même !

— Si nous parlions d'autre chose ? suggéra Reith. Après tout, cela remonte à deux cent douze ans.

La Fleur de Cath corrigea :

— Cent cinquante ans seulement.

— D'accord. Mais revenons-en à toi. As-tu envie de te changer ?

— Oui. Je porte ces vêtements depuis que ces horribles femmes m'ont enlevée dans le jardin. J'aimerais prendre un bain. En fait d'eau, elles me donnaient juste de quoi boire.

Reith monta la garde pendant que la jeune fille faisait sa toilette. Quand elle eut fini, il lui passa une tenue de coureur de steppe. C'était un costume uni-sexe. Lorsqu'elle réapparut, la peau encore moite, elle portait un pantalon gris et une tunique fauve. Ils retraversèrent la salle commune et sortirent. Dehors, c'était le branle-bas de combat : les Chasch Verts, en effet, étaient à présent à moins de deux kilomètres du caravansérail. Les canons étaient à pied d'œuvre dans les emplacements de tir des rochers. Baojian déployait ses chars armés de façon à couvrir toutes les approches.

Les Chasch Verts ne semblaient pas décidés à attaquer tout de suite. Ils alignèrent leurs propres chariots en une longue file se dressèrent une centaine de hautes tentes noires.

Baojian se gratta le menton d'un air contrarié.

— Les nomades sont si près que jamais la caravane du nord ne parviendra à nous rejoindre. Quand les éclaireurs verront leur camp, ils rebrousseront chemin pour attendre. Il va falloir, je le crains, nous armer de patience.

Un cri d'indignation échappa à l'Aieule :

— Mais le Rite s'accomplira sans nous ! Faut-il donc que l'on se mette à chaque instant en travers de nos projets ?

Baojian leva les bras au ciel et s'efforça de lui faire entendre raison.

— Ne comprenez-vous pas qu'il est impossible de quitter le campement ? Ce serait la lutte à outrance. D'ailleurs, qui sait si, n'importe comment, la bataille ne nous sera pas imposée ?

— Il n'y a qu'à envoyer les prêtresses faire la danse du « Rite » avec les Chasch ! lança quelqu'un.

Une autre voix renchérit, insolente :

— Ayez donc pitié de ces malheureux Chasch !

Furibondes, les prêtresses battirent en retraite.

Le crépuscule tomba sur la steppe. Les Chasch Verts allumèrent des feux devant lesquels on voyait se profiler leurs hautes silhouettes. De temps à autre, ils s'immobilisaient, tournés vers le caravansérail.

— C'est une race de télépathes, dit Traz à Reith. L'esprit de chacun est un livre ouvert pour les autres. On a parfois l'impression qu'ils lisent dans les pensées des hommes,

quoique, personnellement, cela me semble douteux. Mais qui peut savoir ?

Un repas sommaire – de la soupe et des lentilles – fut servi dans la salle commune, où les lumières avaient été réduites afin d’interdire aux Chasch de repérer les sentinelles. Dans un coin, des caravaniers jouaient en silence. Les Ilanths buvaient des breuvages alcoolisés ; bientôt ils commencèrent à faire du vacarme et le tavernier dut les admonester : il exigeait une discipline aussi stricte que le maître de caravane : s’ils voulaient se battre, eh bien, ils n’avaient qu’à aller dans la steppe régler leurs querelles. Les trois guerriers, le bord de leur coiffure rabattu sur leur visage jaune, se firent tout petits.

La salle commença à se vider. Reith escorta Ylin-Ylan, la Fleur de Beauté, jusqu’à l’alcôve qu’elle occupait et qui était attenante à la sienne.

— Tire le verrou et ne sors pas avant demain matin, lui dit-il. Si quelqu’un s’avise de vouloir ouvrir, tu n’auras qu’à frapper au mur pour me réveiller.

Debout sur le seuil, elle le dévisagea ; son expression était indéchiffrable, et Reith songea qu’il n’avait encore jamais vu femme plus séduisante.

— Ainsi, tu n’as vraiment pas l’intention de me prendre comme esclave ? demanda-t-elle.

— Non.

La porte se referma. Elle tira le verrou et Reith rentra dans sa propre alcôve.

La nuit passa. Le lendemain, les Chasch Verts campaient toujours devant le caravansérail. Il n’y avait rien d’autre à faire qu’à attendre.

Reith, qu’accompagnait la Fleur de Cath, alla examiner avec intérêt les canons de la caravane – qui portaient le nom de « gicle-sable ». Ces armes, apprit-il, projetaient effectivement du sable dont les grains, électrostatiquement chargés, subissaient une intense accélération – à tel point que leur vitesse égalait presque celle de la lumière, ce qui avait pour effet de multiplier leur masse par mille. Alors, ils pénétraient les objets solides avec un dégagement d’énergie qui provoquait une explosion. Ces engins, apprit-il également, étaient un matériel

wankh démodé ; ils étaient gravés d'alignements de rectangles de tailles et de formes différentes constituant l'écriture des Wankh.

Quand il regagna l'auberge, il retrouva Traz et Anacho en train de débattre de la nature des Phung. Pour le premier, c'étaient des créatures engendrées par les Pnumekins à partir de cadavres de Pnume.

— As-tu déjà vu un couple de Phung ? Ou un Phung en bas âge ? Non. Ils sont toujours seuls. Ils sont trop fous, trop forcenés, pour procréer.

Anacho eut un geste indulgent.

— Les Pnume ne s'accouplent pas, eux non plus, et se reproduisent selon une méthode très particulière. Particulière aux yeux des hommes et des sous-hommes, devrais-je dire, car ce système paraît admirablement convenir aux Pnume. C'est une race opiniâtre. Sais-tu que leur histoire remonte à un million d'années ?

— Je l'ai entendu dire, répondit Traz sur un ton amer.

— Avant l'arrivée des Chasch, les Pnume dominaient partout. Ils habitaient des villages constitués par de petits dômes et dont toutes les traces ont disparu. À présent, ils se réfugient dans les cavernes et les galeries des vieilles cités et leur vie est un mystère. Les Dirdir eux-mêmes considèrent que maltraiter un Pnume porte malheur.

— Les Chasch sont donc venus sur Tschaï avant les Dirdir ? s'enquit Reith.

— C'est un fait bien connu, répondit Anacho. Seul quelqu'un originaire d'une province isolée, ou d'un monde lointain, peut l'ignorer. (Il décocha à Reith un regard railleur.) Toujours est-il que les premiers envahisseurs ont été les Vieux Chasch. L'événement remonte à cent mille ans. Dix mille ans plus tard, les Chasch Bleus sont apparus, venant d'une planète antérieurement colonisée par les Chasch coureurs d'espace. Les deux races se sont combattues, chacune voulant s'assurer la domination de Tschaï, et ont fait appel aux Chasch Verts, qui leur servaient de troupes de choc. Les Dirdir ont surgi il y a soixante mille ans. Les Chasch subirent de lourdes pertes jusqu'au moment où, du fait de leur afflux considérable, les

Dirdir devinrent vulnérables. Alors, un état d'équilibre s'établit. Les deux groupes sont toujours ennemis et il y a peu d'échanges entre eux.

» Dans un passé relativement proche, quelque dix mille ans, une guerre spatiale éclata entre les Dirdir et les Wankh. Elle gagna Tschaï lorsque ces derniers édifièrent des forteresses dans la province de Rakh et dans le Kachan méridional. Mais, maintenant, il n'y a plus guère que des escarmouches ou des embuscades. Chacune des trois races redoute les deux autres et attend l'heure de pouvoir annihiler ses rivaux. Les Pnume sont neutres et se tiennent à l'écart des hostilités, ce qui ne les empêche pas de suivre la situation avec intérêt et de prendre des notes pour rédiger leur histoire.

— Et les hommes ? demanda Reith avec circonspection. Quand sont-ils venus sur Tschaï ?

Anacho lui darda un coup d'œil sardonique.

— Puisque tu prétends connaître le monde qui fut leur berceau, c'est là un élément d'information qui devrait être en ta possession.

Refusant de céder à la provocation, Reith ne fit pas de commentaires et l'Homme-Dirdir enchaîna de son ton le plus didactique :

— Les hommes sont nés sur Sibol et sont arrivés sur Tschaï avec les Dirdir. Ils sont aussi malléables que la cire et certains d'entre eux se métamorphosèrent en hommes des marais, puis, il y a vingt mille ans, en cette espèce d'individu. (Il désigna Traz du doigt.) D'autres, réduits en esclavage, donnèrent naissance aux Hommes-Chasch, aux Pnumekin et même aux Hommes-Wankh. Il y a des douzaines d'hybrides et de races baroques. Même chez les Dirdir, il existe des variantes. Les Immaculés sont des Dirdir presque à l'état pur, mais on trouve aussi des êtres présentant moins de raffinement. Ceci est d'ailleurs à la source de ma rébellion : j'ai réclamé des prérogatives qui m'ont été refusées mais dont je me suis néanmoins prévalu...

Anacho poursuivit en relatant ses déboires. Mais Reith ne lui prêtait plus attention. L'arrivée des hommes sur Tschaï n'était plus un mystère – au moins pour lui. Les Dirdir connaissaient la navigation spatiale depuis plus de soixante-dix mille ans et, au

cours de ces millénaires, ils s'étaient rendus sur la Terre. Au moins à deux reprises. La première fois, ils avaient capturé une tribu de Protomongoloïdes et, la seconde – vingt mille ans auparavant selon le compte d'Anacho – ils avaient ramené un échantillonnage de Protocaucasoïdes. Soumis aux conditions propres à la planète Tschaï, les deux groupes avaient muté, s'étaient spécialisés, avaient remuté et s'étaient respécialisés pour aboutir à la stupéfiante diversité de types humains qui cohabitaient sur ce monde.

En conclusion, les Dirdir connaissaient incontestablement l'existence de la Terre et son humaine population, mais peut-être la considéraient-ils comme une planète encore sauvage. Il n'y avait aucun intérêt à crier sur les toits que la Terre avait découvert la propulsion spatiale. Faire de la publicité là-dessus risquait même de déchaîner une catastrophe. La vedette ne contenait pas le moindre indice susceptible d'indiquer son origine, à l'exception, peut-être, du cadavre de Paul Waunder. Et, n'importe comment, elle n'était plus entre les mains des Dirdir puisque les Chasch Bleus la leur avait reprise.

Une question, néanmoins, demeurait sans réponse : qui avait lancé la torpille qui avait détruit *Explorator IV* ?

Les Chasch Verts levèrent le camp deux heures avant l'aube. Les chariots se déployèrent selon un vaste cercle, les guerriers, montés sur leurs monstrueux chevaux-sauteurs, s'élancèrent au galop et, à un signal imperceptible – peut-être télépathique, se dit Reith – l'armée s'éloigna vers l'est. Les éclaireurs Ilanths sautèrent sur leurs montures et suivirent les Chasch à distance respectueuse. Ils revinrent dans la matinée pour annoncer que la troupe avait mis le cap au nord.

En fin de journée arriva la caravane d'Aig-Hedajha. Elle transportait des cuirs, des bois et des mousses aromatiques, des caisses de cornichons et de condiments. Les chariots de Baojian se rassemblèrent dans la steppe pour le transbordement et les opérations de troc. Des grues faisaient passer la marchandise d'une caravane à l'autre tandis que peinaient porteurs et conducteurs, torse nu, le dos ruisselant de sueur.

L'opération s'acheva une heure avant le coucher du soleil et l'on convoqua tous les voyageurs qui se trouvaient dans la salle commune. Reith, Traz, Anacho et la Fleur de Cath sortirent de l'auberge. Il n'y avait aucun signe des prêtresses et le Terrien supposa qu'elles étaient dans leur roulotte. Tous les quatre se dirigèrent vers la caravane.

Quand ils arrivèrent aux rochers, ils se sentirent soudain bousculés. Deux bras se refermèrent dans une étreinte d'ours autour de Reith, le plaquant contre un corps mou d'où s'échappait une respiration sifflante. Il se débattit et tomba, entraînant l'Aïeule dans sa chute. Mais celle-ci l'immobilisa dans l'étau de ses jambes. Une autre prêtresse se jeta sur la Fleur de Cath et, trottinant d'une allure malhabile, l'entraîna vers la caravane. Reith était englué dans des replis de chair et de muscles. Une main se serra autour de son cou. Ses artères s'engorgèrent, ses yeux s'exorbitèrent. Il parvint à libérer un bras et enfonça ses doigts raidis dans la figure de la prêtresse. C'était humide. Elle poussa un cri étranglé et se mit à haletter. Il trouva son nez, l'empoigna et le tordit. Elle hurla et ses jambes eurent un soubresaut. Reith parvint à se dégager.

Un Ilanth était en train de fouiller dans sa trousse. Traz gisait inanimé sur le sol. Anacho affrontait calmement les épées des deux autres éclaireurs. L'Aïeule saisit aux jambes Reith, qui se libéra d'un furieux coup de pied, se jeta de côté et se rua sur l'Ilanth qui fouillait dans ses affaires. Celui-ci brandit un couteau. Le poing de Reith s'écrasa sur son menton jaune : l'Ilanth s'effondra. Alors, le Terrien s'élança sur l'un des assaillants d'Anacho, le renversa et l'Homme-Dirdir poignarda sa victime avec dextérité. Reith esquiva la botte du troisième Ilanth, l'agrippa par le bras au moment où il se fendait et l'envoya rouler au loin d'un coup d'épaule. Anacho lui trancha le nez et le dernier Ilanth prit ses jambes à son cou.

Traz se releva en vacillant, se tenant la tête entre les mains. Tandis que, là-bas, l'Aïeule grimpait les marches de sa roulotte.

Jamais au cours de son existence Reith n'avait, été aussi furieux. Il ramassa sa trousse et se dirigea droit sur Baojian, qui était en train de donner ses instructions aux passagers.

— J'ai été attaqué ! commença-t-il d'une voix tonitruante. Tu ne peux ne pas t'en être aperçu ! Les prêtresses se sont emparées de la fille de Cath et la tiennent prisonnière dans leur pavillon !

— Oui, répondit le maître de caravane. J'ai vu quelque chose comme ça !

— Eh bien, fais preuve d'autorité ! Fais respecter tes ordres qui bannissent la violence !

Baojian hocha la tête d'un air pincé.

— L'incident s'est produit dans la steppe entre le campement et la caravane. Dans cette zone, je ne suis pas responsable du maintien de l'ordre. Apparemment, les prêtresses ont recouvré leur bien de la même manière qu'elles l'avaient perdu. Tu n'as aucune raison de protester.

— Comment ? rugit Reith. Tu vas les laisser impliquer une innocente dans leur Mystère Féminin ?

Baojian leva les bras au ciel.

— Je n'ai pas le choix. Je ne puis me charger de la police de la steppe et je n'ai aucune envie de m'y essayer.

Reith lui décocha un regard flamboyant de rage et de mépris, et se tourna vers, la roulotte des prêtresses.

— Je dois te mettre en garde contre un éventuel comportement brutal au cours du voyage, reprit le maître de caravane. J'exige de tous les passagers un strict respect de la discipline.

Sur le coup, Reith en eut le souffle coupé. Enfin, il parvint à balbutier :

— Les forfaits te laissent donc froid ?

— Les forfaits ? (Baojian eut un rire sans joie.) Ce mot ne signifie rien sur Tschaï. Seuls existent les événements. Existent ou n'existent pas ! Si quelqu'un adopte une autre règle de conduite, il ne fait pas long feu – ou il devient aussi fou qu'un Phung. Cela étant dit, permets-moi de te montrer ta cabine car nous allons partir immédiatement. Je veux mettre le plus de distance possible entre nous et les Chasch. À présent, je crains de ne plus disposer que d'un seul éclaireur.

# 5

Les cabines affectées à Reith, Traz et Anacho à bord d'une roulotte collective contenaient chacune un hamac et une petite armoire. Le pavillon des prêtresses était à quatre véhicules d'eux. Toute la nuit, tandis qu'il cahotait sur ses immenses roues, ses fenêtres demeurèrent obscures.

Reith, incapable d'imaginer la moindre solution possible pour libérer la jeune fille, s'allongea dans son hamac et plongea dans un sommeil que le bercement du chariot rendait presque hypnotique.

La caravane fit halte peu de temps après que le soleil eut émergé de la grisaille. Tout le monde défila devant un chariot d'intendance et chacun reçut une crêpe chaude fourrée de viande et une chope de bière, également chaude. La brume basse s'effilochait en tourbillons ; les légers bruits provenant des caravaniers ne faisaient qu'accentuer le profond silence de la steppe. C'était un monde sans couleurs : rien que le ciel ardoise, les marrons et les gris mornes du paysage, les nappes laiteuses de brouillard. Aucun signe de vie dans la roulotte des prêtresses ; celles-ci ne se montrèrent pas et la Fleur de Cath n'eut pas le droit de sortir sur la galerie grillagée.

Reith alla trouver le maître de caravane.

— Le couvent est-il loin ? Quand y arriverons-nous ?

Le maître de caravane réfléchit sans cesser de mâchonner sa crêpe.

— Ce soir, nous camperons sur le piton de Slugah.

Il faudra encore une journée pour atteindre le dépôt de Zadno et toute la matinée du lendemain pour rallier le carrefour de Fasm. Les prêtresses vont se languir. Elles craignent d'arriver trop tard pour le Rite.

— Qu'est-ce que c'est que ce « Rite » ?

Baojian haussa les épaules.

— Je ne peux que te répéter les rumeurs qui circulent. Les prêtresses constituent un groupe très fermé et je me suis laissé dire qu'elles haïssent les hommes avec une ferveur anormale qui s'applique à tous les aspects des rapports habituels entre les deux sexes. Elles incluent dans leur aversion les femmes qui suscitent un comportement érotique. Le Rite, semble-t-il, les purge de ces émotions intenses. Il paraît que les prêtresses sont prises d'un délire frénétique à l'occasion de ces solennités.

— Deux jours et demi, par conséquent ?

— Deux jours et demi pour rallier le carrefour de Fasm.

La caravane avançait en longeant la ligne des crêtes en dents de scie qui s'étirait vers le sud. De temps en temps, des brèches ou des failles s'ouvraient dans les collines ; ça et là s'élevaient des bouquets de plantes fuselées. Reith, qui fouillait le décor au sondoscope, put entr'apercevoir des créatures tapies dans l'ombre. Sans doute étaient-ce des Phung, voire des Pnume.

Mais c'était la roulotte des prêtresses qui retenait surtout son attention. Dans la journée, on n'y détectait aucun signe de vie ou de mouvement et, la nuit, c'était à peine si l'on y décelait le vacillement quasi imperceptible d'une lampe. De temps en temps, Reith mettait pied à terre et marchait à côté de la caravane. Mais, chaque fois qu'il s'approchait du pavillon ambulant, un canonnier se hâtait de braquer son engin sur lui : visiblement Baojian avait donné des ordres pour que les prêtresses ne fussent pas importunées.

Anacho essaya de lui changer les idées :

— Pourquoi te ronger pour cette femme ? Tu n'as pas honoré d'un seul coup d'œil les trois colonnes d'esclaves qui marchent devant nous. Partout, il y a des gens qui vivent et qui meurent, tu sembles l'oublier. Songe aux victimes des Vieux Chasch et de leurs jeux ! Aux nomades cannibales du Kislovan central, qui ont des troupeaux d'hommes et de femmes comme d'autres tribus ont des troupeaux de bétail. Songe aux Dirdir et aux Hommes-Dirdir qui se morfondent dans les oubliettes des Chasch Bleus. Tous ceux-là, tu les ignores et tu te laisses obnubiler par un papillon des sables : cette femme et ses grotesques tribulations !

Reith eut un vague sourire.

— On ne peut pas s'occuper de tout. Je commencerai par sauver la fille du Rite... Si j'y parviens.

Une heure plus tard, Traz l'admonesta pareillement :

— Et ton vaisseau spatial ? Est-ce que tu renonces à tes projets ? Si tu t'immisces dans les affaires des prêtresses, tu te feras tuer ou mutiler.

Reith hocha patiemment la tête, reconnaissant le bien-fondé des arguments de l'adolescent mais refusant de se laisser convaincre par ses raisons.

À la fin de la seconde journée, le décor changea. Maintenant, les collines étaient rocailleuses et abruptes ; ici et là, des falaises dominaient la steppe.

Au coucher du soleil, la caravane atteignit le dépôt de Zadno, petit caravansérail creusé à flanc de falaise, et fit halte pour décharger des ballots de marchandises et embarquer des cristaux de roche et des plaques de malachite. Baojian disposa ses chariots au plus près de la paroi, les porte-canons face à la steppe. Au moment où il passait devant le pavillon des prêtresses, un long gémississement, semblable à l'appel poignant de quelqu'un qui rêve, galvanisa Reith. Traz, au bord de la panique, l'empoigna par le bras.

— Ne vois-tu pas que l'on te surveille à chaque instant ? Le maître de caravane attend que tu sèmes le désordre !

Reith, les lèvres retroussées dans un rictus de loup, balaya la caravane du regard.

— Ça, pour faire du désordre, tu peux compter sur moi ! Mais attention ! Je veux que tu ne te mêles de rien. Quoi qu'il puisse m'arriver, va ton chemin !

Traz lui jeta un coup d'œil chargé de reproche et d'indignation.

— Te figures-tu que je me tiendrais à l'écart ? Ne sommes-nous pas camarades ?

— Si. Mais...

— Eh bien, pas un mot de plus ! fit le jeune homme sur un ton tranchant qui rappelait la sécheresse de l'Onmale.

Reith leva les bras au ciel et, tournant le dos à la roulotte, s'enfonça dans la steppe. Il ne lui restait plus guère de temps. Il

fallait agir. Mais quand ? Pendant la nuit ? Avant d'arriver au carrefour de Fasm ? Après que les prêtresses auraient quitté la caravane ?

Passer à l'action immédiatement serait courir droit à la catastrophe. Il en serait de même cette nuit ou le lendemain, car les prêtresses, réalisant qu'il était prêt à commettre un acte désespéré, seraient plus vigilantes que jamais.

Alors, au carrefour de Fasm, quand elles ne seraient plus sous la protection du maître de caravane ? Là résidait l'inconnue. Sans doute prendraient-elles leurs dispositions pour assurer leur propre défense.

Au crépuscule succéda la nuit. Dans la steppe s'élevaient des bruits menaçants. Reith regagna son compartiment et s'allongea dans son hamac. Mais il ne pouvait dormir. Il ne le voulait pas. Il sauta à terre.

Les lunes brillaient dans le ciel. Az, qui dérivait vers l'ouest, ne tarda pas à disparaître derrière une falaise. Braz, basse sur l'horizon oriental, baignait la steppe d'un miroitement mélancolique. Le dépôt était presque totalement plongé dans les ténèbres. Seules luisaient quelques lampes. Ici, pas de bruyante salle commune. Des lumières vacillantes palpitaient dans le pavillon, où l'on devinait les allées et venues. Ses occupantes s'affairaient plus que d'habitude – telle était du moins l'impression de Reith. Soudain, toutes les lumières s'éteignirent et le chariot ne fut plus qu'une masse obscure.

Reith, nerveux et plein d'appréhension, en fit le tour. Il crû entendre un son et s'arrêta net, scrutant les ténèbres. Quelque chose bougeait. Le bruit recommença : c'était le grincement d'un véhicule. Oubliant toute prudence, Reith s'élança en courant. Et s'immobilisa. On parlait à voix basse, tout près. Et quelqu'un – silhouette massive, ombre parmi les ombres – était plus près encore. Il y eut un mouvement inquiétant et quelque chose le frappa à la tête. Des étoiles tournoyèrent derrière ses yeux et le monde chavira...

Quand il revint à lui, le même grincement que tout à l'heure frappa ses oreilles – *Skric-skrac !* Un souvenir subconscient affleura à sa mémoire : on l'avait transporté, soulevé,

manipulé... Quelque chose le gênait ; il ne pouvait bouger ni les bras ni les jambes. Il était étendu sur une surface dure et trépidante : la plate-forme de chargement d'un petit chariot. Au-dessus de sa tête se déployait la nuit. De part et d'autre défilaient des escarpements et des crêtes. De toute évidence, le véhicule roulait sur une mauvaise piste à travers les collines.

Reith banda ses muscles pour essayer de mouvoir ses bras. Ils étaient ligotés à l'aide de cordes grossières et l'effort lui causa des crampes affreuses. Serrant les dents, il se détendit. On parlait à l'avant. Des voix revêches... Quelqu'un se retourna et il feignit d'être encore évanoui. La silhouette noire se désintéressa de lui. C'étaient sans aucun doute les prêtresses. Pourquoi était-il garrotté ? Pourquoi ne l'avaient-elles pas tout bonnement tué ?

Reith croyait en deviner la raison.

Une fois encore, il tenta de distendre ses liens mais ne réussit qu'à se faire mal. Ceux qui l'avaient ainsi troussé devaient être bien pressés : on lui avait seulement enlevé son épée. Sa sacoche était toujours fixée à sa ceinture.

Une violente secousse ébranla le chariot et Reith rebondit. Cela lui donna une idée. Il se mit à ramper en se tortillant, centimètre par centimètre, vers l'arrière du véhicule, couvert d'une sueur froide à l'idée qu'on pourrait le surprendre. Il atteignit l'extrémité de la plate-forme. Il y eut un nouveau cahot et il tomba. Le chariot s'enfonça dans l'obscurité en ferraillant. Sans se soucier de ses meurtrissures, Reith roula sur lui-même pour quitter la piste et se laissa tomber en bas de la paroi rocheuse. Alors, il s'immobilisa, redoutant que l'on ait remarqué sa disparition. Les ténèbres l'enveloppaient. Le *skric-skrac* du chariot s'éloigna. Seul l'âpre murmure du vent brisait le silence.

Reith se souleva et se mit péniblement à genoux. Il tâtonna et, trouvant un rocher aux arêtes vives, se mit en devoir de scier ses liens. C'était interminable. Ses poignets étaient en sang, ses oreilles bourdonnaient. Un étrange sentiment d'irréalité s'empara de lui. Comme dans un cauchemar, il s'identifiait à la nuit et aux pierres comme si tout participait de la même conscience élémentaire. Chassant ce voile qui obscurcissait son

cerveau, il continua de trancher les cordes. Finalement, elles cédèrent : ses bras étaient libres.

Il s'assit un moment et remua les doigts, bougea pour assouplir ses muscles, puis entreprit de libérer ses jambes. Dans la nuit, c'était une tâche à vous rendre fou.

Enfin, il put se mettre debout. Il titubait et dut se retenir à un rocher. Braz apparut à la verticale de la plus haute des cimes, éclairant faiblement la vallée. Tant bien que mal, Reith escalada la pente et rejoignit la route. Il regarda à gauche et à droite. Derrière lui, c'était le dépôt de Zadno. Devant, à une distance qu'il lui était impossible d'apprécier, roulait le chariot grinçant. Peut-être forçait-il l'allure, maintenant que les prêtresses s'étaient aperçues de sa disparition. Et il y avait toutes les chances pour qu'Ylin-Ylan fût à bord du véhicule. Reith se lança à la poursuite de celui-ci en boitant, avançant aussi vite qu'il le pouvait. Selon les dires de Baojian, le carrefour de Fasm était à une demi-journée de marche du dépôt. Et Reith ignorait combien de kilomètres séparaient le Séminaire du carrefour. Tout permettait de penser que cette piste de montagne était un raccourci. La route devint un raidillon qui montait vers une brèche dans les collines. Reith avançait avec entêtement, trébuchant et haletant. Il n'espérait pas rattraper le chariot, qui progressait à une allure uniforme rythmée par le *pouatt-pouatt-pouatt* des huit sabots de la bête qui le tirait. Il se reposa quelques instants quand il eut atteint la brèche, puis redescendit le versant opposé en direction d'une haute forêt indistincte à la lueur bleu sombre de Braz. Les arbres étaient merveilleux et étranges avec leurs troncs luisants qui s'élevaient en spirales dont les torsades s'enlaçaient parfois à celles des troncs voisins. Leur feuillage était un haillon de soie noire et chaque arbre se terminait par une boule plus ou moins grêlée et vaguement phosphorescente. Des bruits montaient de la forêt : croassements et grondements plaintifs, si humains que Reith s'arrêtait souvent, plongeant la main dans sa sacoche pour y étreindre la cellule énergétique au contact rassurant. Les rayons de Braz pénétraient la forêt. Les feuilles frémissaient d'arabesques lumineuses et des pans d'ombre glissaient d'arbre en arbre à mesure que l'homme avançait.

L'allure de Reith était heurtée : tantôt il marchait, tantôt il trottinait, tantôt il faisait de petits bonds, et il s'immobilisait fréquemment. À un moment donné, une créature blême passa silencieusement au-dessus de lui. De grande envergure, elle avait la fragilité apparente d'un papillon, d'énormes ailes molles et une tête sphérique de nourrisson. Un peu plus tard, il crut percevoir des voix au timbre grave, assez près. Mais, quand il fit halte pour écouter, il n'y avait plus rien. Il continuait d'avancer, luttant contre l'impression qu'il avait de se mouvoir dans un rêve, à travers un paysage mental sans fin où il reculait au lieu d'aller de l'avant.

La route, qui faisait un angle accentué, franchit une petite corniche. Jadis, un énorme rocher avait bloqué la brèche, mais à présent, il était désagrégé. Un haut portail, néanmoins, demeurait et la piste passait sous son arche. Reith fit brusquement halte, pris d'une vague inquiétude. Tout cela était – ou, du moins, semblait être – d'une trompeuse innocence. Il lança une pierre devant lui. Cela n'éveilla pas la moindre réaction.

Abandonnant la route, il franchit avec la plus grande prudence la muraille ruiniforme, le corps plaqué contre la paroi de la gorge. Au bout de quelques dizaines de mètres, il rejoignit la piste et se retourna. Mais si quelque danger se tapissait effectivement à l'endroit où se trouvait le portique, il était indécelable dans l'obscurité.

Reith continua, s'arrêtant à intervalles réguliers pour tendre l'oreille. Les bords du ravin s'élargirent et s'abaissèrent, le ciel parut plus proche et les constellations de Tschaï illuminèrent les croupes des collines rocheuses.

Qu'y avait-il devant ? Une lueur dans le ciel ? Un murmure – une sonorité à la fois stridente et râpeuse...

Reith se mit à courir en trébuchant. La route escalada une éminence en faisant des méandres. Reith s'immobilisa, contemplant un spectacle aussi terrible et dément que Tschaï elle-même.

Le Séminaire du Mystère Féminin se dressait au centre d'un plateau irrégulier cerné de falaises et de rochers. Un édifice de pierre, haut de quatre étages, occupait le fond d'une cuvette,

enjambant deux pitons. Il était entouré de baraqués de bois et de torchis, de cages et d'enclos, de remises, de mangeoires et de râteliers. Juste en dessous de Reith, sur une saillie de la colline, se dressait un bâtiment de deux étages.

La fête battait son plein. Des dizaines et des dizaines de torches éclairaient de leurs reflets rouges, vermillon, orange, quelque deux cents femmes en transe qui avançaient et reculaient en se dandinant selon une espèce de danse. Hormis leurs pantalons et leurs bottes noires, elles étaient nues. Même leurs crânes étaient rasés. Beaucoup n'avaient, en fait de seins, que d'atroces cicatrices rouges : celles-là étaient les plus frénétiques. La peau miroitante de sueur et de graisse, elles paradaient en marquant le pas. D'autres, assises sur des bancs, avachies et hébétées, se reposaient. Certaines étaient dans un état de surexcitation dépassant toute mesure.

Sous la plate-forme s'alignaient des cages de faible hauteur où étaient accroupis une douzaine d'hommes nus. C'était de leurs bouches que montait l'âpre mélopée que Reith avait entendue tout à l'heure. Si la voix de l'un d'eux vacillait, une gerbe de feu fusait du sol et il redoublait de hurlements. Ces jets de flammes étaient commandés par un clavier devant lequel était assise une femme toute de noir vêtue : c'était elle le chef d'orchestre de ce sabbat démoniaque. *Si le chariot n'avait pas cahoté, moi aussi je serais en train de m'égosiller avec le chœur !* songea Reith.

L'un des chanteurs s'écroula. Quand les flammes le caressèrent, il ne fit que se tortiller. On le sortit de la cage, on le coiffa d'un sac fait d'une membrane transparente nouée autour du cou et on l'expédia dans un râtelier. Un autre chanteur prit sa place, jeune et vigoureux gaillard dont le regard flamboyait de haine, qui s'entêta à demeurer muet sous les flammes qui le léchaient. Alors, une prêtresse s'avança, lui souffla de la fumée dans la figure. Bientôt, il mêla sa voix aux autres.

Reith était stupéfait de la haine que ces femmes vouaient aux hommes. Une troupe de bateleurs avait surgi sur la plate-forme – des clowns décharnés et émaciés, au masque d'un blanc livide sur lequel étaient peints de gros sourcils noirs. Et c'était avec horreur que Reith, fasciné, les regardait gambader et

cabrioler, mettre leur point d'honneur à s'avilir tandis que les prêtresses poussaient des cris de ravisement.

Les clowns se retirèrent et un mime leur succéda ; affublé d'une longue perruque blonde, d'yeux démesurés et d'une bouche rouge, il personnifiait une jolie femme, et Reith se dit : *ce ne sont pas seulement les hommes qu'elles haïssent, mais l'amour, la jeunesse et la beauté !*

Tandis que le mime faisait son scandaleux numéro, le rideau servant de toile de fond s'ouvrit, révélant un être gigantesque et nu, un simple d'esprit au corps velu qui était dans un état d'intense stimulation érotique. Il y avait à côté une cage dont les barreaux étaient faits de minces tiges de verre. Le crétin s'efforçait de l'ouvrir, mais manœuvrer le loquet était une opération qui dépassait ses facultés. Dans un coin de la cage était tapie une jeune fille vêtue d'une immatérielle robe de mousseline : c'était la Fleur de Cath.

Le mime androgyne termina sa singulière exhibition. Ordre fut donné au chœur de chanter une nouvelle mélodie – une vocifération basse et gutturale – et les prêtresses s'agglutinèrent autour de la plateforme, passionnées par les efforts maladroits du monstre.

Reith avait déjà quitté sa position. Se dissimulant dans l'ombre, il décrivit un cercle en direction de l'arrière de la plate-forme. Ce faisant, il passa devant le hangar qui servait d'abri aux clowns et près duquel se trouvaient des sortes de cages à poules où s'entassaient deux douzaines de jeunes gens qui, apparemment, attendaient leur tour de chanter. Ils étaient sous la garde d'une vieille ratatinée armée d'un fusil presque aussi grand qu'elle.

Un murmure avide s'éleva soudain. La brute avait réussi à ouvrir la porte de la cage. Au mépris de toute galanterie, Reith se laissa tomber derrière la vieille qu'il terrassa d'un coup de poing et, s'élançant au pas de course, il ouvrit les portes des cages à poules. Les captifs se ruèrent pêle-mêle dans l'étroit passage sous les regards consternés des clowns.

— Prenez le fusil et délivrez les chanteurs, leur ordonna Reith.

Il jaillit sur la scène. Le monstre, qui avait pénétré à l'intérieur de la cage, était en train de mettre en pièces la robe vaporeuse de la jeune fille. Reith tira. Un dard explosif s'enfonça dans le dos massif de la brute, qui sursauta, parut se dégonfler en exhalant un soupir sonore, se dressa sur la pointe des pieds, pivota sur elle-même et s'écroula, morte. Ylin-Ylan, la Fleur de Cath, hagarde, regarda tout autour d'elle. Elle vit Reith qui lui faisait signe. Alors, elle sortit de la cage en titubant et traversa la plate-forme.

Les cris de fureur des prêtresses se transformèrent en hurlements d'effroi car les captifs que Reith avait libérés faisaient feu sur le public à l'aide du fusil récupéré. D'autres s'employaient à libérer à leur tour les chanteurs. Le jeune garçon récemment enfermé fonça sur la prêtresse installée devant le pupitre de commande. Il l'empoigna, la traîna jusqu'à la cage qu'il avait occupée et l'y enferma. Puis, revenant au clavier, il actionna les commandes. Les flammes fusèrent et la femme poussa un hululement d'une voix de contralto. Un autre choriste, s'emparant d'une torche, mit le feu à un hangar tandis que ses camarades, qui s'étaient munis de gourdins, s'employaient à assommer les officiantes piaillantes et gémissantes.

Reith entraîna la jeune fille qui sanglotait loin du tumulte. Il trouva une cape qu'il jeta sur ses épaules.

Chez les prêtresses, c'était la débandade. Elles s'enfuyaient dans les collines, s'élançaient vers la route. Quelques-unes tentaient de se glisser sous les baraques : on les sortait de leur retraite en les tirant par les pieds, et c'était le matraquage.

Reith et la jeune fille atteignirent la route qui se dirigeait vers l'est. Un chariot, conduit par quatre prêtresses affolées, jaillit d'une étable. L'Aïeule dominait ses trois compagnes de sa haute taille. Un homme bondit sur le marchepied et se jeta sur elle dans l'intention de l'étrangler à mains nues. Elle le repoussa, le jeta à ses pieds et entreprit de lui écraser le crâne à coups de talon. Reith, qui avait tout vu, sauta sur le véhicule et, d'une poussée, la précipita en bas du chariot. Il fit alors face aux autres prêtresses. C'étaient les trois qui avaient fait le voyage avec la caravane.

— Descendez ! leur ordonna-t-il.

— Nous allons nous faire tuer ! Ces êtres sont des créatures démentes. Ils sont en train d'assassiner l'Aïeule !

Reith se retourna. Quatre hommes encerclaient l'Aïeule, qui, impuissante, grondait comme un ours. Profitant de cet instant d'inattention, l'une des prêtresses voulut poignarder Reith, mais le Terrien lui fit perdre l'équilibre. Elle tomba à terre et ses deux compagnes subirent le même sort. Alors, il hissa la Fleur de Cath à côté de lui et s'éloigna, en direction du carrefour de Fasm.

Ylin-Ylan, épuisée et sans réactions, se serrait contre lui. Reith, vide d'émotions, meurtri et contusionné, était assis, la tête dans les épaules. Derrière eux, le ciel noir s'embrasa de lueurs rouges.

Ils arrivèrent au carrefour de Fasm une heure après le lever du jour. Le relais était constitué de trois sinistres bâtiments de briques sèches plantés à la lisière de la steppe. Leurs hautes façades étaient percées de minuscules fenêtres noires et ils étaient entourés d'une palissade de bois. La porte était close. Reith mit pied à terre. Ce fut en vain qu'il frappa et appela. Sa compagne et lui, engourdis par la fatigue et l'apathie qui succèdent aux fortes émotions, s'installèrent pour attendre que les gens du lieu condescendent à ouvrir.

En fouillant le chariot, Reith découvrit, entre autres choses, deux musettes pleines de sequins. Il y en avait une telle quantité qu'il était bien incapable de l'évaluer.

— Ainsi, nous héritons du trésor des prêtresses, annonça-t-il à la Fleur de Cath. Ce devrait être suffisant, me semble-t-il, pour payer ton voyage de retour. Avec ça, tu pourras regagner ta maison saine et sauve.

Elle s'exclama, étonnée :

— Tu me donnerais tous ces sequins et me renverrais chez moi sans rien demander en échange ?

— Absolument rien, répondit Reith avec un soupir.

— Il y a peut-être quelque chose de vrai dans la plaisanterie de l'Homme-Dirdir, reprit-elle sur un ton sévère. Tu te comportes effectivement comme si tu venais d'un monde lointain.

Et, sur ces mots, elle lui tourna à moitié le dos.

Reith se plongea dans la contemplation de la steppe avec un sourire empreint de tristesse. Même si l'invraisemblable se produisait – à savoir qu'il pût rallier la Terre – accepterait-il d'un cœur léger d'y passer le reste de son existence sans jamais revenir sur Tschaï ? Probablement pas. Il était impossible de prévoir les décisions que prendraient les autorités terriennes, mais, en ce qui le concernait, jamais Reith ne pourrait être

heureux en sachant que les Dirdir, les Chasch et les Wankh exploitaient des hommes en qui ils ne voyaient que des serfs méprisables. Une telle situation était pour lui une injure personnelle.

— Vous autres, que pensez-vous des Hommes-Dirdir, des Hommes-Chasch et consorts ? demanda-t-il à Ylin-Ylan d'une voix quelque peu distraite.

Perplexe, la jeune fille fronça les sourcils. Elle paraissait ennuyée pour Dieu sait quelle raison qui échappait à Reith.

— Qu'y a-t-il à en penser ? Ils existent. Quand ils nous laissent tranquilles, nous ne nous occupons pas d'eux. Pourquoi parler des Hommes-Dirdir ? C'était de toi et de moi qu'il était question !

Reith la regarda. Elle observait une sorte d'impatience passive. Il prit une profonde aspiration, s'apprêta à se rapprocher d'elle mais, au même moment, la porte du relais s'ouvrit, livrant le passage à un homme trapu, aux jambes épaisses et aux longs bras. Il avait un gros nez de guingois et son épiderme, comme ses cheveux, avait la couleur du plomb. C'était visiblement un Gris.

— Qui êtes-vous ? Ce chariot appartient au Séminaire. Cette nuit, j'ai vu des flammes dans le ciel. Etait-ce le Rite ?

Se contentant d'une réponse évasive, Reith fit entrer le chariot dans la cour.

Après avoir fait un déjeuner composé de thé, d'herbes infusées et de pain dur, ils regagnèrent le véhicule pour attendre la caravane. Leur bonne humeur matinale avait disparu. Ni l'un ni l'autre n'éprouvaient le besoin de bavarder, à présent. Reith laissa son siège à Ylin-Ylan et s'allongea à l'intérieur du fourgon. Le soleil était chaud. Tous deux s'endormirent.

À midi, la caravane fut en vue : une ligne de points noirs et gris. Le rescapé des éclaireurs Ilanths et un jeune garçon au visage rond et à la mine renfrognée, ancien canonnier promu à cette charge nouvelle, arrivèrent les premiers au relais. Ils firent rebrousser chemin à leurs chevaux-sauteurs et rejoignirent le gros de la troupe. Les hauts chariots attelés, dont les conducteurs étaient enveloppés de capes volumineuses et dont

le visage émacié disparaissait sous les bords rabattus de leurs chapeaux pointus, ne tardèrent pas à se présenter, suivis par les pavillons ambulants. Les passagers étaient assis derrière les portes de leurs compartiments. Traz manifesta une joie évidente en retrouvant Reith. Quant à Anacho, l'Homme-Dirdir, il eut un geste aérien de la main qui pouvait vouloir dire n'importe quoi.

— Nous étions persuadés que l'on t'avait enlevé ou assassiné, dit Traz. On a fouillé les collines, on a exploré la steppe sans rien trouver. Nous devions aller aujourd'hui te chercher au Séminaire.

— Nous ? répéta le Terrien.

— L'Homme-Dirdir et moi. Ce n'est pas un aussi mauvais bougre qu'on pourrait le croire.

— Il n'y a plus de Séminaire, laissa tomber Reith.

Baojian apparut, s'arrêta net en voyant Reith et Ylin-Ylan mais ne posa aucune question. Et Reith, qui le soupçonnait plus ou moins d'avoir aidé les prêtresses à quitter le dépôt de Zadno, s'abstint de lui donner le moindre détail. Le maître de caravane leur désigna des compartiments et accepta le chariot des prêtresses pour prix du voyage : il les emmènerait jusqu'à Pera.

Après qu'on eut déchargé les marchandises et embarqué d'autres ballots à bord, la caravane reprit la route du nord-est.

Des jours durant, elle cahota paresseusement à travers la steppe. D'abord, il fallut contourner un lac large et peu profond aux eaux brunâtres. Puis on franchit avec un grand luxe de précautions un marécage tapissé de joncs blancs et articulés. L'éclaireur repéra une embuscade montée par une tribu d'hommes-nains des marais qui s'égaillèrent sans demander leur reste à travers les roseaux avant que les canons eussent eu le temps d'être pointés. Un appareil aérien des Dirdir passa trois fois en rase-mottes au-dessus de la caravane, et Anacho s'enferma prudemment dans son compartiment. Plus tard, ce fut une plate-forme volante des Chasch Bleus qui la survola.

Reith aurait goûté le voyage s'il n'avait pas été aussi impatient de retrouver son astronef. Et il y avait aussi le problème posé par Ylin-Ylan, la Fleur de Cath. De Pera, la caravane repartirait pour Coad, au bord du Dwan Zher, où la jeune fille pourrait s'embarquer à bord d'un navire à destination

de Cath. Sans doute était-ce là son projet bien qu'elle n'en soufflât mot et manifestât même une certaine froideur envers Reith, qui s'en étonnait.

Ainsi les jours succédaient-ils aux jours. Lentement, le convoi s'enfonçait vers le nord sous le ciel d'ardoise de Tschaï. Il y eut deux violents orages, mais le temps demeurait presque immuablement beau. Ils pénétrèrent dans une forêt obscure et, le lendemain, ils suivirent une ancienne chaussée traversant une vaste et sombre fondrière couverte de plantes-bulles et grouillant d'insectes-bulles, qui copiaient ces dernières. Une faune nombreuse et captivante hantait le marécage ; il y avait des créatures aptères de la taille d'une grenouille qui planaient dans les airs en faisant vibrer leur queue en forme d'éventail ; d'autres, plus grosses, tenant le milieu entre l'araignée et la chauve-souris, se fixaient aux fils qu'elles produisaient et flottaient au vent en déployant leurs ailes comme des cerfs-volants.

Au dépôt du Mont des Tempêtes, la caravane en rencontra une autre qui se dirigeait vers Malagash, localité située au sud, derrière les collines du golfe d'Hedajha. Ils aperçurent à deux reprises de petites bandes de Chasch Verts mais ils ne passèrent pas à l'attaque. Le maître de caravane déclara qu'il s'agissait de groupes de pariade qui rejoignaient une zone de procréation au nord de la Steppe Morte. À un moment donné, une troupe de nomades – hommes et femmes de haute taille à la figure peinte en bleu – s'arrêta pour regarder passer les voyageurs. Au dire de Traz, c'étaient des cannibales. Les femmes étaient d'aussi rudes combattantes que les hommes. En deux occasions, la caravane passa à proximité de villes en ruine. Elle fit également un crochet au sud pour livrer des aromates, des essences et des bois rares à une communauté de Vieux Chasch. Reith trouva leur cité particulièrement fascinante. C'était une multitude de petits dômes blancs à demi dissimulés sous le feuillage, et il y avait des jardins partout. L'air avait un arôme dont la fraîcheur particulière était due aux effluves de grands arbres d'un vert jaunâtre qui n'étaient pas sans rappeler les peupliers et portaient le nom d'adaraks. Reith apprit que les Vieux Chasch et

les Chasch Bleus les faisaient pousser car ils donnaient à l'air une limpidité exceptionnelle.

La caravane fit halte dans une prairie ovale tapissée d'une herbe courte et épaisse, et Baojian rassembla immédiatement tout son monde autour de lui.

— Nous sommes à Golsse, une ville des Vieux Chasch. Prenez garde à ne pas vous éloigner car vous risqueriez d'être victimes des mauvais tours des Chasch. Ils pourraient, par exemple, vous enfermer dans un labyrinthe ou vous administrer une substance qui vous ferait sentir horriblement mauvais pendant des semaines. Mais quand ils s'énervent ou se sentent d'humeur particulièrement badine, leurs plaisanteries peuvent être cruelles, voire mortelles. Je me rappelle ce qui est arrivé un jour à l'un de mes conducteurs : ils l'ont endormi à l'aide d'une essence, lui ont greffé un nouveau visage et l'ont affublé en outre d'une longue barbe grise. Aussi, ne sortez en aucun cas de cet ovale, même si les Chasch vous taquinent et cherchent à vous attirer à l'extérieur. C'est une race ancienne et décadente. Ils sont sans pitié et ne pensent qu'à leurs parfums, à leurs essences et à leurs mauvais tours. Vous êtes donc prévenus : restez à l'intérieur de cet ovale, gardez-vous de vous promener dans les jardins, si charmants qu'ils vous paraissent, et, si vous tenez à conserver la vie et la raison, n'entrez sous aucun prétexte dans les dômes des Vieux Chasch.

Le maître de caravane n'en dit pas davantage.

On chargea les marchandises sur des fardiers à moteur pilotés par quelques Hommes-Chasch lymphatiques, plus petits et peut-être moins évolués que leurs homologues que Reith avait vus en compagnie des Chasch Bleus. Ils étaient fluets, avaient les épaules voûtées, un visage gris et ridé, un front proéminent, une petite bouche en cul de poule surmontant un menton inexistant. Eux aussi arboraient une perruque qui faisait un bourrelet au-dessus de leurs yeux et s'achevait par une crête. Leur allure était furtive et précipitée, ils n'adressaient pas la parole aux caravaniers et ne s'intéressaient qu'à leur travail. Bientôt, quatre Vieux Chasch apparurent. Ils marchèrent droit sur le chariot collectif, et Reith put les examiner de près. On aurait dit de gros poissons d'argent dotés de membres semi-

humains d'aspect grotesque. Leur épiderme satiné, qui faisait penser à l'ivoire, était recouvert d'écailles quasiment imperceptibles. Ils avaient l'air d'être fragiles, presque desséchés. Ils avaient de petits yeux argentés, pas plus gros que des billes, qui, sans cesse, roulaient dans tous les sens. Reith, qui les observait avec un vif intérêt, vit que leurs regards s'appesantissaient sur lui. Ils s'arrêtèrent pour l'examiner en hochant la tête et en lui adressant des gestes aimables qu'il leur rendit de la même façon. Quand ils l'eurent étudié tout leur saoul, ils passèrent leur chemin.

Baojian ne perdit pas de temps à Golsse. Dès qu'il eut chargé ses chariots des caisses de drogues et de teintures, des ballots de dentelles, des paquets de fruits secs, il battit le rappel et la caravane s'ébranla de nouveau vers le nord ; il préférait passer la nuit en rase campagne plutôt que de risquer de faire les frais des caprices des Vieux Chasch.

Ici, la steppe était une prairie désertique, plate comme la main. De son chariot, Reith pouvait la scruter avec son sondoscope dans un rayon de trente kilomètres. Ce fut ainsi qu'il repéra une importante troupe de Chasch Verts avant même que les éclaireurs ne l'eussent remarquée. Aussitôt, il en avertit Baojian, qui disposa immédiatement les véhicules en rond et plaça ses canons de façon à couvrir toutes les approches. Les Chasch Verts galopaient en brandissant au bout de leurs lances des étendards jaunes et noirs, signe d'agressivité et de férocité.

— Ils arrivent juste du nord, expliqua Traz à Reith. C'est pour cela qu'ils arborent ces bannières. Là-haut, ils se gorgent de carrelets et d'angbut, ce qui leur épaisse le sang et les rend irascibles. Lorsqu'ils agitent leurs drapeaux jaunes et noirs, les Emblèmes eux-mêmes aiment mieux se retirer et refuser le combat.

Pourtant, en dépit de leurs oriflammes, les guerriers n'attaquèrent pas. Ils firent halte à quelque quinze cents mètres de la caravane. Reith, l'œil collé au sondoscope, constata qu'ils étaient très différents des Vieux Chasch. Mesurant entre deux mètres dix et deux mètres quarante, ils étaient mastoc et avaient des membres massifs. Leurs écailles accusées étaient d'un vert aux reflets métalliques. Leur visage, étroit et

patibulaire, grimaçait hideusement sous la proéminence de leur cuir chevelu. Ils portaient de grossiers tabliers de cuir et des baudriers hérissés d'épées, de piques et de catapultes analogues à celles des Emblèmes. Et Reith songea qu'il valait mieux éviter de rencontrer ces êtres-là au corps à corps. Sans descendre de leurs gigantesques montures, les Chasch restèrent cinq bonnes minutes à observer la caravane, puis ils s'éloignèrent vers l'est.

Le convoi se reforma et reprit sa marche. La prudence des Chasch Verts intrigait Traz.

— Quand ils font flotter le jaune et le noir, ils se conduisent comme des insensés. Peut-être nous préparent-ils une embuscade derrière quelque forêt.

Baojian, qui flairait un stratagème de ce genre, envoya ses éclaireurs en reconnaissance profonde pendant les jours qui suivirent. La nuit, toutefois, on ne prenait pas de mesures de protection spéciales car, quand l'obscurité tombait, les Chasch Verts s'assoupissaient et n'étaient plus que des masses inertes et ronflantes jusqu'à l'aube.

La caravane était maintenant tout près de Pera, son terminus. Le transcom de Reith indiquait que le second capteur se trouvait à quatre-vingt-dix kilomètres à l'ouest. Il s'informa auprès du maître de caravane, qui lui apprit que ces coordonnées correspondaient à la ville de Dadiche. C'était une cité des Chasch Bleus.

— Je te conseille de les éviter, ajouta-t-il. Ce sont d'affreuses crapules, aussi malignes que les Vieux Chasch et aussi sauvages que les Verts.

— Ne font-ils pas commerce avec les hommes ?

— Si, il y a même des échanges considérables. En fait, Pera est un dépôt marchand pour les Chasch Bleus. Les transactions sont effectuées par une caste de livreurs qui, seuls, ont accès à Dadiche. À mon avis, les Bleus sont les plus détestables de tous les Chasch. Les Vieux Chasch ne sont pas sympathiques mais ils sont plus espiègles que méchants. Bien sûr, il arrive parfois que les conséquences soient les mêmes. C'est comme l'orage qui se prépare... (Baojian montra du doigt les épaisse nuées noires

qui s'amoncelaient à l'ouest.) Il nous mouillera autant que si l'océan nous engloutissait.

— À Pera, tu feras demi-tour et tu retourneras à Coad ?

— D'ici à trois jours.

— Il est vraisemblable que la princesse Ylin-Ylan t'accompagnera et qu'elle s'embarquera à bord d'un navire à Coad.

— Fort bien. Est-elle en mesure de payer ?

— Certainement.

— Dans ce cas, il n'y a pas de problème. Et toi ? Veux-tu aussi rallier Coad ?

— Non. Je resterai sans doute à Pera.

Baojian lui décocha un regard acéré et hocha sèchement la tête.

— Les Yao Dorés de Cath sont honorables. Mais, sur Tschaï, il est impossible d'être sûr de quoi que ce soit à l'avance – sauf des ennuis. Les Chasch Verts nous talonnent. C'est un miracle qu'ils ne nous aient pas attaqués. Je commence à espérer que nous atteindrons Pera sans incidents.

Mais le maître de caravane se trompait. Alors même que Pera était en vue – un ensemble de palais en ruine et de monuments effondrés entourant une citadelle centrale, et qui était une cité semblable à beaucoup de celles que les voyageurs avaient eu l'occasion de voir au passage – les Chasch Verts surgirent de l'est. Ce fut le moment que l'orage choisit pour éclater. La steppe s'embrasa d'éclairs et de sombres nappes de pluie balayèrent l'étendue.

Estimant que Pera ne lui serait pas un refuge, Baojian fit faire le cercle de défense. Il eut tout juste le temps de se mettre en position : cette fois, en effet, les Chasch Verts ne manifestaient ni indécision ni timidité. Courbés sur l'encolure de leurs bêtes, ils chargèrent dans l'intention d'ouvrir une brèche dans le rempart des chariots.

Les canons de la caravane exhalèrent leur bizarre hoquet gargouillant, presque inaudible tant le tonnerre était assourdissant. La pluie compliquait la tâche des servants. Les Chasch Verts se ruaien en avant avec ensemble, obéissant peut-être à des directives télépathiques. Quelques-uns s'écroulèrent,

atteints de plein fouet par les gicle-sable, d'autres furent broyés sous les sabots de leurs propres montures. Pendant quelques instants, ce fut le chaos. Puis une nouvelle vague se lança à l'assaut sans se soucier des morts et des blessés qu'elle piétinait au passage. De nouveau les canonniers, que submergeait la pluie, lâchèrent des salves frénétiques. Le grésillement des éclairs et le grondement du tonnerre faisaient un contrepoint assourdissant au tumulte de la bataille.

Les Chasch tombaient plus vite qu'ils n'avançaient. Aussi changèrent-ils de tactique. Ceux qui étaient tombés de leurs montures prirent position derrière les monstrueux chevaux-sauteurs et pointèrent leurs catapultes. La première volée de flèches tua trois canonniers. Les guerriers montés chargèrent une fois de plus, espérant parvenir jusqu'aux défenseurs dans leur foulée. Encore une fois, ils furent repoussés car les conducteurs avaient pris la place des canonniers tués. Il y eut une nouvelle volée de flèches et plusieurs servants tombèrent encore de la plate-forme.

Et ce fut la troisième charge. Les chevaux caracolaient. Derrière eux, les éclairs déchiraient le ciel noir tandis que l'incessant grondement du tonnerre se mêlait aux hurlements et aux cris de guerre. Les Chasch étaient en train d'essuyer de terribles pertes. Le sol était couvert de corps gémissants. Mais il y avait toujours des guerriers qui galopaient et finalement, les canons se trouvèrent à portée des épées des Chasch Verts.

À présent, l'issue du combat ne faisait plus de doute. Reith prit la Fleur de Cath par la main et, d'un signe, invita Traz à les suivre. Et tous trois s'enfuirent vers la ville en compagnie d'un flot de fugitifs en proie à la panique, leurs compagnons de route, que ne tardèrent pas à rejoindre les conducteurs de chariots et les canonniers. La caravane était abandonnée.

Les Chasch Verts, hurlant leur triomphe, se jetèrent sur les fuyards, faisant voler les têtes, tailladant les coups et les épaules. Un guerrier aux yeux flamboyants fonça sur Reith, Ylin-Ylan et Traz. Reith avait son pistolet au poing mais, hésitant à l'idée de perdre ses précieux projectiles, il esquiva la lame qui s'abattait sur lui en sifflant. Le cheval-sauteur fit un écart, dérapa sur l'herbe trempée et son cavalier vida les étriers. Reith s'élança,

leva bien haut sa rapière d'Emblème et la laissa retomber sur le cou massif de son adversaire, tranchant tendons, veines et artères. Le guerrier lançait des coups de pied et se débattait. Epouvanté, il n'avait pas envie de mourir. Le trio ne s'attarda pas davantage. Reith s'empara de son épée, une vulgaire tige d'acier grossièrement forgée, aussi grande que lui et épaisse comme le bras. Elle était trop lourde et trop longue pour qu'il pût la manier avec efficacité. Il s'en servit comme d'une masse d'armes.

Les trois compagnons repritent leur route sous la pluie, qui tombait maintenant en nappes si compactes que l'on y voyait à peine. De temps en temps, on distinguait un Chasch Vert qui galopait comme un spectre ou la silhouette fantomatique d'un fugitif qui, la tête enfoncee dans les épaules, plié en deux sous les trombes d'eau, se hâtait avec toute la diligence dont il était capable en direction des ruines de Pera.

Reith, Ylin-Ylan et Traz, trempés jusqu'aux os, arrivèrent enfin à la périphérie des faubourgs délimités par un amoncellement de dalles de ciment. Le sol fumait sous leurs pieds. Maintenant, ils pouvaient se considérer comme relativement en sécurité. Ils s'abritèrent sous un entablement de béton où ils restèrent là à grelotter. La pluie les giflait et ils se sentaient misérables.

— En tout cas, nous sommes arrivés à Pera, notre destination, conclut philosophiquement Traz.

— Sans gloire mais en vie, renchérit Reith.

— Que comptes-tu faire, à présent ?

Reith sortit le transcom de sa sacoche et vérifia le lecteur vectoriel.

— L'aiguille est pointée sur Dadiche, à trente kilomètres à l'ouest. Je vais sans doute m'y rendre.

Traz eut un reniflement désapprobateur.

— Les Chasch Bleus ne te feront pas de cadeaux.

Soudain, la fille de Cath s'appuya au mur, se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots. C'était la première fois que Reith la voyait extérioriser ses émotions. Il lui caressa timidement l'épaule.

— Qu'y a-t-il ? Tu as froid, tu es mouillée, tu as faim et tu as peur... mais que t'arrive-t-il en dehors de cela ?

— Je ne reverrai jamais Cath ! Jamais ! Je le sais.

— Mais bien sûr que si ! Il y aura d'autres caravanes.

La jeune fille, que cette réponse n'avait visiblement pas convaincue, s'essuya les yeux et examina le sinistre paysage. La pluie faiblissait. Les éclairs s'éloignaient vers l'est et le tonnerre n'était plus qu'un lugubre grondement. Quelques minutes s'écoulèrent, puis les nuages se déchirèrent et un rayon de soleil fit miroiter les pavés et les pierres humides. Bien qu'ils fussent toujours aussi trempés, Reith, la jeune fille et Traz quittèrent leur refuge et faillirent entrer en collision avec un petit bonhomme vêtu d'un vieux manteau de cuir et qui portait un fagot. Surpris, il fit un bond, lâcha son fardeau, revint le ramasser et s'apprêta à filer comme un trait. Reith le retint par le bord de son manteau.

— Attends ! Ne t'en va pas si vite ! Dis-nous où nous pourrons trouver un toit et de la nourriture !

L'inconnu se rasséréna lentement. Il examina avec circonspection les trois étrangers sous ses sourcils touffus et, d'un air très digne, fit lâcher prise à Reith.

— De la nourriture et un toit ? Ce n'est pas facile à se procurer. Ou alors, il faut travailler. Avez-vous de quoi payer ?

— Oui. Nous avons de quoi payer.

L'homme réfléchit.

— J'ai un logis confortable avec trois fenêtres... (Il secoua la tête d'un air hésitant.) Mais il vaudrait mieux que vous alliez à l'Auberge de la Steppe Morte. Si je vous hébergeais, les Gnashters empocheraient mon bénéfice et il ne me resterait rien.

— L'Auberge de la Steppe Morte est-elle la meilleure auberge de Pera ?

— Oui. C'est vraiment un excellent établissement.

Les Gnashters vous réclameront une redevance, mais c'est la rançon de la sécurité. À Pera, personne n'a le droit de voler ni de violer en dehors de Naga Goho et des Gnashters. C'est un avantage. Vous vous rendez compte... si n'importe qui en avait la licence !

— Ce Naga Goho est donc le maître de Pera ?

— Oui, si l'on veut. (L'homme désigna du doigt une massive structure de blocs et de dalles de pierre qui se dressait à la cime du monticule situé au centre de la cité.) Voilà son palais... en haut de la citadelle. C'est là qu'il vit avec ses Gnashters. Mais je n'en dirai pas davantage. Après tout, ils ont chassé les Phung et les ont refoulés dans le nord. Pera fait du commerce avec Dadiche et les bandits ne s'approchent pas de la cité. Les choses pourraient être pires.

— Je vois, murmura Reith. Bon... Où est donc cette auberge ?

— Par là... au pied de la colline. Au terminus des caravanes.

L'Auberge de la Steppe Morte était l'édifice le plus grandiose que Reith eût jamais vu dans une cité en ruine : un long bâtiment surmonté d'une série de toits et de pignons compliqués adossés au flanc de la colline principale. Ainsi qu'il en allait de toutes les tavernes de Tschaï, elle comportait une vaste salle commune où s'alignaient des tables à tréteaux, mais au lieu de bancs grossiers, l'établissement s'enorgueillissait de ses superbes chaises de bois noir sculpté munies d'un haut dossier droit. La pièce était éclairée par trois candélabres de verre coloré et de fer noir. Aux murs étaient accrochés de très anciens masques de terre cuite représentant de fantastiques visages semi-humains.

Autour des tables s'agglutinaient les rescapés de la caravane. Une odeur appétissante flottait dans l'air, et Reith commença à se sentir ragaillardi. Au moins pouvait-on trouver ici quelques petites concessions au confort et au raffinement.

L'aubergiste était un petit homme rondouillard dont le visage s'ornait d'une barbe rousse bien taillée et d'une paire d'yeux protubérants. Ses mains étaient sans cesse en mouvement et il n'arrêtait pas de piaffer comme si la hâte était le maître mot de son existence. Quand Reith lui demanda s'il pouvait les loger tous les trois, il leva les bras au ciel avec désespoir.

— N'es-tu pas au courant ? Les démons verts ont anéanti le convoi de Baojian. Tu vois ici les survivants et il faut que je leur trouve de la place. Il y en a qui ne peuvent pas payer. Mais tant pis ! D'ordre de Naga Goho, je suis forcé de les héberger quand même.

— Nous faisions partie de la caravane, nous aussi, répliqua Reith. D'ailleurs, nous sommes en mesure de payer.

Du coup, le tavernier se fit plus optimiste :

— Je vous trouverai une chambre. Il faudra vous en contenter. Laisse-moi te donner un conseil. (Il jeta un coup

d'œil furtif derrière lui.) Soyez discrets. Il y a eu des changements à Pera.

On les conduisit dans un cagibi d'une propreté raisonnable et trois paillasses furent installées. Il n'y avait pas de vêtements secs à l'auberge et, dans leurs effets mouillés, Reith, Ylin-Ylan et Traz descendirent dans la salle commune où ils retrouvèrent Anacho, l'Homme-Dirdir, qui était arrivé une heure plus tôt. Baojian était là, lui aussi ; assis à l'écart, il regardait le feu d'un air songeur.

On leur apporta de copieux bols de ragoût et des galettes de pain dur. Tandis qu'ils dînaient, sept hommes entrèrent dans la salle, qu'ils se mirent à inspecter d'un air féroce. C'étaient des gaillards puissamment charpentés, bien en chair, le teint fleuri. Des gens qui se la coulaient douce. Les six premiers portaient des tuniques rouges, de coquettes mules de cuir noir et étaient coiffés de chapeaux cavalièrement ornés de breloques. Reith présuma qu'il s'agissait de Gnashters. Le septième, enveloppé dans une houppelande chamarrée, était de toute évidence Naga Goho en personne. Grand et maigre, il avait une tête remarquablement grosse, à l'expression rusée. Sa voix s'éleva dans le silence qui s'était fait.

— Vous êtes tous les bienvenus à Pera. C'est une ville heureuse et paisible, vous vous en rendrez compte. Les lois y sont appliquées sévèrement. Une taxe de séjour est exigible. Ceux qui n'ont pas de disponibilités doivent travailler dans l'intérêt commun pour payer leur écot. Et voilà ! Quelqu'un a-t-il des questions à poser ou des réclamations à formuler ?

Naga Goho balaya la salle du regard mais personne n'ouvrit la bouche. Les Gnashters firent la collecte. Reith paya avec mauvaise grâce une taxe de neuf sequins pour lui, Traz et la Fleur de Cath. Personne ne semblait juger cette ponction abusive. Reith en conclut que l'absence de discipline sociale était si répandue que tout le monde trouvait normal que les privilégiés exploitent ainsi la situation.

Soudain Naga Goho s'aperçut de la présence d'Ylin-Ylan et, bombant le torse, se mit à lisser sa moustache d'un air avantageux. Il fit signe à l'aubergiste, qui se précipita vers lui, et

un colloque s'engagea à voix basse. Naga Goho ne quittait pas la Fleur de Cath des yeux.

Le tavernier traversa la salle, se pencha sur Reith et lui dit à l'oreille :

— Naga Goho a remarqué cette femme. Il veut connaître son statut. Est-ce une esclave ? Est-ce ta fille ? Ou ta femme ?

Pris au dépourvu, Reith lança un regard en coulisse à Ylin-Ylan. La jeune fille était crispée. S'il déclarait qu'elle était libre et indépendante, elle serait à la merci de Naga Goho. D'un autre côté, s'il affirmait qu'elle lui appartenait, elle le nierait sans aucun doute avec indignation.

— Je l'escorte, finit-il par répondre. Elle est sous ma protection.

L'aubergiste fit la moue, haussa les épaules et alla faire son rapport à Naga Goho qui eut un petit geste de la main et cessa de prêter attention à Ylin-Ylan. Bientôt, il s'en alla.

La chambre était exiguë, et se trouver aussi près de la Fleur de Cath avait quelque chose de troubant. Assise sur sa couche, entourant ses genoux de ses mains, elle avait l'air démoralisé.

— Allons ! un peu de courage ! l'exhorta Reith. La situation n'est pas si désastreuse que ça.

Elle secoua tristement la tête.

— Je suis perdue au milieu des barbares. Un caillou tombé dans le Gouffre de Tembara auquel personne ne pense plus !

— C'est ridicule ! s'exclama Reith sur un ton moqueur. Tu repartiras avec la première caravane qui quittera Pera.

Mais cela ne suffit pas à convaincre Ylin-Ylan :

— Chez moi, on en nommera une autre Fleur de Cath et elle prendra ma fleur au Banquet de la Saison. Les princes adjureront les jeunes filles de révéler leurs noms ; et je ne serai pas là. Personne ne me demandera, personne ne connaîtra mes noms.

— Eh bien, dis-les-moi. J'aimerais les connaître.

Elle tourna la tête vers lui.

— C'est vrai ? Tu le penses vraiment ?

— Bien sûr, répondit Reith, étonné par la passion qui vibrait dans la voix d'Ylin-Ylan.

Elle jeta un regard furtif à Traz qui était occupé à arranger sa paillasse.

— Sortons, souffla-t-elle à l'oreille du Terrien.

Et elle sauta sur ses pieds. Reith la suivit sur le balcon. Ils restèrent un bon moment accoudés à la balustrade à regarder les ruines de la cité. Leurs coudes se frôlaient. Az dérivait entre les nuages déchiquetés. Quelques lumières mornes brillaient à leurs pieds. On entendait au loin une mélopée ténue et le son aigu d'un plectre. Enfin la Fleur de Cath chuchota sur un débit précipité :

— Ma fleur est l'Ylin-Ylan, tu le sais. C'est mon nom de fleur. Mais il ne sert que pour les rassemblements et les fêtes.

Le souffle court, elle le regarda. Elle était si proche de lui que Reith respirait son parfum roboratif, à la fois acerbe et doux.

— Et tu as encore d'autres noms ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

— Oui. (Elle poussa un soupir et se pelotonna encore davantage contre Reith, qui commençait à avoir de la difficulté à respirer.) Pourquoi ne me les as-tu pas encore demandés ? Tu devrais savoir que je te les aurais dits.

— Eh bien, quels sont tes noms ?

— Mon nom de cour est Shar Zarin, fit-elle avec gravité. (Elle hésita et, posant sa tête sur l'épaule de Reith, qui la tenait par la taille, elle ajouta :) Mon nom d'enfant était Zozi. Mais mon père est seul à m'appeler ainsi.

— Nom de fleur, nom de fille, nom d'enfant... En as-tu encore d'autres ?

— Oui. Mon nom d'ami, mon nom secret et... et un autre. Mon nom d'ami... veux-tu le connaître ? Si je te le dis, nous serons alors amis et il faudra que tu m'apprennes le tien.

— Bien entendu, fit Reith d'une voix rauque.

— Derl.

Reith baissa le visage qui se tendait vers lui.

— Mon prénom est Adam.

— Est-ce ton nom d'ami ?

— Oui... j'imagine que tu le désignerais ainsi.

— As-tu un nom secret ?

— Pas à ma connaissance.

Elle émit un petit rire nerveux.

— C'est peut-être aussi bien. Car si je te le demandais et si tu me le disais, je connaîtrais ton âme secrète et alors... (Haletante, elle le dévisagea.) Tu as sûrement un nom secret. Un nom que tu es seul à connaître. J'en ai un.

Reith, grisé, jeta toute prudence par-dessus les moulins.

— Quel est-il ?

Elle approcha sa bouche de son oreille.

— L'Iae. C'est une nymphe qui réside dans les nuages au-dessus du mont Daramthissa et qui aime Ktan, le dieu-étoile.

Elle le regardait, elle n'était plus qu'attente, elle fondait, et Reith l'embrassa avec ferveur. Elle soupira.

— Quand nous serons seuls, tu m'appelleras L'Iae et je t'appellerai Ktan. Ce sera ton nom secret.

Reith se mit à rire.

— Si tu veux.

— Nous resterons ici. Bientôt, il y aura une caravane qui partira vers l'est. Alors, nous traverserons la steppe pour rallier Coad. Là, nous prendrons un bateau pour franchir l'océan Draschade et nous gagnerons Vervodeï, au pays de Cath.

Reith posa sa main sur la bouche de la jeune fille.

— Je dois aller à Dadiche.

— À Dadiche ? La cité des Chasch Bleus ? Mais c'est une obsession ! Pour quoi faire ?

Reith leva les yeux vers le ciel comme pour puiser des forces au spectacle des étoiles, encore qu'aucune de celles qui étaient visibles ne pût être Sol. Que répondre ? S'il disait la vérité, elle le prendrait pour un fou, même si c'étaient ses propres ancêtres qui avaient envoyé des signaux à la Terre. Il hésitait, s'en voulant de son indécision.

La Fleur de Cath – Ylin-Ylan, Shar Zarin, Zozi, Derl ou L'Iae selon les circonstances de la vie mondaine – le prit par les épaules et plongea son regard dans le sien.

— Maintenant que, pour moi, tu es Ktan et que je suis L'Iae pour toi, ta pensée est ma pensée, ton plaisir mon plaisir. Alors, dis-moi ce qui te pousse à vouloir aller à Dadiche ?

Reith exhala un profond soupir.

— Je suis venu à Kotan dans un vaisseau spatial. Les Chasch Bleus ont failli me tuer et ils ont emmené mon engin à Dadiche – du moins, je le présume. Il faut que je le récupère.

La Fleur de Cath parut médusée.

— Mais où as-tu appris à piloter un vaisseau spatial ? Tu n'es ni un Homme-Dirdir ni un Homme-Wankh... n'est-ce pas ?

— Non, évidemment. Pas plus que toi. J'ai suivi des cours.

— Que tout cela est énigmatique ! (Ses mains se crispèrent sur les épaules de Reith.) Et si tu parvenais à récupérer ce vaisseau, que ferais-tu ?

— Je commencerais par te ramener à Cath.

Cette fois, les doigts de la jeune fille s'enfoncèrent dans ses muscles tandis que, dans l'ombre, ses yeux fouillaient les siens.

— Et ensuite ? Tu rentrerais dans ton pays ?

— Oui.

— Tu as une femme... une épouse ?

— Oh non ! Absolument pas !

— Quelqu'un qui connaît ton nom secret ?

— Je n'avais pas de nom secret avant que tu ne m'en aies donné un.

Elle le lâcha et, se penchant sur la balustrade, contempla tristement l'antique Pera.

— Si tu vas à Dadiche, ils te sentiront et te tueront.

— Ils me sentiront ? Que veux-tu dire ?

Elle lui jeta un coup d'œil furtif.

— Que tu es énigmatique ! Tu sais à la fois tellement de choses... et si peu ! Tu pourrais être originaire de l'île la plus reculée de Tschaï ! Le sens olfactif des Chasch Bleus est aussi précis que notre vision !

— Il faut quand même que j'essaye.

— Je ne comprends pas, fit-elle d'une voix morne. Je t'ai révélé mon nom, je t'ai donné ce que j'ai de plus précieux et tu n'es pas touché. Tu ne modifies pas ton attitude.

Reith la prit dans ses bras. Elle était tendue, mais, peu à peu, elle s'abandonna à son étreinte.

— Ne crois pas que je ne sois pas touché, bien au contraire. Mais je dois aller à Dadiche – dans ton intérêt autant que dans le mien.

— Comment cela, *dans mon intérêt* ? Pour que tu me reconduises à Cath ?

— Oui, mais pas seulement pour cela. Cela te fait-il plaisir de subir la domination des Dirdir, des Chasch et des Wankh, sans même parler des Pnume ?

— Je ne sais pas... je n'y ai jamais réfléchi. Les hommes sont des monstruosités, des phénomènes. C'est en tout cas ce qu'on nous dit, encore que Hopsin le Roi Fou ait affirmé qu'ils venaient d'une planète lointaine à laquelle il a demandé secours. Un secours qui, bien sûr, n'est jamais arrivé. Il y a cent cinquante ans de cela.

— Une bien longue attente !

Reith embrassa de nouveau la jeune fille, qui se laissa faire avec apathie. Toute sa ferveur l'avait désertée.

— Je me sens... bizarre, murmura-t-elle. Je ne sais pas ce que j'éprouve.

Debout devant la balustrade, ils prêtaient l'oreille aux bruits de l'auberge : éclats de rire assourdis venant de la salle commune, braillements d'enfants qui se faisaient gronder par leurs mères...

— Je crois que je vais aller me coucher, dit la Fleur de Cath.

Reith la serra dans ses bras.

— Derl...

— Oui ?

— À mon retour de Dadiche...

— Tu n'en reviendras pas. Les Chasch Bleus te captureront et tu serviras à leurs jeux. Maintenant, je vais essayer de dormir et d'oublier que je suis vivante.

Elle rentra dans la petite pièce. Reith resta sur le balcon. Tout d'abord, il se couvrit d'injures. Puis il se demanda comment il aurait pu se comporter différemment à moins d'être fait d'autre chose que de chair et de sang.

Demain, il se rendrait à Dadiche afin de savoir une fois pour toutes à quoi s'en tenir sur son sort.

La nuit prit fin et ce fut le matin. Ce fut d'abord une tonalité sépia, puis une lueur blême. Enfin, 4269 de La Carène apparut. Des cuisines s'élevaient des fumées, il y avait un tintamarre de vaisselle entrechoquée. Quand il arriva dans la salle commune, Reith retrouva Anacho, l'Homme-Dirdir, en train de boire du thé. Il s'installa à côté de lui et une fille de cuisine lui apporta du thé.

— Que sais-tu de Dadiche ? demanda-t-il à l'Homme-Dirdir.

— C'est une ville relativement ancienne, répondit Anacho en entourant le récipient de ses longs doigts pâles pour se réchauffer les mains. Elle a vingt mille ans ou quelque chose comme ça. C'est le principal astroport des Chasch bien qu'il y ait peu d'échanges entre eux et Godag, leur planète d'origine. Au sud de la cité sont implantées des usines, des installations techniques et il y a même un peu de trafic commercial entre les Dirdir et eux, quoique les uns et les autres prétendent le contraire. Que vas-tu chercher à Dadiche ?

Les yeux d'Anacho – des yeux d'un gris liquide, des yeux de hibou – étaient braqués sur Reith.

Reith réfléchit. Se confier à Anacho, qu'il considérait encore comme une quantité inconnue, n'apporterait rien.

— Les Chasch m'ont pris quelque chose de précieux que je voudrais récupérer si possible, finit-il par répondre.

— Intéressant, fit l'autre. (Il y avait une nuance de sarcasme voilé dans sa voix.) Je me sens vexé ! Qu'est-ce que les Chasch pourraient bien voler à un sous-homme, qui mériterait qu'on fasse un voyage de mille lieues pour le récupérer ? Et comment ledit sous-homme pourrait-il espérer récupérer son bien ? Ou même en retrouver la trace ?

— Je la retrouverai. C'est la suite qui pose un problème.

— Tu m'intrigues, dit l'Homme-Dirdir. Qu'envisages-tu de faire pour commencer ?

— J'ai besoin de renseignements. J'aimerais savoir si des gens comme toi et moi peuvent entrer dans Dadiche et en ressortir sans encombre.

— En ce qui me concerne, c'est hors de question, répondit Anacho. Mon odeur leur apprendrait tout de suite que je suis un Homme-Dirdir. Leur sensibilité olfactive est stupéfiante. La nourriture que l'on absorbe dégage des arômes qui imprègnent la peau ; les Chasch sont capables de les identifier et de faire la différence entre les Dirdir et les Wankh, les hommes des marais et les hommes de la steppe, les riches et les pauvres. Et je ne parle pas des variations dues aux maladies, à la saleté, aux onguents, à la diversité des eaux et à une dizaine d'autres facteurs encore. Ils peuvent sentir l'odeur de l'air salé imprégnant les poumons de quelqu'un qui s'est approché de l'océan, détecter l'ozone dans le souffle d'un homme descendant des montagnes. Ils décèlent la faim, la colère et la peur. Ils sont capables de déterminer l'âge, le sexe et la couleur de la peau des gens. Leur nez leur ouvre tout un univers perceptif.

Reith digéra ces propos.

Anacho se leva et s'approcha d'une table voisine où étaient installés trois hommes aux vêtements grossiers ; leur épiderme d'un gris blanchâtre était cireux, leurs cheveux étaient clairs et ils avaient de grands yeux au regard doux. Ils répondirent avec déférence aux questions d'Anacho, qui vint rejoindre son compagnon.

— Ce sont des rouliers qui se rendent régulièrement à Dadiche. À l'ouest de Pera, il n'y a rien à redouter. Les Chasch Verts évitent les canons de la cité. Personne ne nous cherchera noise en chemin...

— Nous ? Tu m'accompagnes ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai jamais vu Dadiche ni les jardins qui l'entourent. Nous n'aurons qu'à louer une paire de chevaux-sauteurs et nous approcher à un ou deux kilomètres de la ville. D'après les rouliers, les Chasch en sortent rarement.

— Parfait ! s'exclama Reith. Je vais prévenir Traz. Il tiendra compagnie à la jeune fille.

Derrière l'auberge, il y avait un corral tenu par un individu de haute taille aux jambes caoutchouteuses appartenant à une espèce que Reith ne connaissait pas encore et qui accepta de leur louer des chevaux-sauteurs. Le palefrenier sella les bêtes, enfonça des tiges de direction dans les trous percés dans leurs crânes, ce qui les fit glapir et agiter désespérément leurs barbillons. On fixa les rênes, Reith et Anacho sautèrent alors sur le dos des bêtes, qui, après quelques ruades rageuses, s'élancèrent sur la route.

Les cavaliers passèrent par le centre de Pera où, sur un espace considérable, se dressaient des habitations de toutes sortes, depuis des masures faites de blocailles jusqu'à des édifices en dalles de béton. La population était plus nombreuse que Reith ne l'aurait cru : elle atteignait peut-être quatre ou cinq mille personnes. Et, tout là-haut, à la cime de la vieille citadelle, veillait, lugubre, le château rudimentaire qui abritait Naga Goho et les Gnashters de sa suite.

Reith et Anacho s'arrêtèrent net en atteignant l'esplanade centrale, horrifiés par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. À côté d'un gibet massif se dressaient des billots maculés de sang. Deux hommes étaient empalés à de longs pieux. Une petite cage était suspendue à un chevalet : une créature nue, noircie par le soleil, y était accroupie. Elle avait à peine forme humaine. Un Gnashter était vautré à proximité – un jeune guerrier mafflu, vêtu de la tunique d'un rouge éteint et du kilt noir qui étaient l'uniforme de ses semblables.

Tirant sur les rênes, Reith lui demanda en désignant la cage du doigt :

— Quel crime a-t-il commis ?

— Il s'est montré récalcitrant quand Naga Goho a convoqué sa fille pour son service.

— Et il y a longtemps qu'il est accroché comme ça ?

Le Gnashter leva les yeux vers la potence et répondit avec indifférence :

— Il durera encore trois jours. La pluie l'a rafraîchi. Il est plein d'eau.

— Et ceux-là ? s'enquit Reith en désignant les cadavres empalés.

— Des fraudeurs. Des effrontés qui rechignent à verser la dîme à Naga Goho.

Anacho toucha le bras de son compagnon.

— Viens !

Reith s'éloigna lentement. Il était impossible de redresser toutes les injustices de cette affreuse planète mais, quand il se retourna et vit le supplicié dans sa cage, la honte s'empara de lui. Pourtant, que pouvait-il faire ? Se brouiller avec Naga Goho serait risqué de perdre sa vie sans profit pour personne. En revanche, s'il parvenait à récupérer la vedette spatiale et à regagner la Terre, le sort de tous les hommes de Tschaï serait peut-être amélioré. C'était du moins ce dont Reith s'efforçait de se persuader en essayant de chasser cet odieux spectacle de sa mémoire.

Au delà de Pera s'étendait une mosaïque de champs de forme irrégulière où des femmes et des jeunes filles cultivaient toutes sortes de plantes. Des fardiers débordant de produits agricoles se dirigeaient vers Dadiche. Reith, qui ne s'attendait pas à des échanges aussi officiels, était étonné.

Après avoir chevauché pendant une quinzaine de kilomètres, les deux compagnons furent arrêtés par un barrage et durent attendre que les deux Gnashters de garde aient fini de fouiller une charrette transportant des caisses de choux d'aspect pulpeux. Le conducteur dut verser un droit de passage. À Reith et à Anacho, on demanda un sequin par personne.

— Il n'y a pas de petits profits pour Naga Goho, grommela Reith. Qu'est-ce qu'il fait de toute sa richesse ?

L'Homme-Dirdir eut un haussement d'épaules.

— Qu'est-ce que tout le monde fait de la richesse ?

Après avoir franchi un ravin aux versants abrupts, la route se mit à faire des méandres. Elle était en pente raide. Au delà s'ouvrait le territoire des Chasch Bleus. C'était un paysage boisé, ponctué de lacs innombrables et que parcouraient des dizaines de petits cours d'eau. Il y avait des centaines d'espèces d'arbres : des rouges aux palmes semblables à des plumes, des verts qui ressemblaient à des conifères, des noirs dont les branches portaient des boules blanches, sans compter une multitude de

bouquets d'adaraks. Le paysage tout entier n'était qu'un seul jardin méticuleusement entretenu.

Plus bas se déployait Dadiche : des dômes bas et aplatis, de blanches surfaces incurvées à demi cachées dans la verdure. Il était impossible d'évaluer les dimensions de la cité et l'importance de sa population : la ville et le parc se confondaient, et Reith ne pouvait faire autrement que de reconnaître que les Chasch Bleus vivaient dans un bien agréable environnement.

L'Homme-Dirdir, quant à lui, conditionné par des normes esthétiques différentes, faisait preuve de condescendance :

— Cela illustre de façon exemplaire la mentalité des Chasch : le mépris des formes, l'anarchie, le goût du tortueux. As-tu déjà vu une cité dirdir ? Là, c'est de l'authentique noblesse ! On en a le souffle coupé. Ce fatras à moitié bucolique... (Anacho eut un geste de dédain)... est révélateur de l'esprit capricieux des Chasch Bleus. Évidemment, ils ne sont pas aussi avachis et décadents que les Vieux Chasch – tu te rappelles Golsse ? – mais il y a vingt mille ans que ces derniers agonisent... Qu'est-ce que tu fais ? Quel est cet instrument ?

Si Anacho avait posé cette question, c'était parce que Reith, incapable d'imaginer un moyen discret de consulter son transcom, l'avait ouvertement sorti de sa trouasse.

— C'est un appareil indiquant la direction et la distance. Je lis... cinq kilomètres. (Il examina l'aiguille.) La trajectoire passe par ce grand bâtiment surmonté d'une coupole. (Il le désigna du doigt.) La distance me paraît correcte.

Anacho contemplait le transcom avec une fascination lugubre.

— Où as-tu trouvé cet instrument ? Je n'ai jamais vu de travail semblable auparavant. Et ces caractères... Ils ne sont ni dirdir, ni chasch, ni wankh. Vient-il d'un coin reculé de Tschaï où les sous-hommes savent produire des objets de cette qualité ? Je suis abasourdi ! Je les avais toujours crus incapables de se livrer à une activité plus compliquée que l'agriculture !

— Anacho, mon ami, rétorqua Reith, tu as encore beaucoup à apprendre. Et tu n'es pas au bout de tes surprises.

Anacho se frotta le menton et ramena sa toque sombre sur son front.

— Tu es aussi énigmatique qu'un Pnume.

Reith sortit son sondoscope de sa sacoche et examina les environs. La route dévalait la colline, s'enfonçait dans un bosquet d'arbres en forme de flammes portant de gigantesques fleurs vertes et pourpres, pour aboutir finalement à un portail s'ouvrant dans un mur qu'ils n'avaient pas encore remarqué et qui servait visiblement à protéger Dadiche des incursions des Chasch Verts. De là, elle se perdait dans la ville. Des fardiers chargés de denrées se dirigeaient vers la cité, d'autres s'éloignaient, remplis de produits manufacturés.

À la vue du sondoscope, Anacho eut un claquement de langue tout à la fois irrité et étonné, mais il ne fit pas de commentaires.

— Inutile de continuer la route, laissa tomber Reith. Mais si nous avançons pendant un ou deux kilomètres en suivant la ligne des crêtes, je pourrai voir ce bâtiment sous un autre angle.

Anacho n'émit pas d'objection et ils parcoururent deux kilomètres. Reith refit le point avec son transcom. La ligne de mire passait par l'édifice à la haute coupole. Il hocha la tête d'un air catégorique.

— C'est dans ce bâtiment que se trouvent les objets qui m'appartenaient et que je veux récupérer.

Un sourire torve joua sur les lèvres d'Anacho.

— Fort bien, mais comment vas-tu t'y prendre ? Tu ne peux pas galoper jusqu'au portail, frapper et crier : *Rendez-moi ce qui m'appartient !* Tu risquerais d'être déçu. Et je doute que tu sois un voleur suffisamment habile pour mystifier les Chasch. Alors, que vas-tu faire ?

Reith considéra mélancoliquement l'imposant dôme blanc.

— Avant tout, effectuer une reconnaissance rapprochée. J'ai besoin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Parce que, si cela se trouve, la chose qui m'intéresse le plus n'est peut-être pas là du tout.

Anacho dodelina du chef en signe de reproche.

— Tu parles par énigmes. D'abord, tu déclares que tes affaires sont là et ensuite que, après tout, elles n'y sont peut-être pas.

Reith se contenta de rire en manifestant une assurance qu'il n'éprouvait pas. Maintenant qu'il était aux portes de Dadiche et, sans doute, que le vaisseau spatial était à portée de sa main, le problème que posait la récupération de celui-ci paraissait insoluble.

— En tout cas, cela suffit pour aujourd'hui. Retournons à Pera.

Tressautant sur le dos de leurs montures, ils regagnèrent la route, devant laquelle ils s'arrêtèrent un moment pour regarder passer les véhicules. Les uns étaient à moteur, d'autres avançaient au pas lent des bêtes qui les tiraient. Ceux qui se dirigeaient vers Dadiche transportaient des produits alimentaires : des melons, des carcasses d'oiseaux, des roseaux, des balles d'une espèce de soie d'un blanc terne que filaient des insectes des marais, des filets bosselés contenant des autres pourpres.

— Ces charrettes entrent à Dadiche, dit Reith. J'irai avec elles. Pourquoi y aurait-il des difficultés ?

L'Homme-Dirdir eut un hochement de tête lugubre.

— Avec les Chasch Bleus, on ne peut rien prédire. Ils pourraient te prendre comme bouffon et tu te retrouverais, par exemple, en train de marcher sur des baguettes au-dessus d'une fosse pleine d'immondices ou de scorpions aux yeux blancs. Chaque fois que tu recouvrerais ton équilibre, ils chaufferaient les baguettes ou y feraient passer de l'électricité ; alors, tu effectuerais des cabrioles et des bonds désespérés. Ou bien ils te mettraient dans un labyrinthe de verre en compagnie d'un Pnume furieux. Ou bien ils te banderaient les yeux et te feraient entrer dans un amphithéâtre en compagnie d'un cyclodon aux yeux également bandés. Ou alors — si tu étais un Dirdir ou un Homme-Dirdir — ils t'obligerait à résoudre des problèmes de logique sous peine de subir de désagréables sanctions. Leur ingéniosité est sans limites.

Reith jeta un regard noir à la cité.

— Et les rouliers risquent toutes ces tribulations ?

— Ils ont une patente et peuvent aller et venir impunément à condition de ne pas enfreindre le règlement.

— Eh bien, je me ferai passer pour un roulier.

Anacho eut un hochement de tête.

— C'est le stratagème qui vient tout de suite à l'esprit. Ce soir, je te conseille de te déshabiller, de te rouler dans la boue, de faire brûler des os et de t'imprégnier de leur fumée, de piétiner le crottin des bêtes de trait, de manger des panibals, dont les effluves pénétreront ta peau et en élimineront la graisse. Ensuite, tu mettras des vêtements de roulier. Dernière précaution : ne passe jamais dans le vent d'un Chasch Bleu et retiens ton souffle si quelqu'un risque de déceler l'odeur de ton haleine ou de ta respiration.

Reith parvint à sourire – un sourire dépourvu de gaieté.

— Le projet semble à chaque minute de moins en moins praticable. Mais il m'est égal de mourir. J'ai trop de responsabilités. Entre autres ramener cette fille à Cath.

Anacho renifla avec mépris.

— Bah ! Tu es victime de ton sentimentalisme. Elle ne peut que t'attirer des ennuis. Elle est fière et cabocharde. Abandonne-la donc à son sort !

— Si elle n'était pas fière d'elle, je la soupçonnerais d'être idiote ! s'exclama Reith avec fougue.

Anacho embrassa le bout de ses doigts en un geste d'une ferveur toute méditerranéenne.

— Qui n'a pas vu les femmes de ma race ignore ce qu'est la beauté ! Ah ! quelles élégantes créatures avec leur pâleur de neige, leur crâne chauve qui brille comme un miroir. Elles ressemblent tellement aux Dirdir qu'eux-mêmes sont sans défense devant elles. Enfin... Chacun ses goûts ! Cette fille de Cath ne peut être qu'une source de tribulations. Ces femmes-là attirent le désastre comme les nuages la pluie. Rappelle-toi le jour où, à cause d'elle, tu as dû te battre !

Reith haussa les épaules et éperonna sa monture, qui se mit à galoper sur la route. Les cavaliers, s'enfonçant vers l'est, s'élancèrent dans la steppe en direction du promontoire de rochers grisâtres qui était Pera.

Ils regagnèrent la cité en ruine en fin d'après-midi. Après avoir rentré leurs chevaux-sauteurs à l'écurie, ils traversèrent la place, de l'autre côté de laquelle se trouvait la taverne presque souterraine. Le soleil bas sur l'horizon était dans leur dos.

La salle commune était à moitié pleine de gens qui dînaient tôt, mais ni Traz ni la Fleur de Cath n'étaient là. Ils n'étaient pas non plus dans la petite chambre du second. Reith redescendit et alla trouver l'aubergiste :

— Où sont mes amis... le garçon et la fille de Cath ? Je ne les ai vus nulle part.

Le tavernier, la mine revêche, évitait le regard du Terrien.

— Tu dois bien savoir où elle est. Comment pourrait-elle être ailleurs que là ? Quant au garçon, il s'est mis dans une colère extravagante lorsque les Gnashters sont venus la chercher. Ils l'ont assommé et l'ont emmené pour qu'il soit pendu.

D'une voix précise et contrôlée, Reith demanda :

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il n'y a pas longtemps. Il doit encore être en train de se débattre. Ce garçon s'est conduit comme un imbécile. Une fille comme ça, c'est de la provocation ! Il n'avait pas le droit de la défendre.

— Ils l'ont conduite à la tour ?

— Je suppose. Mais cela ne me regarde pas. Naga Goho fait ce que bon lui semble. À Pera, c'est lui le maître.

Reith se tourna vers Anacho et lui remit sa sacoche, ne conservant que ses armes.

— Prends soin de mes affaires. Si je ne reviens pas, tu pourras les garder.

— Tu as encore une fois décidé de risquer ta vie ? fit Anacho sur un ton où l'étonnement se mêlait à la désapprobation. Et ce fameux objet que tu tiens tant à récupérer ?

— Cela peut attendre.

Et Reith s'élança en courant vers la citadelle.

Le soleil couchant dardait ses derniers rayons sur les plates-formes de pierre et les billots entourant le gibet. Les couleurs avaient la singulière plénitude qu'elles avaient toujours sur Tschaï : même les bruns et les gris, les ocres ternes, les teintes terreuses ou moutarde des vêtements de ceux qui étaient venus assister à la pendaison donnaient l'impression de chatoyer richement. Les tuniques au rouge délavé des Gnashters rutilaient. Ils étaient six : deux debout à côté de la potence, deux autres soutenant Traz, qui vacillait sur ses jambes, la tête penchée, un filet de sang coulant sur son front, un cinquième négligemment appuyé à un poteau, sa catapulte armée à portée de la main. Le dernier haranguait la foule apathique attroupée devant le gibet :

— Par ordre de Naga Goho, ce criminel furieux qui a osé user de violence envers les Gnashters est condamné à être pendu !

On passa solennellement le nœud autour du cou de Traz, qui leva la tête et posa un regard vitreux sur l'assistance. S'il vit Reith, il n'en laissa rien paraître.

— Puissent cet incident et sa conséquence être pour vous tous une leçon d'obéissance !

Reith contourna le gibet. Le temps n'était ni aux scrupules ni à la délicatesse – à supposer que les scrupules et la délicatesse fussent jamais de saison sur Tschaï. Les Gnashters qui s'occupaient de la corde le virent s'approcher, mais son attitude était si désinvolte qu'ils n'y prirent pas garde et se retournèrent dans l'attente du signal. Reith plongea son couteau dans le cœur du premier, qui eut un hoquet de surprise. Le second se retourna et Reith lui trancha la gorge d'un coup de revers avant de lancer son arme, qui se ficha dans le front de celui qui était de faction devant la potence. En l'espace de quelques secondes, le nombre de ses adversaires était passé de six à trois. Il chargea, l'épée au poing, et liquida le Gnashter qui avait fait la

proclamation au peuple. Mais ceux qui encadraient Traz dégainèrent et se ruèrent sur lui en se bousculant tant leur fureur était grande. Reith fit un bond en arrière, épaula sa catapulte et le Gnashter le plus proche s'écroula. L'autre – l'ultime survivant du groupe – s'arrêta net. Reith bondit, lui arracha son arme et l'envoya rouler à terre après l'avoir assommé d'un coup sur la tête. Il dégagea alors la tête de Traz du nœud coulant qu'il passa au cou de sa dernière victime. Désignant du doigt deux badauds fascinés qui se trouvaient au premier rang de la foule, il leur cria :

— Allez ! Tirez sur la corde ! C'est le Gnashter qui va être pendu, pas ce garçon !

Comme ils hésitaient, il insista :

— Prenez cette corde ; faites ce que je vous dis ! Nous allons apprendre à Naga Goho qui est le maître à Pera ! Pendez le Gnashter haut et court !

Les deux hommes empoignèrent la corde et le Gnashter s'éleva dans les airs en battant des jambes et des bras. Reith s'élança vers le chevalet, dénoua le filin auquel était accrochée la cage et fit descendre celle-ci. Il l'ouvrit. Le malheureux, accroupi en chien de fusil à l'intérieur, leva les yeux. L'épouvante qu'on lisait dans son regard fit place à l'espérance – une impossible espérance. Il essaya de se lever mais il était trop faible, et Reith dut l'aider.

— Conduisez cet homme et le garçon à l'auberge, ordonna-t-il à ceux qui avaient fait office de bourreaux. Vous veillerez à ce qu'on s'occupe d'eux. Vous n'avez plus rien à craindre des Gnashters. Prenez les armes des morts, et s'ils arrivent, tuez-les ! Avez-vous compris ? Il ne faut plus qu'il y ait de Gnashters à Pera. Plus de Gnashters, plus de redevances, plus de pendaisons, plus de Naga Goho !

Timidement, les hommes s'emparèrent des armes des Gnashters et tournèrent leurs regards vers la citadelle :

Reith attendit que Traz et le condamné libéré eussent pris le chemin de l'auberge avec leur escorte et s'élança à l'assaut de la colline que couronnait le château branlant de Naga Goho.

Un mur de pierres sèches barrait le chemin, ceinturant une cour. Affalés autour de grandes tables, une douzaine de

Gnashters buvaient de la bière et mâchonnaient des oiseaux des roseaux marinés. Après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, Reith suivit le mur.

Le flanc de la colline devint abrupt. Maintenant, c'était un précipice. Reith avançait collé contre la paroi, s'accrochant aux aspérités et aux fissures des pierres. Il atteignit une ouverture : une fenêtre que protégeait une croix faite de barres de fer. Il regarda prudemment à l'intérieur mais ne vit que les ténèbres. Un peu plus loin, il y avait une autre fenêtre. Elle était plus grande mais le trajet était périlleux : un à-pic de plus de vingt mètres. Reith hésita, puis continua d'avancer. Il se mouvait avec une effrayante lenteur, suspendu dans le vide, n'ayant pour toutes prises que les arêtes rugueuses et les interstices des pierres. Dans le jour qui s'assombrissait, il était invisible – rien qu'une tache sur le mur. Au-dessous de lui se déployait l'antique Pera, dans les ruines de laquelle commençaient à trembler des lumières jaunes.

Enfin, il parvint à la fenêtre que masquait un grillage de roseaux entrelacés. Elle s'ouvrait sur une chambre et il distingua une silhouette allongée sur un lit. Quelqu'un qui dormait. Une femme. Mais dormait-elle vraiment ? Reith scruta l'obscurité. La femme avait les bras levés dans un geste de supplication, ses jambes étaient écartées de façon disgracieuse et son immobilité était celle de la pierre. Elle était morte.

Reith arracha le grillage de roseaux et sauta à l'intérieur de la pièce. La femme portait une blessure à la tête. Elle avait été frappée. Et étranglée. De sa bouche béante sortait une langue grotesque. Vivante, elle avait dû être avenante – on pouvait, du moins, le penser – mais, morte, elle offrait un bien triste spectacle.

En trois enjambées, Reith gagna la porte qui donnait sur un jardin intérieur. Du porche qui se trouvait en face venait un murmure de voix.

Reith traversa le jardin. Le porche était l'entrée d'une salle à manger dont les murs étaient tendus de tapis aux motifs jaunes, noirs et rouges. D'autres tapis jonchaient le sol. Il y avait de lourdes chaises et une table de bois patinée par l'âge. Sous un immense candélabre déversant une lumière jaune, Naga Goho,

une somptueuse cape de fourrure jetée sur les épaules, était en train de souper. À l'autre bout de la pièce, la tête baissée, ses cheveux masquant sa figure, était assise là Fleur de Cath. Elle avait les mains jointes sur les genoux et Reith nota que ses poignets étaient liés. Naga Goho mangeait avec un luxe de raffinement exagéré, portant les aliments à sa bouche avec des gestes minaudiers. Tout en dînant, il parlait et, en veine de gaieté – une gaieté sinistre – il faisait claquer avec affectation un fouet court pour ponctuer ses propos.

La Fleur de Cath, immobile, gardait les yeux fixés sur ses genoux. Reith, l'oreille tendue, demeura un instant à contempler la scène. Une partie de lui-même avait l'inexorabilité d'un requin, une autre était pleine d'horreur et de dégoût et une troisième jouissait sardoniquement de la surprise qui attendait Naga Goho.

Sans bruit, il se glissa dans la pièce. Ylin-Ylan leva les yeux, l'air déconcerté. Reith lui fit signe de se taire mais Naga Goho suivit la direction du regard de la jeune fille et se retourna. Il sauta sur ses pieds et sa cape tomba.

— Oh ! s'exclama-t-il, stupéfait, un rat dans le palais !

Il se précipita pour sortir du fourreau l'épée suspendue au dossier du fauteuil. Reith le devança et, dédaignant de mettre sa lame à nu, il envoya d'un coup de poing Naga Goho s'étaler en travers de la table. Mais son adversaire, gaillard vigoureux et dynamique, se retrouva sur ses pieds au prix d'un agile saut périlleux. Le Terrien bondit sur lui et constata que l'autre était aussi expert dans le corps à corps à la mode tschaï qu'il était lui-même rodé aux finesse du combat rapproché tel qu'on le pratiquait sur la Terre. Afin de désorienter Naga Goho, il commença par lui porter des jabs du gauche au visage. Naga Goho lui porta une clé au bras pour lui faire faire un soleil ou casser l'os : Reith accompagna le mouvement et répondit par une manchette au cou. Naga Goho, en désespoir de cause, tenta un terrible fauchage de jambes. Mais Reith était prêt : il empoigna le pied de son adversaire, le tira, le tordit afin de lui briser la cheville, et Naga Goho tomba à la renverse. Il ne resta plus au Terrien qu'à l'assommer, à lui attacher les mains derrière le dos et à le bâillonner.

Cela fait, il délivra Ylin-Ylan, qui ferma les yeux. Elle était si pâle et était si défaite qu'il crut qu'elle allait s'évanouir, mais elle se leva et se mit à pleurer, nichée contre son épaule. Il resta quelques instants à la serrer dans ses bras en lui caressant les cheveux.

— Il faut déguerpir, dit-il enfin. Jusque-là, nous avons eu de la chance, mais cela ne durera peut-être pas. Il y a au moins une douzaine d'hommes à lui en bas.

Il noua autour du cou de Naga Goho un bout de corde et tira sèchement.

— Debout ! Et en vitesse !

L'autre résistait, le fusillant du regard. Des sons inarticulés sortaient du bâillon. Saisissant le fouet, Reith cingla la joue de son prisonnier.

— Debout !

De nouveau, il tira sur la corde, et le chef destitué se remit sur ses pieds.

Tenant en laisse Naga Goho, qui avançait péniblement à cloche-pied, il traversa un hall qu'éclairait une torche puante et rejoignit la cour où ripaillaient les Gnashters. Il donna alors la corde à la Fleur de Cath.

— Continue avec lui sans te presser. Ne fais pas attention à ces hommes. Rendez-vous sur le chemin.

Ylin-Ylan prit la corde et s'éloigna avec le captif. La voyant franchir la cour, les Gnashters se retournèrent, médusés. Naga Goho poussait de furieux borborygmes pour les exhorter et ils se levèrent d'un air indécis. L'un d'eux fit lentement quelques pas. Reith surgit alors, sa catapulte à la main.

— En arrière ! Rassyez-vous !

Sans cesser de tenir les gardes sous la menace de son arme, il s'approcha du portail. Ylin-Ylan et Naga Goho commençaient à descendre la colline.

— Naga Goho est fini, dit-il aux Gnashters. Vous aussi. Quand vous sortirez, vous serez bien avisés de ne pas prendre vos armes. (Il recula dans l'obscurité.) Et qu'aucun d'entre vous ne nous suive.

Il attendit. Les Gnashters palabraient fébrilement. Deux d'entre eux avancèrent vers l'ouverture. Reith surgit, abattit le

premier d'une flèche et s'enfonça une fois de plus dans les ténèbres. Il arma de nouveau sa catapulte. Maintenant, un silence de mort régnait dans la cour. Reith y jeta un coup d'œil : tous les Gnashters étaient agglutinés à l'extrémité opposée, contemplant fixement le cadavre.

Alors, le Terrien tourna les talons et dévala le sentier. La Fleur de Cath avait des difficultés avec son prisonnier, qui tirait de toutes ses forces sur la corde pour essayer de l'attirer vers lui dans l'espoir, sans doute, de se laisser tomber de tout son poids sur elle, voire de l'assommer. Reith empoigna la longe et se mit à haler sans ménagements Naga Goho, qui sautillait et trébuchait à chaque pas. À l'est luisaient Az et Braz. Des blanches pierres de l'antique Pera semblait émaner une pâle luminescence.

Sur la place se pressait une foule nombreuse accourue sur la foi de rumeurs et de bruits incontrôlés, prête à se disperser parmi les ruines si jamais les Gnashters se montraient. Un murmure de surprise monta de ses rangs quand apparurent seulement Reith, la jeune fille et Naga Goho, qui avançait en trébuchant. Les gens s'approchèrent avec hésitation.

Reith fit halte. Son regard balaya le cercle des visages blêmes qui l'entouraient. Il tira d'un coup sec sur la corde et contempla la foule.

— Voici Naga Goho, fit-il en riant. Il n'est plus votre maître. Il a commis un crime de trop. Qu'allons-nous faire de lui ?

La foule s'agita avec inquiétude. Les regards se tournaient vers le palais, revenaient à Reith et à son prisonnier dont les yeux étincelants fixaient les assistants, chargés d'une impitoyable rancune. Une voix de femme s'éleva, basse, rauque, vibrante de haine contenue :

— Qu'on l'écorche vif, ce monstre !

Un vieillard murmura :

— Empalez-le ! Il a fait empaler mon fils. À son tour de connaître le pieu !

Une troisième voix éclata, stridente :

— Le feu ! Brûlons-le à petit feu !

— Personne ne réclame sa grâce, laissa tomber Reith. (Il se tourna vers Naga Goho.) Ton heure est venue. (Il le libéra de son bâillon.) As-tu quelque chose à dire ?

Incapable de trouver ses mots, l'autre ne parvenait qu'à émettre d'étranges bruits de gorge.

Reith s'adressa au peuple :

— Accordons-lui une mort rapide bien qu'il mérite sans doute une fin moins douce. (Il tendit le bras.) Toi... toi... et toi... décrochez le Gnashter. Sa corde servira pour Naga Goho.

Cinq minutes plus tard, alors que la silhouette sombre s'agitait sous le clair de lune, Reith harangua l'assistance :

— Je suis un nouveau venu à Pera, mais je crois, et c'est une évidence que vous devez partager, que la cité a besoin d'une autorité responsable. Voyez comme Naga Goho et quelques forbans terrorisaient toute la ville ! Vous êtes des hommes ! Pourquoi vous conduire comme des animaux ? Demain, il vous faudra vous rassembler pour élire cinq hommes d'expérience, qui constitueront le Conseil des Anciens. Ils éliront à leur tour un chef pour une durée d'un an, par exemple, et dont les actes seront soumis à l'approbation de ce Conseil, lequel sera, en outre, habilité à juger les criminels et à prendre des sanctions le cas échéant. Ensuite, vous lèverez une milice, une troupe d'hommes armés pour résister aux Chasch Verts, voire pour les attaquer et les anéantir. Nous sommes des hommes : ne l'oubliez jamais ! (Il leva les yeux vers la citadelle.) Il y a encore une dizaine de Gnashters qui tiennent le palais. Le Conseil prendra demain une décision à leur égard. Il est possible qu'ils tentent de s'enfuir. Je vous suggère de monter la garde. Vingt hommes de faction qui patrouilleront sur le chemin suffiront amplement. (Reith tendit le doigt vers un gaillard de haute taille qui portait une barbe noire.) Toi, tu as l'air costaud. Occupe-toi de cela. Tu seras le capitaine. Désigne deux douzaines de sentinelles – ou plus – et poste-les. Maintenant, il faut que j'aille auprès de mon ami.

Reith prit le chemin de l'auberge en compagnie de la Fleur de Cath. En s'éloignant, il entendit la voix du barbu :

— C'est parfait ! Pendant des mois, nous nous sommes comportés comme des couards. À présent, cela va changer. Il

me faut vingt hommes armés. Qui est volontaire ? Naga Goho s'en est tiré la corde au cou, tout simplement. Nous allons offrir quelque chose de mieux aux Gnashters...

Ylin-Ylan saisit la main de Reith et l'embrassa.

— Je te remercie, Adam Reith.

Reith la prit par la taille. Elle s'arrêta, se pelotonna contre lui et éclata en sanglots. C'était le choc en retour de la fatigue et de l'épuisement nerveux. Reith lui baissa le front, mais elle leva la tête et lui tendit ses lèvres, sur lesquelles il posa les siennes malgré toutes ses bonnes résolutions.

Peu après, ils entrèrent à l'auberge. Traz dormait dans une chambre à l'écart, veillé par Anacho.

— Comment va-t-il ? s'enquit Reith.

— On ne peut mieux, répondit l'Homme-Dirdir sur un ton revêche. J'ai nettoyé la plaie. Pas de fractures, juste une ecchymose. Demain, il sera sur pied.

Reith se rendit dans la salle commune. La Fleur de Cath n'y était pas. Perdu dans ses pensées, il mangea une assiette de ragoût et monta au second, où elle l'attendait.

— J'ai un dernier nom, le plus secret de tous, murmura-t-elle. Ce n'est qu'à mon amant que je le révélerai. Approche-toi, veux-tu...

Reith se pencha et elle lui murmura son nom à l'oreille.

Le lendemain matin, Reith se rendit au centre d'expédition situé au sud de la ville. Sur toute une série de plateaux et de coffres s'entassaient les produits régionaux. Les fardiers se dirigeaient en ferraillant aux points de chargement ; les conducteurs en sueur, l'injure à la bouche, se faisaient de sournoises queues de poisson pour être mieux placés sans se soucier de la poussière, des odeurs, des protestations des bêtes, des doléances des chasseurs et des exploitants dont la bousculade mettait la marchandise en péril.

Il y avait des chariots conduits par deux hommes – deux rouliers ou un roulier et son aide – mais, à bord de certains, il n'y en avait qu'un seul. Reith s'approcha d'un conducteur solitaire.

— Tu fais une livraison à Dadiche aujourd'hui ? demanda-t-il.

Le charretier – un petit homme maigre aux yeux noirs dont le visage semblait se réduire à un nez et à un front étroit – acquiesça d'un air méfiant.

— Ouais.

— Et quand tu arrives à Dadiche, comment les choses se passent-elles ?

— D'abord, je n'y arriverai jamais si je perds mon temps à bavasser.

— Ne t'inquiète pas, je te dédommagerai. Comment procèdes-tu ?

— Je me rends au quai de déchargement. Les veilleurs vérifient que je suis en règle. Le préposé me donne un reçu. Je passe la barrière et on me donne des sequins ou un récépissé selon que je ramène de la marchandise ou pas. Si je dois en rapporter, je vais avec mon récépissé à la fabrique ou au magasin indiqué, je charge et je rentre à Pera.

— Donc, une fois passé l'enceinte de Dadiche, tu peux aller où bon te semble sans restrictions ?

— Mais pas du tout ! Des restrictions, il y en a. Les Chasch n'aiment pas que des chariots se promènent le long de la rivière, où il y a leurs jardins. Ils ne veulent pas non plus qu'on se balade au sud de la ville près de l'esplanade où, paraît-il, les Dirdir font des courses de chars.

— Et ailleurs, il n'y a pas d'interdictions ?

Le roulier, plissant les yeux, étudia Reith derrière l'imposant promontoire de son nez.

— Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

— Je voudrais que tu m'emmènes à Dadiche. Pour un aller et retour.

— Impossible ! Tu n'as pas de licence.

— Tu n'auras qu'à m'en faire obtenir une.

— Je vois... Je suppose que tu es décidé à payer le prix ?

— Oui... s'il s'agit d'une somme raisonnable. Combien veux-tu ?

— Dix sequins. Et cinq de mieux pour la licence.

— C'est exagéré. Dix sequins en tout. Douze si tu me conduis là où je te dirai.

— Allons donc ! Est-ce que tu me prends pour un imbécile ? Des fois que tu voudrais que je te conduise jusqu'à la péninsule de Fargon !

— Aucun risque ! J'ai seulement l'intention de faire une petite incursion à l'intérieur de Dadiche pour voir quelque chose qui m'intéresse.

— Topons là pour quinze sequins. Mais c'est mon dernier mot.

— Bon... d'accord ! Mais tu me fourniras des vêtements de roulier.

— C'est entendu. En plus, je vais te donner quelques conseils. N'emporte rien de métallique car les vieux métaux conservent une odeur qui risque de les alerter. Débarrasse-toi de tes habits, enduis-toi de boue et frotte-toi avec des feuilles d'annel. Mâche aussi des annels pour camoufler ton haleine. Et tout de suite, parce que je charge et que je pars dans une demi-heure.

Reith obéit à ces instructions bien que sa peau se rétractât quand il endossa les vêtements gluants et coiffa un vieux chapeau de paille et de feutre tout avachi. Emmink – c'était le nom du charretier – tint à s'assurer qu'il ne portait pas d'armes, car celles-ci étaient interdites dans la cité, et il épingle une plaquette de verre blanc à l'épaule de Reith.

— Voici ta licence. En passant la poterne, tu n'auras qu'à crier ton chiffre... comme ça : « Quatre-vingt-six ! » N'en dis pas plus. Et ne descends pas de la charrette. Si jamais ils s'aperçoivent à ton odeur que tu es un étranger, je ne pourrai rien faire pour toi. Alors, inutile de regarder de mon côté.

Ces avertissements n'étaient pas de nature à rendre courage à Reith, qui, déjà, n'était pas tellement flambant.

Le chariot s'enfonça en ferraillant à travers les collines grises. Son chargement était composé de carcasses d'échassiers des marais dont les becs jaunes et les yeux morts, alternant avec des rangées de pattes également jaunes, constituaient un spectacle macabre.

Emmink était maussade et peu bavard. Il se désintéressait des raisons qui poussaient Reith à se rendre à Dadiche, et, après quelques vaines tentatives en vue d'engager la conversation, Reith finit par se tenir coi.

Le chariot grignotait petit à petit la route ; les moteurs à torsion dont étaient équipées ses roues gémissaient à mesure qu'il avançait. Enfin, le véhicule atteignit le col – on l'appelait la Trouée de Belbal, précisa Emmink – et Dadiche apparut à leurs yeux. De la ville émanait une beauté bizarre, vaguement menaçante, et Reith se sentait de plus en plus mal à l'aise. En dépit de ses vêtements crasseux, il n'avait pas l'impression de ressembler aux autres rouliers et il en était réduit à espérer que son odeur fût celle d'un simple charretier. Et il y avait le problème Emmink. Pouvait-on se fier à lui ? Reith l'examina à la dérobée. C'était un petit homme sec comme un fouet, à la peau couleur de cuir bouilli. Un nez et un front qui prenaient le pas sur tout le reste, une petite bouche pincée... C'était un homme – comme Anacho, comme Traz, comme Reith lui-même, se disait-il rêveusement. Un homme qui, en dernière analyse, plongeait ses racines dans le sol de la Terre. Mais

comme son essence terrienne était diluée, à présent ! Comme elle était ténue ! Emmink était devenu un homme de Tschaï ; son âme était conditionnée par le paysage de Tschaï, par son soleil d'ambre, par son ciel de bronze, par les tonalités riches et feutrées de Tschaï. Reith n'avait qu'une confiance très mitigée dans le loyalisme de son compagnon.

— Où dois-tu décharger ? lui demanda-t-il, les yeux fixés sur l'étendue de Dadiche.

Emmink tarda à répondre comme s'il cherchait un motif plausible pour éluder la question. Enfin, il grommela à contrecœur :

— Là où je pourrai vendre au meilleur prix. Au marché nord ou au marché de la rivière. Peut-être au bazar de Bonté.

— Je vois, dit Reith, qui désigna du doigt le haut édifice blanc qu'il avait repéré la veille. Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment ?

Emmink haussa ses maigres épaules avec indifférence.

— Ça ne me regarde pas. Moi, j'achète, je transporte et je vends. En dehors de ça, je ne m'occupe de rien.

— Je vois... Eh bien, je veux passer devant ce bâtiment.

Emmink grogna :

— Ce n'est pas ma route habituelle.

— Je m'en moque. C'est pour cela que je te paye.

Le roulier poussa un nouveau grognement et se tut.

Enfin, il reprit la parole :

— D'abord, je vais aller au marché nord pour connaître leurs tarifs. Après, on ira au bazar de Bonté. Comme ça, nous passerons devant ton bâtiment.

Ils descendirent la colline, traversèrent un terrain nu où s'entassaient détritus et immondices, puis pénétrèrent dans un jardin où poussaient des buissons verts et duveteux ainsi que des cycas mouchetés de noir et de vert. Devant eux se dressa l'enceinte extérieure de Dadiche, un mur de neuf mètres de haut fait d'un matériau artificiel d'un brun lustré. Les chariots venant de Pera étaient examinés par un détachement d'Hommes-Chasch en pantalon violine et chemise grise, coiffés d'un grand chapeau pointu en feutre noir. Ils étaient munis d'armes légères et de longues baguettes minces avec lesquelles ils sondaient les chargements.

— Pourquoi font-ils ça ? demanda Reith en les voyant enfoncer leurs instruments avec une fausse nonchalance dans les ballots entassés sur le véhicule qui précédait le leur.

— Pour empêcher les Chasch Verts de s'introduire clandestinement dans la ville. Il y a quarante ans, une centaine de Verts y ont pénétré, cachés sous des marchandises. Il y a eu un grand massacre avant qu'ils soient tous exterminés. C'est que les Chasch Bleus et les Chasch Verts sont ennemis mortels. Rien ne fait plus plaisir aux uns que de répandre le sang des autres.

— Que devrai-je répondre s'ils m'interrogent ?

Emmink eut un haussement d'épaules.

— C'est ton affaire. S'ils me posent des questions, je leur dirai que tu m'as payé pour que je t'emmène à Dadiche. C'est la vérité, n'est-ce pas ? Alors, tu n'auras qu'à leur expliquer ta propre vérité si tu l'oses... Quand j'annoncerai mon numéro, tu crieras le tien.

Reith eut un sourire amer mais ne répliqua pas.

C'était à leur tour. Emmink franchit le portail et s'arrêta sur un rectangle rouge en braillant :

— Quarante-cinq.

— Quatre-vingt-six, lança Reith d'une voix tonnante.

Les Hommes-Chasch s'avancèrent, plongèrent leurs baguettes dans le tas de carcasses et l'un d'entre eux fit le tour de la charrette. C'était un individu corpulent aux genoux cagneux dont le menton était presque aussi inexistant que celui d'Emmink mais qui était doté d'un petit moignon de nez et d'un front fuyant que le crâne postiche, un cône d'une bonne quinzaine de centimètres planté sur son occiput, rendait grotesque. Son épiderme plombé avait des reflets bleuâtres – peut-être s'agissait-il d'un fard. Ses doigts étaient courts et tronqués, ses pieds larges. De l'avis de Reith, il différait beaucoup plus qu'Anacho du prototype humain. L'Homme-Chasch, après avoir décoché au Terrien et à Emmink un coup d'œil indifférent, recula en faisant signe d'avancer.

Emmink s'engagea dans la large avenue et adressa un sourire acide à son compagnon.

— Tu as de la chance qu'il n'y ait pas eu de capitaines des Chasch Bleus. Ils auraient senti ta sueur. Moi-même, je la sens

presque. Un homme qui a peur transpire. Si tu veux passer pour un roulier, il faut que tu aies du sang-froid.

— C'est beaucoup demander, soupira Reith. Enfin, je ferai de mon mieux.

Et la charrette s'enfonça dans Dadiche. On apercevait ici et là des Chasch Bleus dans leurs jardins en train de tailler des arbres, de déplacer des auges de pierre, de déambuler paisiblement à l'ombre de leurs villas. De temps à autre, l'arôme d'un verger ou d'un bassin parvenait aux narines de Reith : des effluves aigrelets, irritants, épicés, des émanations âcres d'ambre brûlé, des exhalaisons sirupeuses de musc, de fermentations anormales d'une troublante ambiguïté : ces parfums étaient-ils répugnantes ou exquis ?

La route continua pendant deux à trois kilomètres au milieu des petites maisons. Les Chasch Bleus paraissaient se moquer totalement de ce que Reith considérait comme un désir d'intimité normal et leurs demeures s'éparpillaient de-ci de-là comme si la route n'existant pas. Parfois, on apercevait des Hommes-Chasch ou des Femmes-Chasch occupés à des tâches domestiques ou à des corvées, mais il était rare que les Hommes-Chasch fussent en compagnie des Chasch Bleus. Chacun travaillait à part, et quand par hasard ils se trouvaient à côté les uns des autres, ils s'ignoraient réciprocement.

Emmink ne faisait ni commentaires ni remarques. Quand Reith manifesta son étonnement devant l'indifférence des Chasch Bleus, qui ne paraissaient pas voir les chariots, le roulier émit un reniflement tout à la fois ironique et méprisant.

— Ne t'y trompe pas ! Si tu crois qu'ils s'en désintéressent, essaye donc de descendre et d'entrer dans une maison ! Ils t'épingleront en deux temps trois mouvements et tu te retrouveras dans leur gymnase pour participer à leurs petits jeux. Ah ! les rusés gredins ! Ils sont aussi cruels qu'ils sont burlesques, impitoyables et sournois ! Es-tu au courant de ce qu'ils ont fait à ce pauvre Phoster Ajan, le roulier ? Il avait mis pied à terre, poussé par un besoin naturel. Évidemment, c'était de la folie noire. Cela ne pouvait que les irriter. Après lui avoir lié les pieds, ils l'ont mis dans une cuve pleine d'immondices putrides. Il en avait jusqu'au menton. Et ça puait ! Au fond, il y

avait une valve. Quand cette fange était trop chaude, il fallait que Phoster Ajan plonge pour l'ouvrir. Alors, ça devenait froid, il gelait et il devait plonger de nouveau et recommencer. Cette saloperie devenait alternativement brûlante et glacée. Pourtant, il s'est obstiné. Stoïque, il plongeait, manœuvrait la valve. Au bout du quatrième jour, ils l'ont autorisé à remonter sur son chariot pour qu'il puisse raconter sa mésaventure à Pera. Comme tu peux le deviner, ils font varier leurs farces selon les circonstances. Jamais il n'y a eu d'humoristes doués d'autant d'imagination. (Emmink décocha à Reith un regard scrutateur.) Quels ennuis songes-tu à leur causer ? Je suis capable de prévoir avec une certaine précision la manière dont ils réagiront.

— Je n'envisage pas de leur causer le moindre ennui. Simplement, je suis curieux et j'ai envie de voir comment vivent les Chasch Bleus.

— Ils vivent comme des fous facétieus... Je parle en me plaçant du point de vue de ceux qui leur cherchent noise. J'ai entendu dire qu'une de leurs plaisanteries favorites consiste à opposer un brave Chasch Vert à un Phung. Et s'ils ont la chance de capturer un Dirdir et un Pnume, ils les obligent à jouer de grossières farces antiques. Tout cela pour s'amuser, bien sûr. S'ennuyer est la chose que les Chasch Bleus détestent plus que tout au monde.

— Je me demande pourquoi il n'y a pas une grande guerre – une guerre à outrance. Les Dirdir ne sont-ils pas plus forts que les Chasch Bleus ?

— Bien sûr que si ! Et leurs cités sont superbes – c'est du moins ce que j'ai entendu dire. Mais les Chasch disposent de torpilles et de mines qui détruirraient toutes les villes dirdir en cas d'attaque. C'est une situation banale. Chacun est assez puissant pour anéantir l'autre : aussi personne n'ose-t-il aller au delà de petites agaceries sans conséquences. Quant à moi, aussi longtemps qu'ils me fichent la paix, je leur rends la pareille... Ah ! nous arrivons au marché nord. Tu vois comme les Chasch Bleus grouillent partout ? Ils adorent marchander, mais, surtout, ils préfèrent t'escroquer. N'ouvre pas la bouche, ne fais

pas un geste, ne hoche même pas la tête, sinon ils prétendront que je les ruine.

Le véhicule pénétra sur une aire découverte que protégeait un gigantesque parasol, et Reith eut aussitôt l'occasion d'assister au marchandage le plus délirant qu'il eût jamais vu de sa vie. Un Chasch Bleu s'approcha, examina la cargaison, lança une offre d'une voix croassante, offre qu'Emmink repoussa en hurlant comme s'il avait été insulté. Pendant deux minutes, tous les deux s'abreuvèrent d'injures – et tout y passait – jusqu'au moment où le Chasch rompit avec un geste où la fureur se mêlait à l'écoûrement pour s'approcher d'une autre charrette.

Emmink décocha un regard malicieux au Terrien.

– Il m'arrive de temps en temps de ne pas baisser mes prix, rien que pour faire enrager les Bleus. Cela me permet en outre de prévoir où s'établira la cote. Maintenant, on va essayer le bazar de Bonté.

Reith se retint de rappeler à Emmink le grand édifice ovale : le rusé charretier n'avait rien oublié. Le véhicule démarra et s'engagea en direction du sud sur une route parallèle au fleuve, bordée de jardins et de résidences. À gauche s'égrenaient de petits dômes et des appentis entourés d'arbres peu fournis, des terrains vides où des enfants nus jouaient dans la poussière : c'était là qu'habitaient les Hommes-Chasch.

Emmink lança une œillade à Reith :

– Voilà d'où procèdent les Chasch Bleus. C'est du moins ce qu'un Homme-Chasch m'a expliqué un jour par le détail.

– Comment cela ?

– Ils croient que dans le corps de chacun d'entre eux pousse un homoncule. Quand ils meurent, l'homoncule est libéré et devient un Chasch légitime. C'est en tout cas ce qu'enseignent les Bleus. Grotesque, n'est-ce pas ?

– Je suis de ton avis. Les Hommes-Chasch n'ont donc jamais vu de cadavres humains ni de bébés des Bleus ?

– Bien sûr que si. Mais ils ont des explications toutes prêtées pour rendre compte de la moindre contradiction, de chaque détail qui ne colle pas. Ils veulent croire ça. Autrement, comment pourraient-ils justifier leur servitude ?

Reith se dit qu'Emmink était peut-être plus fin qu'il n'y paraissait.

— Pensent-ils que les Dirdir sont issus des Hommes-Dirdir ? Et les Wankh des Hommes-Wankh ?

— Là, murmura Emmink en haussant les épaules, peut-être qu'ils... Ah ! voilà le monument qui t'intéresse.

Ils avaient dépassé l'agglomération des Hommes-Chasch, que dissimulait un rideau d'arbres vert clair aux branches desquels poussaient d'énormes fleurs bistre. La charrette contourna le centre de la cité. Maintenant, elle suivait une avenue le long de laquelle s'alignaient les édifices publics ou administratifs assis sur des arcades à la courbure peu accentuée et coiffés de toits formant une succession de surfaces convexes aux courbes variées. En face se dressait le vaste bâtiment qui abritait le vaisseau spatial – du moins Reith le croyait-il. Il avait les dimensions d'un terrain de football, des murs bas et un ample toit semi-ellipsoïdal. Un véritable tour de force architectural...

Sa finalité n'était pas manifeste. Les portes en étaient peu nombreuses et leur étroitesse en interdisait l'entrée aux véhicules lourds. En définitive, Reith conclut que c'était la façade arrière.

Une fois arrivé au bazar de Bonté, Emmink vendit ses carcasses dans une atmosphère de marchandage fiévreux. Pendant ce temps, Reith se tenait à l'écart en s'efforçant de ne pas être sous le vent des acheteurs.

Emmink n'était pas totalement satisfait de la transaction. Après avoir déchargé sa cargaison, il grommela :

— J'aurais dû faire vingt sequins de mieux. Ma marchandise était de premier choix. Mais il n'y a pas eu moyen de le faire comprendre à ce Bleu ! Il t'observait et essayait de flairer ton odeur. Ta façon de vouloir passer inaperçu et de baisser la tête aurait éveillé les soupçons de n'importe quelle vieille Femme-Chasch. S'il y a une justice, tu devrais me rembourser mon manque à gagner.

— J'ai du mal à croire que tu t'es fait posséder. Allez ! Repartons !

— Et les vingt sequins que j'ai perdus ?

— Oublie-les : c'est une perte imaginaire. Regarde-les Bleus nous observent.

Emmink sauta précipitamment sur son siège et démarra. Par pure méchanceté, sans doute, il reprit la route par laquelle ils étaient venus.

— Emprunte la voie est pour que nous passions devant le grand bâtiment, lui ordonna Reith sur un ton dépourvu d'aménité. Et ne recommence pas ce genre de facétie.

— Je prends toujours la direction de l'ouest, rétorqua plaintivement Emmink. Pourquoi devrais-je changer mes habitudes ?

— Si tu sais où se trouve ton intérêt...

— Comment ? Des menaces, maintenant ? Alors que nous sommes au cœur de Dadiche ? Il me suffirait d'appeler un Bleu...

— Ce serait ta condamnation à mort.

— Et mes vingt sequins ?

— Je t'en ai déjà donné quinze, auxquels s'ajoute ton bénéfice. Cesse de larmoyer et conduis-moi là où je veux que tu me conduises, sinon je te tords le cou.

Emmink obéit tout en ronchonnant, en grognant et en faisant des grimaces de dépit.

Le haut bâtiment blanc leur apparut. Un jardin de quelque soixante-quinze mètres de large s'interposait entre lui et la rue. Une bretelle d'accès, néanmoins, y menait. Mais ils auraient éveillé les soupçons en l'empruntant : aussi continuèrent-ils de suivre l'avenue principale en compagnie d'autres charrettes, de véhicules divers et de petites voitures pilotées par des Chasch Bleus. Reith examinait la façade avec inquiétude. Trois larges portails en brisaient l'uniformité. Seul celui de droite était ouvert. Au passage, Reith jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il discerna la masse imposante d'une machine, un rougeoiement de métal incandescent, la carène d'une plate-forme semblable à celle qui avait arraché le vaisseau spatial du marais où il était enlisé.

Reith demanda à Emmink :

— Mais c'est une usine où l'on fabrique des appareils volants et des navires de l'espace ?

- Bien sûr, grommela l'autre.
  - Je t'avais posé la question. Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?
  - Tu ne m'as pas payé pour que je te renseigne. Je ne donne rien sans rien.
  - Refais le tour du bâtiment.
  - Alors, cela fera cinq sequins de plus.
  - Deux... Et ne proteste pas ou je te fais sauter les dents.
- Tout en proférant des jurons indistincts, Emmink fit demi-tour pour contourner l'usine.
- As-tu déjà regardé ce qu'il y a à l'intérieur par le portail de gauche ou celui du centre ? s'enquit Reith.
  - Oui. Et plus d'une fois.
  - Alors, qu'y a-t-il ?
  - À combien évalues-tu cette information ?
  - Pas cher. Il faudra que j'aille voir moi-même.
  - Un sequin ?

Reith acquiesça.

- Il arrive que les autres portails soient entrebâillés. Dans la partie centrale, ils fabriquent des éléments d'astronefs qui sont ensuite dirigés ailleurs pour être montés. À gauche, on assemble de petits engins spatiaux quand le besoin s'en fait sentir. Ces derniers temps, ça tourne au ralenti. Les Chasch Bleus n'aiment pas la navigation spatiale.

- As-tu remarqué s'ils ont amené des astronefs ou des vedettes spatiales à la réparation il y a quelques mois ?
- Non. Pourquoi me demandes-tu cela ?
- Cette information te coûtera cher.

Emmink apprécia la riposte : il eut un sourire goguenard qui révéla de grosses dents jaunes et n'insista pas.

De nouveau, ils passèrent devant le bâtiment.

- Ralentis ! ordonna Reith, car le conducteur avait poussé à fond le levier d'accélération et l'antique véhicule filait à toute vitesse.

Emmink obéit de mauvaise grâce.

- Si nous roulons trop lentement, notre curiosité leur mettra la puce à l'oreille et ils voudront savoir pourquoi nous manifestons un tel intérêt pour l'usine :

Reith jeta un coup d'œil sur la route qui longeait le bâtiment. Quelques Chasch Bleus et des Hommes-Chasch en plus grand nombre y déambulaient.

— Range-toi et arrêtons-nous une ou deux minutes.

Selon son habitude, Emmink commença par protester, mais son compagnon tira sur le levier et le véhicule s'immobilisa avec un gémissement plaintif. Le charretier, muet de fureur, dévisagea Reith.

— Descends ! lui ordonna Reith. Fais semblant de réparer tes roues ou de vérifier ta cellule à énergie... n'importe quoi pour avoir l'air d'être occupé.

Sur ce, il mit pied à terre et examina l'usine – puisque c'était une usine. Le portail de gauche – ô tentation ! – était ouvert. Si proche et, pourtant, si loin... Si seulement il avait assez de témérité pour franchir les quelque soixante-quinze mètres qui l'en séparaient et glisser la tête à l'intérieur !

Et puis quoi ? Admettons que la vedette soit là... elle n'était certainement pas en état de marche : il y avait de fortes chances pour que les techniciens Chasch aient démonté le propulseur, au moins partiellement. Et Reith se dit qu'ils devaient être bien intrigués. La technologie, les principes et la conception même du moteur leur étaient sûrement étrangers. Et la présence d'un corps humain n'avait dû que les déconcerter davantage. Une situation rien moins qu'encourageante ! Il était possible que la vedette soit là – en pièces détachées – et parfaitement inutilisable. Il se pouvait aussi qu'elle fût en état de fonctionner, mais, dans ce cas, Reith ne voyait absolument pas comment il pourrait en reprendre possession. Et si elle n'était pas là, s'il n'y avait dans l'usine rien de plus que le transcom de Paul Waunder, il faudrait repartir à zéro et faire de nouveaux plans.

Néanmoins, dans l'immédiat, la première chose à faire était de jeter un coup d'œil dans l'édifice. Cela semblait facile. Il n'y avait que soixante-quinze mètres à parcourir... seulement, Reith n'osait pas se lancer dans cette aventure. Bien sûr, s'il avait un déguisement susceptible de tromper les Chasch Bleus... Il n'y avait qu'une solution : se déguiser en Homme-Chasch. Mais c'était rudement tiré par les cheveux ! Avec son faciès bien

caractéristique, il n'était pas question que Reith puisse se faire passer pour un Homme-Chasch.

Toutes ces réflexions n'avaient pas duré longtemps : à peine une minute, mais Emmink était visiblement excédé. Le Terrien décida de lui demander conseil.

— Suppose que tu veuilles t'assurer qu'un certain objet – un petit astronef, par exemple – se trouve bien dans ce bâtiment. Comment procéderais-tu ?

L'autre renifla dédaigneusement.

— Ce serait une folie à laquelle je ne songerais pas un instant ! Je remonterais sur mon siège et je m'en irais, fort heureux d'être sain et sauf et de conserver toute ma raison.

— N'est-il pas possible d'imaginer un motif pour pénétrer dans l'usine... une commission quelconque ?

— Absolument pas ! Tu rêves !

— Et en se contentant de passer devant la porte ouverte ?

— Non ! Non ! En aucun cas !

Reith contempla d'un œil mélancolique l'édifice et le portail béant. Si proche et pourtant si loin... Il se mit en fureur ! Il en voulait à tout : à cette situation invraisemblable, aux Chasch Bleus, à Emmink, à la planète Tschaï... Soixante-quinze mètres : un trajet de trente secondes !

— Attends-moi ! lança-t-il d'une voix sèche à Emmink.

Et il s'enfonça à grandes enjambées dans le parc.

— Reviens ! s'écria le charretier d'une voix rauque. Reviens ! Tu es fou ou quoi ?

Mais Reith ne fit que presser le pas. Sur le trottoir qui longeait le bâtiment, il y avait quelques Hommes-Chasch, manifestement des manœuvres qui ne lui prêtèrent aucune attention. Il n'était plus qu'à dix pas du portail. Soudain, trois Chasch Bleus sortirent et le cœur de Reith se mit à cogner dans sa poitrine tandis que ses paumes devenaient moites. Les Bleus devaient sûrement sentir l'odeur de sa sueur. Y déchiffreraient-ils celle de la peur ? Mais, sans doute plongés dans leurs préoccupations personnelles, ils ne parurent pas s'apercevoir de la présence du Terrien, qui, baissant la tête, le bord de son chapeau rabattu sur la figure, passa à toute vitesse devant eux.

Le portail n'était plus qu'à cinq mètres quand les trois Chasch se retournèrent comme mus par le même stimulus.

— Homme ! Où aller ? bredouilla l'un d'eux d'une voix précieuse produite par un organe qui n'avait rien à voir avec les cordes vocales.

Reith s'arrêta et sortit l'explication à laquelle il avait pensé en chemin :

— Je viens chercher des déchets de métal.

— Quels déchets de métal ?

— On m'a dit qu'il y en avait dans une boîte à côté du portail.

— Ah !... (Suivit comme un bruit de soufflet que Reith fut incapable d'interpréter.) Pas de déchets de métal !

Un second Chasch murmura quelque chose sur un ton contenu et tous trois émirent un sifflement qui correspondait au rire humain.

— Des déchets de métal, tiens ! Pas à l'usine. Là-bas : le bâtiment plus loin, tu vois ? Déchets de métal, là-bas !

— Merci ! dit Reith. Mais je vais quand même jeter un coup d'œil.

Il franchit les derniers mètres qui le séparaient du portail. Celui-ci s'ouvrait sur un vaste hall bruisant de vrombissements mécaniques, qui sentait l'huile, le métal et l'ozone. On était en train de procéder au montage d'une plate-forme volante. Des Chasch Bleus et des Hommes-Chasch travaillaient côté à côté sans aucune discrimination de caste. Comme dans n'importe quelle usine, n'importe quelle fabrique terrienne, des établis, des casiers et des bacs s'alignaient le long des murs. Au centre se dressait un objet cylindrique, qui était visiblement l'ébauche d'un astronef de taille moyenne. Plus loin, Reith aperçut vaguement la silhouette familière de la vedette à bord de laquelle il était arrivé sur Tschaï. Apparemment, la coque n'était pas endommagée. Si l'engin avait été désossé, cela ne se voyait pas. Mais il était très loin et Reith n'avait pas le temps de l'examiner en détail. Les trois Chasch, plantés derrière son dos, le regardaient, penchant leurs têtes massives ornées d'écaillles bleues comme s'ils écoutaient. Reith devina que, en réalité, ils le humaient. Soudain, ils semblaient se raidir et, comme si leur

curiosité s'était subitement éveillée, ils s'approchèrent à pas lents du Terrien.

— Attention, Homme ! lança l'un d'eux de son étrange voix bafouillante. Reviens ! Il n'y a pas de déchets de métal !

— Tu sens la peur humaine, dit un autre. Tu sens de bizarres substances.

— C'est une maladie, rétorqua Reith.

Le troisième prit la parole :

— Tu as le même fumet qu'un homme aux vêtements insolites que nous avons trouvé dans un astronef insolite. Il émane de toi quelque chose de factice.

— Pourquoi es-tu venu ici ? Pour le compte de qui fais-tu de l'espionnage ?

— Je ne fais pas d'espionnage. Je suis roulier et il faut que je rentre à Pera.

— Pera est un nid d'espions. Le moment est peut-être venu d'en ratisser la population.

— Où est ton char ? Tu n'es pas venu à pied...

Reith commença à s'éloigner.

— Là-bas, sur l'avenue.

Il tendit le bras et la consternation se peignit sur son visage. Emmink et la charrette n'étaient plus là.

— Ma carriole ! s'exclama-t-il. On l'a volée ! Qui l'a prise ?

Et, après un salut hâtif aux Chasch stupéfaits, il se précipita vers le parc qui séparait les deux routes. Il fit halte derrière une haie de plantes blanches d'aspect duveteux hérisées d'espèces de plumets d'un gris verdâtre, pas du tout rassuré. L'un des Bleus avait fait quelques pas en courant et était en train de braquer un instrument sur les buissons. Un autre jetait des mots précipités dans un micro portatif. Le troisième, devant le portail, examinait l'astronef comme pour vérifier qu'il était toujours à sa place.

— Quel travail ! soliloquait Reith. J'ai tout saboté ! Dans quel pétrin me suis-je fourré !

Il se prépara à repartir mais se figea sur place : un détachement d'Hommes-Chasch en uniforme gris et pourpre débouchait sur la route menant à l'usine, chevauchant des

motocyclettes surbaissées. Les Chasch Bleus leur donnèrent quelques brèves directives en désignant les taillis du doigt.

Reith ne tergiversa pas davantage. Il s'élança en courant vers l'avenue. Un chariot chargé de paniers vides passait par là : d'un bond, Reith empoigna la ridelle arrière, se hissa à bord et se dissimula sous l'amoncellement des paniers sans attirer l'attention du conducteur.

Une douzaine de motos fonçant à toute vitesse dépassèrent le véhicule dans un furieux chuintement de moteurs électriques. Quelle était la mission de ces motards ? Établir un barrage ou renforcer la garde aux portes de la ville ?

Peut-être les deux, songea Reith. Comme Emmink l'avait prédit, l'aventure était sur le point de se solder par un fiasco complet. Il était peu probable que les Chasch Bleus utiliseraient le Terrien pour leurs ignobles divertissements : ils préféreraient lui arracher des renseignements. Et alors ? Au mieux, Reith serait privé de sa liberté d'action. Et au pire... Mais à quoi bon y penser ?

Le chariot avançait à bonne allure, mais le passager clandestin ne se leurrait pas : il n'avait aucune chance de franchir les portes de la cité. Aussi, quand il fut à proximité du marché nord, il sauta à terre et se cacha aussitôt derrière un édifice bas et allongé, fait d'une sorte de béton blanc et poreux, qui devait être un magasin ou un entrepôt. Comme son champ d'observation était limité, il escalada un mur et, de là, sauta sur le toit. À présent, il voyait toute l'avenue jusqu'à la poterne, et il constata que ses craintes étaient fondées : une multitude d'agents de la sécurité en tenue gris et pourpre vérifiaient avec soin tous ceux qui se présentaient à l'octroi. S'il voulait quitter la ville, Reith allait devoir prendre un autre itinéraire. Le fleuve ? Évidemment, il pourrait attendre la nuit et se laisser porter par le courant sans risque de se faire remarquer. Mais Dadiche s'étirait sur trente bons kilomètres le long de la rive. Il fallait compter en outre avec les demeures et les jardins des Chasch Bleus qui la prolongeaient. De plus, Reith ignorait quelles créatures habitaient le fleuve : si elles étaient aussi malfaisantes que les autres formes de vie qui peuplaient Tschäï, il n'avait aucune envie de faire leur connaissance.

Un faible bourdonnement attira son attention. Il leva les yeux et tressaillit à la vue d'un aéroglisseur qui passait dans le ciel à moins de cent mètres de lui avec, à son bord, des Chasch Bleus accoutrés d'espèces de casques ressemblant à des antennes de gigantesques papillons. Reith eut immédiatement la certitude d'avoir été repéré et il supposa que ces antennes étaient des sortes d'amplificateurs olfactifs auxquels on recourait pour le détecter.

Mais le véhicule aérien poursuivit imperturbablement sa route et Reith lâcha un profond soupir. Ses craintes semblaient vaines ! Mais alors, qu'étaient donc ces grandes antennes ? Des ornements cérémoniels ? Une parure ? « Je ne le saurai sans doute jamais », se dit-il tout en scrutant le ciel. Mais il n'y avait pas d'autre engin volant. Se mettant à genoux, il examina encore une fois les alentours. Le marché nord se trouvait un peu à sa gauche, derrière un rideau d'adaraks aux feuilles persistantes : de blancs auvents de ciment, des disques suspendus au-dessus du sol, des écrans de verre, des silhouettes qui allaient et venaient, vêtues d'habits aux couleurs ternes – noirs, bleus ou rouges – des écailles aux reflets métalliques... le vent, soufflant du nord, était chargé d'odeurs multiples – relents d'épices, effluves aigrelets de légumes, odeurs de viandes cuites, fermentées ou marinées, de levures, de mois.

À droite s'étendaient les jardins où s'éparpillaient les cabanes des Hommes-Chasch. Plus loin, une grande bâisse qu'isolait une haute haie d'arbres noirs était adossée à un mur. Ce mur, peut-être Reith pourrait-il le franchir s'il parvenait à atteindre le toit de l'édifice. Il leva les yeux vers le ciel. Pour tenter le coup, le moment le plus favorable serait la tombée de la nuit. Deux ou trois heures à attendre...

Reith redescendit et se mit à réfléchir. Les Chasch Bleus à l'odorat si sensible n'allaient-ils pas le suivre à la trace comme des chiens de chasse ? L'hypothèse n'était pas absurde et, si elle s'avérait exacte, il n'avait pas de temps à perdre. Il descendit et chercha deux morceaux de bois qu'il fixa à ses pieds puis s'éloigna prudemment à longues enjambées.

Il n'avait pas parcouru cinquante mètres qu'il entendit du bruit derrière lui et se hâta de se mettre à couvert. Quand il jeta

un coup d'œil à travers les interstices du feuillage, il constata que son intuition ne l'avait pas trompé et qu'elle lui était arrivée au moment opportun : trois Hommes-Chasch portant l'uniforme gris et pourpre des agents de la sécurité étaient debout près de l'édifice en compagnie de deux Chasch Bleus. L'un de ceux-ci était muni d'un détecteur connecté à un générateur et se terminant par un masque appliqué à son orifice nasal. Faisant des zigzags avec sa baguette tenue au ras du sol, il flaira sans peine la piste du Terrien. Quand le Bleu arriva à l'arrière du hangar, il parut hésiter mais ne tarda pas à comprendre que Reith avait grimpé sur le toit.

Reith pouffa intérieurement en songeant à la surprise des Chasch lorsqu'ils allaient s'apercevoir qu'il n'y avait personne là-haut et que les traces s'arrêtaient net. Marchant toujours sur ses galoches improvisées, il se dirigea vers le mur.

Il s'approcha avec une prudence extrême de la grande bâisse et fit halte derrière un arbre pour examiner la situation. L'édifice, noir et lugubre, paraissait inoccupé. Son toit, comme Reith l'avait supposé, atteignait presque le faîte de l'enceinte.

Reith se retourna. De nouveaux engins volants sillonnaient le ciel – il y en avait au moins une douzaine. Ils faisaient du rase-mottes au-dessus du jardin où il se trouvait quelques instants plus tôt ; chacun d'eux remorquait un cylindre noir. Selon toute vraisemblance, ces appareils étaient des capteurs olfactifs. Si jamais l'un d'eux le survolait ou passait sous son vent, l'odeur que dégageait Reith serait immanquablement détectée. Il fallait qu'il trouve de toute urgence une cachette, et le sombre édifice collé contre le mur était le seul asile à sa portée. À condition qu'il fût vide...

Reith attendit encore quelques minutes. Rien ne semblait bouger à l'intérieur. Il avait beau tendre l'oreille, pas le moindre son ne lui parvenait. Et pourtant, il n'osait pas s'approcher. Mais il n'osait pas non plus rester où il était. Il jeta un coup d'œil aux planeurs et, abandonnant ses socques de fortune, fit un pas en avant. Soudain, il y eut du bruit derrière lui et il s'élança comme une flèche.

Un gong s'était mis à sonner lentement et un cortège d'Hommes-Chasch emmitouflés dans des nippes grises et

blanches surgit sur la route. Un cadavre drapé de blanc gisait sur un catafalque derrière lequel avançaient des Hommes-Chasch et des Femmes-Chasch qui gémissaient et psalmodiaient des mélopées. Reith comprit que la bâtisse était un mausolée ou une morgue : son aspect sinistre n'avait rien de fallacieux.

Les coups de gong s'espacèrent et la procession s'immobilisa sous un portique. Le silence tomba. On déposa le catafalque en haut du perron et le cortège attendit.

Le gong résonna de nouveau – une seule fois – et une porte s'ouvrit lentement. On eût dit une brèche béant sur un vide infini. Un éblouissant rai de lumière tomba sur le corps et deux Chasch Bleus s'approchèrent, venant l'un de gauche et l'autre de droite. Ils portaient tout un accoutrement cérémoniel : des rubans, des aiguillettes, des brandebourgs, des pendeloques dorées. Ils s'approchèrent du mort, retirèrent le voile funéraire qui masquait son visage, ôtèrent son crâne postiche et s'écartèrent. Un rideau tomba, dissimulant le gisant aux regards.

Quelques minutes s'écoulèrent. La lumière d'or devint aveuglante et une sonorité plaintive vibra. C'était comme la corde d'une harpe qui se casse. Et le rideau remonta. Le cadavre était toujours là mais il avait le crâne brisé, et, au milieu de la cervelle, un minuscule Chasch Bleu accroupi regardait l'assistance.

Onze coups de gong exultants résonnèrent et le Chasch Bleu s'écria :

— L'élévation est consommée ! Un Homme a transcendé sa première vie ! Communiez dans la bénédiction ! Respirez l'odeur de joie ! L'Homme, Zugel Edgs, a donné son âme à cet adorable bambin ! Y a-t-il bonheur plus grand ? Par votre diligence, vous pouvez tous atteindre à la même gloire en vertu des principes reconnus !

— Dans ma première vie, j'étais l'homme Cagaza Oso... dit l'un.

— J'étais la femme Diseun Furwg, dit l'autre.

Et en chœur :

— ...Et il en est ainsi de tous les autres. Repartez en joie ! L'enfant Zugel Edgs doit être oint du baume de santé. La

carcasse humaine, qui n'est plus qu'une coquille vide, retournera à la terre. Dans deux semaines, il vous sera permis de rendre visite à votre bien-aimé Zugel Edgs !

Le cortège funèbre, à présent tout joyeux, s'éloigna au son guilleret du gong et ne tarda pas à disparaître. Le catafalque portant le cadavre et l'enfant aux grands yeux glissa à l'intérieur du bâtiment, suivi des Chasch Bleus, et la porte se referma.

Reith éclata d'un rire silencieux, qu'il réprima précipitamment à la vue d'un engin volant qui approchait dangereusement de lui. Il se dirigea vers le mausolée en rampant au milieu des buissons. Il n'y avait pas âme qui vive – ni Chasch ni Hommes-Chasch – et il contourna l'édifice, qui touchait presque le mur.

Il y avait une ouverture ogivale presque à ras du sol. Reith se coula au plus près d'elle et écouta. En entendant un grincement étouffé de machines, il grimaça, songeant à la triste besogne qui avait lieu à l'intérieur, et scruta les ténèbres. La salle qu'il distinguait semblait être une sorte de magasin, de débarras pour objets de rebut. Sur les casiers et les étagères s'alignaient des pots, des jarres, des piles de vieux vêtements, tout un bric-à-brac d'appareils recouverts de poussière dont on se demandait bien à quoi ils pouvaient servir. La pièce était déserte et servait sans doute rarement. Reith regarda une dernière fois le ciel et s'introduisit dans l'édifice.

Il franchit une voûte basse donnant sur une autre pièce, passa dans une troisième, une quatrième, une cinquième. Toutes étaient éclairées par des panneaux transparents sertis dans le plafond d'où tombait une lumière maussade. Finalement, il se tapit derrière un râtelier pour attendre.

Une heure passa, puis deux. Reith commença à s'énerver et entreprit une prudente exploration. Dans une pièce attenante, il découvrit un coffre contenant des crânes postiches. À chacun était fixée une étiquette portant une série de caractères. Il en essaya un qui semblait lui aller et en arracha l'étiquette, puis alla fouiller dans un tas de vieilles frusques. Il jeta son dévolu sur une cape dans laquelle il s'enveloppa jusqu'au menton. De loin, et pourvu qu'on ne fasse pas trop attention, il pourrait sans doute passer pour un Homme-Chasch.

Dehors, la lumière pâlissait. Il regarda à l'extérieur : le soleil sombrait derrière les nuages. Les adarakhs se balançait dans un faux jour liquide. Apparemment, plus aucune plate-forme volante ne patrouillait dans le ciel aux abords immédiats. Reith sortit. Il avisa un arbre auquel il se mit en devoir de grimper. L'entreprise s'avéra plus malaisée qu'il ne l'avait pensé car l'écorce gluante était glissante. Enfin, il parvint sur le toit du mausolée, poisseux de sève, en nage sous sa cape malodorante. S'accroupissant, il se tourna vers Dadiche. Pas un seul engin volant n'était en vue. Le crépuscule naissant noyait le firmament dans la grisaille.

Il s'approcha du bord du toit et son regard plongea de l'autre côté du mur. Le faîte de celui-ci, qui se trouvait à deux mètres de lui, était plat. Tous les quinze mètres se dressaient des tiges d'une trentaine de centimètres de long. Étaient-ce des systèmes d'alarme ? Il était incapable de leur imaginer une autre fonction. D'un autre côté, même en se suspendant par les mains à l'arête de la muraille, il y aurait encore de huit à neuf mètres de dénivellation. Sensiblement deux chances sur trois d'atterrir sans se briser les os ou se luxer quelque chose – tout dépendait de la nature du terrain. Avec une corde, il n'y aurait pas eu de problème. Il n'en avait pas remarqué dans le sous-sol du mausolée mais il y avait, là-bas, quantité de vieilles nippes. Il suffirait de nouer quelques pièces de vêtements bout à bout. Mais la question qui se posait avant tout était de savoir ce qui se passerait s'il atteignait le faîte du mur.

Pour en avoir le cœur net, il alla se poster en face d'une des tiges et, ôtant sa cape, la lança sur celle-ci.

Le résultat fut aussi instantané qu'inattendu : de toutes les tiges jaillirent des traits de feu et la cape s'embrasa.

Reith la récupéra en tirant d'un coup sec, la piétina pour l'éteindre et regarda avec inquiétude de gauche et de droite. Sans nul doute l'alerte était donnée. Devait-il prendre le risque de gagner le mur et de fuir dans la campagne ? Déjà ses chances de s'en sortir étaient bien faibles : elles seraient nulles s'il se faisait repérer en terrain découvert. Il se rua vers l'arbre qu'il avait utilisé pour grimper sur le toit et en descendit beaucoup plus rapidement qu'il n'y était monté. Déjà des plates-formes

volantes décollaient et il percevait un curieux et lointain sifflement qui lui râpait les nerfs.

Il s'élança au pas de course vers l'asile des arbres, sa cape flottant derrière lui. Un reflet attira son attention : c'était une petite mare recouverte de pâles plantes aquatiques. Levant à bout de bras sa cape et le crâne postiche dont il s'était débarrassé, il sauta et attendit dans l'eau jusqu'au ras du nez.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi. Un détachement de gardes motorisés passa à proximité. Deux aéroglisseurs remorquant des détecteurs olfactifs le survolèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, et disparurent en direction de l'est. Il était clair que les Chasch Bleus étaient persuadés qu'il avait franchi le mur, qu'il avait quitté la ville. S'il ne se trompait pas et si ses poursuivants finissaient par conclure qu'il avait fui dans les montagnes, cela améliorerait considérablement ses chances.

Soudain il prit conscience que quelque chose bougeait au fond de la mare. Quelque chose de musclé dont les mouvements étaient volontaires. Une anguille ? Un serpent d'eau ? Un tentacule ? D'un bond, Reith regagna la terre ferme. Un remous agita la surface de l'eau ; une forme apparut à l'air libre et émit un son qui ressemblait à un reniflement dégoûté.

Reith, serrant contre lui la cape et le crâne postiche, ruisselant, s'éloigna, tournant le dos au mausolée.

Il parvint à un petit chemin qui sinuait entre les maisons des Hommes-Chasch. Dans la nuit, elles paraissaient closes sur elles-mêmes comme des prisons. Leurs fenêtres étaient exiguës et les plus basses se trouvaient à près de deux mètres du sol. De certaines d'entre elles sourdait une lumière jaune et tremblotante comme si des lanternes étaient allumées, ce qui ne manqua pas d'étonner Reith : une race possédant la compétence technologique des Chasch Bleus était sûrement capable de fournir à ses serfs de l'éclairage électrique ou nucléonique... C'était encore un paradoxe de Tschaï.

Non seulement ses vêtements trempés lui irritaient la peau mais, en outre, ils sentaient abominablement mauvais – ce qui, somme toute, était un avantage : cela pourrait masquer sa propre odeur, pensa Reith. Il coiffa le crâne postiche, revêtit sa

cape et poursuivit sa route en direction de la poterne de la ville. Il avait les jambes ankylosées et son allure était lente.

Dans le ciel obscur ne brillaient ni Az ni Braz et ce chemin écarté était chictement éclairé. Apercevant deux Hommes-Chasch, Reith baissa la tête, arrondit les épaules et accéléra l'allure. Les passants ne le gratifièrent même pas d'un coup d'œil.

Quelque peu encouragé, il déboucha bientôt sur l'avenue centrale. La poterne n'était qu'à deux cents mètres. De hauts lampadaires la baignaient d'une éblouissante lueur jaune. Trois gardes en uniforme étaient encore là, mais leur apathie et leur nonchalance manifestes persuadèrent Reith qu'il avait vu juste : Les Chasch Bleus croyaient qu'il s'était évadé de Dadiche.

Hélas ! Ils se trompaient !

Que faire ? Continuer d'avancer d'un pas de flâneur jusqu'à la poterne et s'élancer ventre à terre pour se volatiliser dans les ténèbres ? Les plates-formes volantes surgiraient aussitôt, sans compter les patrouilles motorisées. Avec ses oripeaux puants, pas de cachette possible. À moins de se déshabiller entièrement et de courir tout nu dans la nuit...

Reith, découragé, poussa un soupir. Soudain, il avisa une taverne au rez-de-chaussée d'un haut bâtiment. Derrière les fenêtres basses palpitaient des lueurs rouges et jaunes ; on entendait des voix rauques et, de temps à autre, un éclat de rire tonitruant. Trois Hommes-Chasch s'avancèrent en titubant. Leur tournant le dos, Reith colla son visage à la fenêtre. C'était un estaminet obscur qu'éclairaient seulement le feu qui brûlait dans l'âtre et les lumignons jaunes que l'on trouvait partout à Dadiche. Une douzaine d'Hommes-Chasch, les traits grimaçants et contrefaits sous leurs grotesques crânes postiches, attablés devant des pots de grès, échangeaient des plaisanteries graveleuses avec quelques Femmes-Chasch. Ces dernières, vêtues de robes noires et vertes, leurs faux crânes agrémentés de paillettes et de rubans, arboraient un nez fardé d'un rouge éclatant. Le spectacle était sinistre. Et pourtant, il mettait en évidence l'humanité fondamentale des Hommes-Chasch. Les composantes universelles de la fête étaient réunies : les boissons émoustillantes, les femmes rieuses, la camaraderie... À ceci près

que ces ingrédients étaient bien ternes chez les Hommes-Chasch.

Deux autres passants croisèrent Reith sans réagir. Jusque-là, son déguisement s'était montré efficace. Mais le Terrien ne savait pas s'il résisterait à un examen plus attentif. À pas lents, il s'approcha de la poterne mais s'arrêta à une cinquantaine de mètres d'elle ; n'osant aller plus loin, il se glissa entre deux bâtiments et s'installa de façon à pouvoir surveiller le portail.

Les heures succédèrent aux heures. Le vent tomba et l'air se rafraîchit. Les senteurs des bosquets de Dadiche montaient à ses narines. Il s'assoupit. Quand il se réveilla, Az brillait derrière des adaraks alignés comme des sentinelles. Il changea de position, grogna, se massa la nuque. La puanteur montant de ses vêtements encore humides était répugnante.

Deux des gardes n'étaient plus là. Le troisième avait l'air de somnoler debout. Dans leurs guérites, les vigiles contemplaient la campagne d'un air morose. Reith se rencontra dans sa cachette.

Le ciel s'éclaircit à l'est. C'était l'aube et la ville commença de s'animer. Des renforts rejoignirent la poterne. Des groupes entraient et sortaient, échangeant des informations. Une heure plus tard commencèrent à arriver les charrettes de Pera. La première, tirée par deux puissantes bêtes de trait, apportait des barils de condiments et de viande marinée dont l'odeur était si puissante que, par comparaison, celle de Reith faisait l'effet d'un parfum. Deux personnes étaient assises sur le siège : Emmink, plus revêche, plus boudeur et plus renfrogné que jamais, et Traz.

— Quarante-cinq ! cria Emmink.

— Cent un ! lança Traz.

Les gardes s'approchèrent, comptèrent les fûts, inspectèrent la charrette et ordonnèrent à Emmink d'avancer.

Quand le véhicule passa à sa hauteur, Reith sortit de sa cachette et marcha à côté.

— Traz !

L'adolescent baissa les yeux et poussa un petit cri joyeux.

— Je savais que tu serais encore vivant !

— Tout juste ! Est-ce que je ressemble à un Homme-Chasch ?

— Pas énormément. Remonte ta cape sur ton menton et cache ton nez. Quand nous reviendrons du marché, accroche-toi à la patte avant droite de la bête de droite.

Reith se coula dans un petit recoin à l'abri des regards tandis que la charrette s'éloignait en direction du marché.

Une heure plus tard, elle réapparut, avançant au pas. Emmink serra sa droite et la charrette s'immobilisa devant la cachette de Reith. Traz sauta à terre comme pour attacher plus solidement les barils mais, en fait, il faisait écran. Reith bondit, passa sous l'animal. Entre les deux pattes avant droite de celui-ci pendait un ample pan de peau parcheminée maintenu par des cordes de façon à former une poche exiguë à l'intérieur de laquelle le Terrien se glissa. La charrette se remit en marche. Reith ne voyait qu'un ventre gris et les deux pattes antérieures de la bête.

L'équipage s'arrêta devant la poterne. Des voix s'élèverent, Reith aperçut les sandales rouges et pointues des gardes. Après une attente angoissante, le véhicule repartit en direction des collines. Reith ne distinguait que les pierres de la route, parfois des touffes de végétation, les pattes massives de l'animal et l'enveloppe parcheminée qui, à chaque pas, se plaquait contre lui.

Enfin, la charrette s'immobilisa et Traz se pencha pour regarder sous l'abdomen de la bête.

— Tu peux sortir. Il n'y a personne.

Reith se dégagea avec un soulagement presque démentiel. Il balança son crâne postiche dans le fossé, se défit de sa cape, de sa veste nauséabonde, de sa chemise, se hissa sur la charrette et s'affala, le dos contre un baril.

Traz reprit sa place à côté d'Emmink et on se remit en route. Le jeune homme se retourna, le front soucieux :

— Tu es malade ? Blessé, peut-être ?

— Non, fatigué. Mais vivant... grâce à toi. Et, aussi, grâce à Emmink, semble-t-il.

Traz décocha un regard noir au charretier.

— Emmink n'a pas fait preuve de beaucoup de bonne volonté. J'ai été obligé d'employer la menace et de le cogner un peu.

— Je vois, murmura Reith, qui, fronçant le sourcil, se tourna vers le roulier, qui avait la tête enfoncée dans les épaules. J'ai dû moi-même hausser le ton une ou deux fois avec lui.

Un frémissement secoua les épaules d'Emmink, qui se retourna, son étroit visage barré d'un sourire qui révélait ses dents jaunes.

— Tu conviendras, seigneur, que je t'ai convoyé et donné de bons conseils avant même de connaître le rang éminent qu'occupe ta grandeur.

— Que veux-tu dire ? demanda Reith. De quel rang éminent parles-tu ?

— Le Conseil de Pera t'a nommé grand prévôt, répondit Traz. (Et il ajouta, méprisant :) On peut considérer que c'est un rang éminent, en un sens.

Gouverner Pera n'offrait guère d'attraits. C'était une tâche où se consumerait l'énergie de Reith, qui épuiserait sa patience et restreindrait son champ d'action sans lui apporter aucun avantage personnel. Et par la force des choses, il aurait tendance à exercer son autorité en fonction des normes sociales en vigueur sur la Terre. Or, la population de Pera était un groupe hétérogène constitué de fugitifs, de criminels, de bandits, de monstres, d'hybrides, d'individus abracadabrant échappant à toute classification : qu'est-ce que l'équité, les procédures juridiques, la dignité humaine, la notion de progrès signifiaient pour ces misérables ?

C'était un défi. Et encore s'agissait-il d'un euphémisme !

Sans compter le vaisseau spatial et l'espoir qu'avait Adam Reith de parvenir en dépit de tout à regagner la Terre. La descente qu'il avait effectuée à Dadiche avait seulement abouti à lui confirmer que c'était là que se trouvait l'engin. Si jamais il réclamait son bien, cela aurait pour seul résultat de provoquer la joie des Chasch Bleus, qui commencerait aussitôt à se poser des questions. Qu'avait-il à proposer ? Il lui était difficile de promettre aux Chasch l'assistance militaire de la Terre contre les Dirdir ou les Wankh – il ne savait pas trop quel était leur ennemi héréditaire. La contrainte ? Il ne disposait d'aucun moyen de pression.

En outre, les Chasch Bleus étaient maintenant au courant de son existence et, sans nul doute, ils s'interrogeaient sur son identité, sur son origine. Tschaï était vaste et il était impossible de prévoir ce qui pouvait naître dans les profondeurs de ses provinces les plus reculées. Selon toute vraisemblance, les Chasch Bleus étaient sûrement en train de compulser fébrilement leurs cartes.

Tandis que Reith méditait ainsi, le chariot escaladait les collines. Il franchit la Trouée de Belbal et, toujours ferraillant,

dégringola en direction de la steppe. Le soleil était chaud et le vent chassait les miasmes. Reith s'assoupit et finit par s'endormir.

Quand il se réveilla, le véhicule roulait sur les vieux pavés de Pera. Bientôt, il arriva à la place centrale que dominait la citadelle. Reith constata que huit nouveaux cadavres se balançait au gibet. C'étaient des Gnashters. Leurs costumes de parade n'étaient plus que de pitoyables guenilles. Traz lui expliqua ce qui s'était passé avec une indifférence qui n'avait rien de feint :

— Finalement, ils sont descendus de la citadelle en gesticulant et en s'esclaffant comme si tout cela n'était qu'une farce. Quand la milice les a capturés pour les pendre, ils ont été indignés ! La mort les a surpris au milieu de leurs clamours de protestation.

— Comme cela, le palais est vide, murmura Reith en levant les yeux vers la masse de pierre de la citadelle.

— Autant que je sache. Je suppose que c'est là que tu veux t'installer ?

Il y avait un soupçon de désapprobation dans la voix de l'adolescent et Reith sourit. L'influence d'Onmale persistait et il lui arrivait encore parfois de se manifester.

— Non, dit Reith. C'était le repaire de Naga Goho. Si nous nous y installions, nous passerions pour de nouveaux Goho.

— C'est un joli palais, rétorqua Traz. (Son ton, maintenant, était vaguement dubitatif.) Il recèle pas mal de choses intéressantes... (Il décocha à Reith un regard intrigué.) Apparemment, tu as décidé d'être le maître de Pera ?

— Apparemment, répliqua Reith.

De retour à l'Auberge de la Steppe Morte, Reith s'oignit d'huile, de sable doux et de cendres tamisées. Après s'être rincé, il recommença l'opération tout en songeant que l'une des premières innovations qu'il apporterait à Pera – et à Tschaï – serait le savon. Comment était-il possible que cette planète ignorât une substance pourtant aussi simple... relativement ? Il faudrait qu'il demande à Derl... ou Ylin-Ylan, quel que fût son nom, si Cath connaissait le savon.

Une fois récuré et rasé, Reith, après avoir mis du linge propre et chaussé des sandales de cuir souple, descendit dans la salle commune, où on lui servit de la bouillie d'avoine et du ragoût. L'atmosphère avait visiblement changé. Le personnel le traitait avec un respect exagéré, les autres convives parlaient d'une voix contenue en lui jetant des coups d'œil en coulisse.

Il remarqua un groupe d'hommes qui se tenaient au-dehors, murmurant entre eux, et qui, de temps en temps, regardaient à l'intérieur de la salle. Quand il eut terminé son repas, ils entrèrent et s'alignèrent en rang d'oignons devant lui. Reith reconnut quelques-uns des visages qu'il avait aperçus lors de l'exécution de Naga Goho. L'un des nouveaux venus – maigre, le teint jaune, les yeux luisants – était probablement un homme des marais. Son voisin semblait être un mélange d'Homme-Chasch et d'Homme Gris. Un troisième – taille moyenne, crâne chauve, visage de papier mâché, une masse charnue en guise de nez, des yeux protubérants à l'éclat vitreux – était un Gris typique. Le quatrième, un vieillard décharné, ne manquait pas d'une certaine prestance dans son genre : c'était un nomade usé par les vents de la steppe. Quant au cinquième, court sur pattes, gros comme un baril et dont les mains arrivaient presque aux genoux, il était impossible de deviner ses origines.

Le vieux était le porte-parole du groupe. Sa voix était rauque :

— Nous sommes le Comité des Cinq qui a été constitué selon tes conseils. Nous avons longuement débattu. En raison de la part que tu as prise à la liquidation de Naga Goho et des Gnashters, nous souhaitons te nommer gouverneur de Pera.

— Étant entendu que tu devras te soumettre à nos avis, ajouta l'Homme Chasch Gris.

Reith n'avait pas encore pris de décision définitive et irréversible. Se renversant dans son fauteuil, il étudia ses interlocuteurs. Il n'avait jamais vu assemblage d'individus aussi hétéroclite.

— Ce n'est pas si simple que cela, dit-il enfin. Il est possible que vous me refusiez votre coopération. Or, je n'accepterai cette fonction que si j'ai l'assurance que vous collaborerez avec moi.

— Collaborer pour quoi faire ? s'enquit le Gris.

— Pour apporter des changements. Des changements extrêmes, des changements qui iront très loin.

Ses interlocuteurs scrutèrent Reith avec circonspection. Et l'Homme-Chasch Gris murmura :

— Nous sommes des conservateurs. Rude est l'existence. Nous ne pouvons pas nous laisser aller à des expériences téméraires.

Le vieux nomade émit un rire guttural.

— Des expériences ! Mais avec le plus grand plaisir ! Tout changement ne peut qu'être profitable. Écoutons ce que cet homme a à nous proposer !

— Soit ! Cela ne peut pas nous faire de mal. Nous n'avons pas pris d'engagements.

— Je partage l'opinion de celui-là, fit Reith en désignant le vieillard du doigt. Pera est un tas de ruines. Ses habitants ne valent guère mieux que des fugitifs. Ils n'ont pas de fierté, pas d'amour-propre. Ils vivent dans des bouges, ils sont sales et ignorants, ils s'habillent de haillons. Et le plus grave, c'est qu'ils ne semblent pas s'en soucier.

Les cinq hommes du Comité, surpris, sourcillèrent. Le vieux nomade exhala de nouveau un ricanement rauque. Le pseudo-Gris prit un air maussade. Les autres paraissaient indécis. Ils s'éloignèrent de quelques pas et tinrent un conciliabule. Puis ils firent face à Reith :

— Peux-tu nous exposer en détail ce que tu envisages de faire ?

Reith hocha la tête.

— C'est une question à laquelle je n'ai pas encore beaucoup réfléchi. Je serai brutal : je suis un civilisé. J'ai été élevé et formé dans une société civilisée. Je sais ce dont les hommes sont capables. Ils peuvent faire beaucoup – peut-être plus que vous ne l'imaginez. Or, les habitants de Pera sont des hommes et, si je suis votre chef, j'exigerai d'eux qu'ils se conduisent comme des hommes.

— Bien sûr, bien sûr ! s'exclama l'homme des marais. Mais comment ? Il faut être précis.

— En premier lieu, j'organiserai une milice disciplinée et bien entraînée qui aura mission de protéger la ville et les

caravanes contre les Chasch Verts. Je créerai des écoles et un hôpital. Et, par la suite, une fonderie, des entrepôts, un marché. Entre-temps, j'encouragerai la population à construire des maisons en tenant compte des règles de l'hygiène.

Les membres du Comité s'agitèrent nerveusement en échangeant des regards méfiants.

— Bien sûr que nous sommes des hommes, grommela le vieux nomade. Personne ne prétend le contraire. Et, étant des hommes, nous devons être prudents. Nous ne désirons pas être des Dirdir. Il nous suffit de survivre.

— Les Chasch Bleus ne nous permettront jamais de donner libre cours à de telles prétentions, soupira le Gris. S'ils nous tolèrent à Pera, c'est seulement parce que nous nous tenons à notre place.

— C'est aussi parce que nous satisfaisons à certains de leurs besoins, ajouta le petit bonhomme courtaud. Ils achètent à vil prix les denrées que nous produisons.

Le Gris protesta :

— Il est toujours dangereux d'irriter ceux qui détiennent la puissance.

Reith leva la main.

— Je vous ai exposé mon programme. Si vous ne voulez pas coopérer de bon cœur, choisissez-vous un autre chef.

Le vieillard lui adressa un regard perçant et entraîna ses collègues à l'écart. Après une chaude discussion, les Cinq revinrent :

— Nous acceptons tes conditions. Tu seras notre chef.

Reith, qui avait espéré que le Comité trancherait dans un autre sens, poussa un léger soupir.

— Eh bien, soit ! C'est entendu. Je vous avertis que j'exigerai beaucoup de vous. Vous travaillerez comme vous ne l'avez encore jamais fait. Mais ce sera dans votre propre intérêt à long terme. Du moins, je l'espère.

Et, une heure durant, il expliqua à ses interlocuteurs ce qu'il comptait réaliser. Il réussit à susciter leur intérêt, voire un enthousiasme qui perçait à travers leur réserve.

En fin d'après-midi, Reith s'en alla visiter en compagnie d'Anacho, de Traz et de trois membres du Comité ce qui avait

été le palais de Naga Goho. Le petit groupe gravit le chemin tortueux que surplombait la lugubre architecture de l'édifice. Il traversa la cour humide et froide, entra dans la salle centrale où s'entassaient les richesses bien-aimées de l'ancien maître des lieux : bancs et tables massifs, tapis et tapisseries, lampes montées sur trépied, plats et urnes que recouvrait déjà une couche de poussière. Au delà se succédaient des pièces où régnait une odeur d'effets sales et d'onguents aromatiques. Le cadavre de la concubine de Naga Goho gisait toujours là où Reith l'avait découvert. Les six hommes se hâtèrent de rebrousser chemin.

Derrière la grande salle, il y avait des magasins où s'entassaient des produits de rapine : ballots de tissus, caisses de cuirs, billes de bois rares, outils, armes, ustensiles, lingots de métal brut, flacons d'essences, livres faits de papier noir moucheté de points bruns et gris qu'Anacho identifia comme étant des manuels techniques wankh. Dans une niche était rangé un coffre à moitié rempli de sequins. Deux autres, de moindre taille, contenaient des bijoux, des ornements, des colifichets et des babioles – c'aurait pu être le trésor d'une pie voleuse. Les gens du Comité s'approprièrent des épées au pommeau et à la garde filigranés. Traz et Anacho firent de même. Le premier, après avoir jeté un coup d'œil hésitant à Reith, s'empara d'une somptueuse cape ocre mordorée, de souples bottes de cuir noir ainsi que d'un casque d'acier fin admirablement travaillé dont la base formait couvre-nuque. Reith, quant à lui, s'intéressa à une douzaine de pistolets à énergie. Il y avait aussi des cellules usées qui, selon Anacho, pouvaient être rechargées grâce aux accumulateurs équipant les chariots – détail que, de toute évidence, Naga Goho avait ignoré.

Le soleil était bas sur l'horizon quand ils quittèrent le lugubre palais. Dans la cour, Reith nota une petite porte encastrée au fond d'une niche. Il la poussa et découvrit ainsi un escalier de pierre. Des profondeurs montait une nauséabonde odeur de moisissure, de putréfaction, d'immondices – et quelque chose d'autre, aussi : des effluves lourds et musqués.

En les respirant, Reith sentit ses cheveux se dresser sur son crâne.

— Les oubliettes, laissa laconiquement tomber Anacho. Écoute !

De faibles et discordants murmures frappaient leurs oreilles. Reith trouva en tâtonnant un lumignon mais ne parvint pas à l'allumer. Anacho tapota le sommet de l'ampoule, qui s'éclaira immédiatement.

— C'est un appareil dirdir.

Le groupe descendit les marches, tous les sens aux aguets ; l'escalier aboutissait à une haute salle voûtée. Traz serra le bras de Reith et tendit le doigt : le Terrien aperçut une forme noire qui se perdit lentement dans l'ombre tout au fond de la salle.

— C'est un Pnume, grommela Anacho en rentrant la tête dans les épaules. Ils infestent les ruines de Tschaï. Ils sont comme des vers dans le bois verrouillé.

La faible lueur qui émanait d'une lampe lointaine révélait des cages alignées le long des murs. Les unes contenaient des ossements, d'autres des masses de chairs corrompues, d'autres encore des créatures vivantes. Et c'étaient ces êtres qui faisaient le bruit que le petit groupe avait entendu tout à l'heure.

— À boire ! À boire ! gémissaient les formes prostrées. Donnez-nous de l'eau !

Reith approcha le lumignon.

— Des Hommes-Chasch..., murmura-t-il.

Il y avait une citerne dans un coin. Il y remplit des écuelles qu'il apporta aux captifs. Les Hommes-Chasch burent avidement et en réclamèrent davantage. Reith s'exécuta.

Deux personnages massifs étaient immobiles dans une lourde cage tout au fond de la pièce.

— Des Chasch Verts ! laissa échapper Traz dans un souffle. Qu'est-ce que Naga Goho pouvait en faire ?

— Observe-les bien, fit Anacho. Ils regardent dans la même direction, et uniquement dans celle-là. C'est celle de leur horde. Ils sont télépathes.

Reith tira deux autres récipients d'eau qu'il tendit aux Chasch Verts. Ceux-ci s'approchèrent pesamment, s'en saisirent et les vidèrent.

— Il y a combien de temps que vous êtes là ? demanda le Terrien aux Hommes-Chasch.

— Longtemps, très longtemps, répondit l'un des prisonniers d'une voix grinçante. Je ne sais pas au juste depuis combien de temps.

— Pourquoi êtes-vous ainsi encagés ?

— Par cruauté ! Parce que nous sommes des Hommes-Chasch !

Reith se tourna vers les membres du Comité.

— Étiez-vous au courant de leur présence ?

— Non ! Naga Goho agissait selon son bon plaisir.

Reith déverrouilla les cages.

— Sortez ! Vous êtes libres. Ceux qui vous ont capturés sont morts.

Les Hommes-Chasch sortirent craintivement de leurs cages. Ils se dirigèrent droit sur la citerne et burent de nouveau.

— Étrange, murmura Reith en contemplant les Chasch Verts. Très étrange en vérité.

— Peut-être que Naga Goho les utilisait en quelque sorte comme des boussoles, suggéra Anacho. Grâce à eux, il savait toujours où se trouvait la horde.

— On ne peut pas leur parler ?

— Ils ne savent pas parler. Ils communiquent uniquement en échangeant leurs pensées.

Reith se tourna vers les gens du Comité :

— Vous chargerez une équipe de douze hommes de transporter ces cages sur la place.

— Bah ! rétorqua le Gris – qui s'appelait Bruntego – Mieux vaut tuer ces ignobles créatures ! Et les Hommes-Chasch aussi par la même occasion !

Reith le fusilla du regard.

— Nous ne sommes pas des Gnashters ! Nous ne tuons que lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Quant aux Hommes-Chasch, à eux de choisir : ou ils retourneront à leur servitude ou ils resteront ici en hommes libres.

Bruntego exhala un grognement réprobateur :

— Si nous ne les tuons pas, ce sont eux qui nous tueront.

Dédaignant de répondre, Reith braqua le lumignon dans les profondeurs des oubliettes. Il ne vit qu'un mur de pierre gluant d'humidité. Impossible de savoir comment le Pnume s'était éclipsé. Impossible également d'obtenir des renseignements cohérents des Hommes-Chasch.

— Ils apparaissent, silencieux comme des démons, pour nous regarder. Jamais ils ne prononcent un mot et jamais ils ne nous donnent d'eau !

— Quelles créatures bizarres ! fit rêveusement Reith.

— Ce sont les sorciers de Tschaï ! s'écrièrent les Hommes-Chasch, qui tremblaient d'émotion maintenant qu'ils avaient recouvré leur liberté. Il faudrait les extirper de la planète !

Reith ricana :

— De même que les Dirdir, les Wankh et les Chasch !

— Non, pas les Chasch ! Nous sommes des Chasch. Tu ne le savais pas ?

— Vous êtes des hommes.

— Non, nous sommes des Chasch à l'état larvaire. C'est là une vérité première !

— Allons donc ! s'écria Reith avec une soudaine colère. Ôtez donc ces postiches ridicules ! (Il s'avança et, d'un geste brusque, fit sauter les faux crânes en forme de cônes.) Vous êtes des hommes et rien d'autre ! Pourquoi donc acceptez-vous de vous laisser tromper par les Chasch ?

Les Hommes-Chasch se turent. Ils lorgnaient craintivement vers les cages comme s'ils s'attendaient à ce qu'on les y emprisonne à nouveau.

— Venez ! lança brusquement Reith. Sortons d'ici !

Une semaine s'écoula. N'ayant rien de mieux à faire, Reith s'attela à sa tâche. Il sélectionna un petit groupe d'hommes et de femmes qui lui semblaient être plus intelligents que les autres pour les former afin qu'ils fassent ensuite l'instruction de leurs congénères. Il mit sur pied une milice civique qu'il plaça sous les ordres de Baojian, l'ex-maître de caravane. Avec l'aide d'Anacho et de Tostig, le vieux nomade, il commença d'élaborer un code législatif. Sans trêve, il exposait tous les avantages qui devaient découler de ses innovations, ce qui éveillait tantôt

l'intérêt et tantôt l'appréhension, suscitait tantôt des reniflements sceptiques et tantôt l'enthousiasme, mais bien souvent, il ne rencontrait chez ses auditeurs qu'une totale incompréhension. Il apprit qu'organiser une administration ne se bornait pas à donner des ordres : il fallait qu'il soit partout en même temps. Mais, sans cesse, une arrière-pensée le rongeait : les Chasch Bleus n'étaient-ils pas en train de mijoter quelque chose ? Il ne parvenait pas à croire qu'ils avaient si facilement renoncé à le capturer. Sans aucun doute, ils avaient des espions à leur service et devaient être au courant de ce qui se passait à Pera. Ils n'étaient pas pressés, mais, tôt ou tard, ils chercheraient à s'emparer de lui. La prudence lui commandait de décamper sans demander son reste. Mais, pour de multiples raisons, Reith n'avait aucune envie de quitter Pera.

Les Hommes-Chasch que l'on avait retrouvés dans les cachots de Naga Goho n'avaient apparemment aucune envie de regagner Dadiche, et Reith en conclut qu'ils avaient fui la justice des Chasch. Les guerriers Verts posaient un problème : Reith ne pouvait se résoudre à les abattre, mais l'opinion publique aurait été scandalisée qu'on les relâchât sans autre forme de procès. Aussi Reith avait-il opté pour un compromis : les cages avaient été dressées sur la place et leurs occupants étaient l'attraction de la population. Cependant, insensibles à la curiosité, les Chasch Verts restaient immuablement tournés vers le nord, en contact télépathique avec la horde-mère – telle était du moins l'opinion d'Anacho.

La Fleur de Cath demeurait la grande consolation de Reith, encore que son attitude le déroutât. Il était incapable de percer ses pensées. Au cours du long voyage de la caravane, il l'avait vue mélancolique, lointaine, voire hautaine. Par la suite, elle s'était montrée douce et tendre tout en semblant parfois préoccupée. Reith la trouvait plus séduisante que jamais et elle était chaque fois pour lui une merveilleuse surprise. Néanmoins, sa mélancolie persistait. Il décida qu'elle avait le mal du pays : selon toute vraisemblance, elle se morfondait loin de Cath. Mais, assiégé par bien d'autres préoccupations, il retardait le jour où il lui faudrait songer à exaucer les désirs de Derl.

Les trois Hommes-Chasch, Reith ne tarda pas à l'apprendre, n'étaient pas originaires de Dadiche : ils venaient de Saaba, une ville située plus au sud. Un soir, dans la salle commune, ils attaquèrent le Terrien sur ce qu'ils appelaient ses « ambitions extravagantes ».

— Tu cherches à singer les races supérieures mais tu en seras pour ta courte honte ! Les sous-hommes sont incapables de parvenir à la civilisation.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, répliqua Reith, amusé par le ton sérieux de ses interlocuteurs.

— Bien sûr que si ! Ne sommes-nous pas des Hommes-Chasch, c'est-à-dire des Chasch Bleus à l'état larvaire ? Qui pourrait le savoir mieux que nous ?

— Le premier venu qui aurait quelques notions de biologie.

Les Hommes-Chasch s'agitèrent, manifestement irrités.

— Tu es un sous-homme jaloux d'une race avancée !

— À Dadiche, j'ai vu la morgue... ou la maison des morts – appelez-la comme vous voulez. J'ai vu des Chasch Bleus fendre le crâne du cadavre d'un Homme-Chasch et placer un bébé Chasch Bleu dans sa cervelle froide. Ils se moquent de vous, ils font des tours de passe-passe pour vous maintenir dans votre servitude. Les Dirdir utilisent sans aucun doute des trucs analogues pour en imposer aux Hommes-Dirdir, bien que je ne sache pas si ces derniers espèrent devenir des Dirdir de plein droit. (Reith dévisagea Anacho.) Quel est ton avis ?

— Les Hommes-Dirdir n'espèrent pas devenir des Dirdir, répondit ce dernier d'une voix qui tremblait un peu. C'est de la superstition. Il y a le Soleil. Nous sommes l'Ombre. Mais le Soleil et l'Ombre sont tous deux issus de l'Œuf primordial. Les Dirdir sont la forme de vie cosmique la plus haute et les Hommes-Dirdir ne peuvent qu'être leurs émules. Ils s'attachent à les imiter et en tirent orgueil. Quelle autre race a-t-elle produit d'aussi splendides, d'aussi somptueuses réalisations ?

— La race des hommes, dit Reith.

Une grimace de mépris tordit le visage d'Anacho.

— À Cath ? Ce sont des mangeurs de lotus. Les Merribs ? Ce sont des artisans vagabonds. Les Dirdir occupent une place à part sur Tschaï.

— Non, non, non ! s'exclamèrent les Hommes-Chasch en chœur. Les sous-hommes sont le remugle et le déchet des Hommes-Chasch. Certains d'entre eux deviennent les clients des Dirdir. Les hommes véritables viennent de Zoor, le monde des Chasch.

Anacho, écœuré, se tourna de l'autre côté.

— Ce n'est pas le cas, dit Reith, mais je n'escrime pas que vous me croirez. Vous faites erreur les uns et les autres.

— Quel ton catégorique ! fit Anacho, l'Homme-Dirdir, avec une désinvolture soigneusement étudiée. Tu m'intrigues. Peut-être pourrais-tu nous éclairer davantage ?

— Sans doute. Mais, pour le moment, je n'en vois pas la nécessité.

Anacho insista :

— Pourquoi pas ? Tes lumières nous seraient utiles à tous.

— Vous connaissez les faits aussi bien que moi. Tirez-en vous-mêmes les conclusions qui s'imposent.

— Quels faits ? s'écrièrent les Hommes-Chasch. Quelles conclusions ?

— C'est l'évidence même, non ? Les Hommes-Chasch vivent dans la servitude, exactement comme les Hommes-Dirdir. Il y a incompatibilité biologique entre les Hommes et chacune de ces races, de même qu'il y a incompatibilité entre moi et les Wankh ou les Pnume. Les hommes ne sont pas nés sur Tschaï, c'est incontestable. La conclusion est la suivante : on les y a conduits comme esclaves, il y a longtemps, très longtemps. Et on est allé les chercher sur le monde des hommes.

Les Hommes-Chasch maugréèrent ; Anacho, levant les yeux, s'abîma dans la contemplation du plafond ; quant aux citoyens de Pera, assis à la table, ils poussaient des soupirs de stupéfaction. La conversation se poursuivit, de plus en plus passionnée, de plus en plus véhément à mesure que la soirée se prolongeait. Finalement, les Hommes-Chasch se réunirent dans un coin pour continuer le débat entre eux – deux étaient du même avis, le troisième défendait un point de vue opposé.

Le lendemain, tous trois partirent pour Dadiche. Le hasard voulut qu'ils empruntent le chariot d'Emmink. Reith les regarda s'éloigner avec appréhension. Il ne nourrissait aucune illusion :

les Hommes-Chasch signaleraient ses activités et feraient part à qui de droit des doctrines révolutionnaires qu'il prêchait, ce qui ne manquerait pas de déplaire aux Chasch Bleus. Décidément, l'existence devenait bien compliquée ! Et l'avenir était sombre. Sinistre, même. De nouveau, Reith songea à déguerpir toutes affaires cessantes. Mais la perspective de disparaître dans la steppe n'était pas plus séduisante que précédemment.

Cet après-midi-là, il assista à l'entraînement des premières recrues de sa milice : six pelotons de cinquante hommes à l'armement hétéroclite – catapultes, épées, poignards – et à la tenue bigarrée : pantalons, sarraus, burnous, tuniques évasées, jupons, haillons et parements de fourrure. Il y avait des barbus, il y avait des crânes surmontés d'un toupet peinturluré, il y avait des cheveux flottant sur les épaules. Jamais Reith n'avait vu un aussi lamentable spectacle. C'était avec un mélange d'amusement et de désespoir qu'il regardait les miliciens trébuchant et traînant les pieds se prêter de mauvaise grâce à l'exercice qu'il avait ordonné. Les six lieutenants, qui ne manifestaient pas un enthousiasme exagéré, couverts de sueur et l'injure à la bouche, lançaient des commandements plus ou moins au hasard et l'on récriminait amèrement contre l'aplomb de Baojian.

Au bout du compte, Reith cassa deux lieutenants sur-le-champ et les remplaça par deux hommes sortis du rang. Puis il grimpa sur un chariot et fit rassembler tout le monde devant lui.

— Cela ne va pas du tout ! Ne comprenez-vous pas la raison de votre présence ici ? C'est pour que vous appreniez à vous défendre !

Son regard se posa sur chacun des visages renfrognés. Soudain, il tendit le doigt vers un homme qui murmurait quelque chose à l'oreille de son voisin :

— Toi, là-bas ! Qu'est-ce que tu racontes ? Dis-le tout haut !

— Je dis que toutes ces cabrioles, tous ces défilés au pas, c'est de la bêtise. On y gaspille notre énergie. Quel intérêt ont toutes ces clowneries ?

— Leur intérêt est le suivant : vous apprenez ainsi à obéir aux ordres rapidement et avec décision. Vous apprenez à manœuvrer en corps constitué. Vingt hommes agissant

ensemble valent plus que cent hommes qui sont à couteaux tirés. En situation de combat, le chef élabore les plans, qui sont ensuite exécutés par les guerriers disciplinés. Sans discipline, les plans ne servent à rien et c'est comme cela que l'on perd les batailles. Est-ce que tu as compris maintenant ?

— Bah ! Comme si les hommes pouvaient gagner des batailles ! Les Chasch Bleus possèdent des engins à énergie et des glisseurs de combat. Nous, nous avons seulement quelques gicle-sable. Quant aux Chasch Verts, ils sont invincibles. Ils nous écraseraient comme des fourmis. Il est plus facile de se cacher parmi les ruines. Les hommes ont toujours vécu de cette façon à Pera.

— La situation n'est plus la même, rétorqua Reith. Si tu ne veux pas faire un travail d'homme, eh bien, tu n'as qu'à faire un travail de femme et t'habiller en femme. À toi de choisir.

Il attendit, mais le protestataire se contenta de le foudroyer du regard en piaffant.

Reith sauta alors à terre et donna des ordres. Un groupe d'hommes se dirigea vers la citadelle pour y chercher des pièces de tissu et des balles de cuir. D'autres apportèrent des ciseaux et des rasoirs et l'on tondit les miliciens à double zéro en dépit de leurs protestations. Pendant ce temps, les femmes de Pera que l'on avait convoquées s'affairaient à tailler et à couper des uniformes – de longues tuniques blanches sans manches frappées d'un éclair noir cousu sur la poitrine. Les caporaux et les sergents portaient des épaulettes noires, les lieutenants avaient de petites manches rouges.

Le lendemain, les miliciens, revêtus de leur nouvelle tenue, reprirent leur entraînement. Cette fois ils se tenaient franchement mieux – ils avaient même une certaine désinvolture, songea Reith.

Trois jours après le départ des Hommes-Chasch, les derniers doutes de Reith s'évaporèrent : un grand glisseur de dix-huit mètres de long sur neuf de large survola la steppe. Lentement, il décrivit un cercle autour de Pera avant de se poser sur l'esplanade, juste en face de l'auberge. Une douzaine d'hommes-Chasch bien musclés – des gardes de la sécurité en pantalons gris et tuniques pourpres – sautèrent à terre et

s'immobilisèrent, l'arme au poing. Six Chasch Bleus, debout sur la passerelle, examinèrent la place. C'étaient visiblement des notables : leurs costumes moulants étaient ornés de filigranes d'argent, ils étaient coiffés de hauts morions étincelants, avaient des genouillères et des protège-coudes d'argent.

Ils lancèrent un ordre bref et deux Hommes-Chasch s'avancèrent jusqu'à la porte de l'auberge.

— Un homme du nom de Reith s'est désigné comme votre chef, dirent-ils au tavernier. Va le chercher ! Le Seigneur Chasch veut lui parler.

— Il est occupé, répondit l'aubergiste dans un grognement obséquieux avec un mélange d'effroi et de violence. Il faudra que vous attendiez qu'il arrive.

— Préviens-le ! Et dépêche-toi !

Reith accueillit la nouvelle sans joie, mais elle ne le surprit pas. Il réfléchit un moment, puis, poussant un profond soupir, il prit sa décision, décision qui modifierait forcément – pour le meilleur ou pour le pire – l'existence de tous les habitants de Pera. Et peut-être de tous les habitants de Tschaï. Il donna ses instructions à Traz et se dirigea à pas lents vers la taverne. Il entra dans la salle commune.

— Dis aux Chasch que c'est ici que je les recevrai.

L'aubergiste transmit le message aux Hommes-Chasch, qui le répercutèrent aux Chasch Bleus. Ceux-ci émirent une série de sons gutturaux, quittèrent le glisseur et s'alignèrent en rang d'oignons devant la porte de l'auberge. Les Hommes-Chasch pénétrèrent à l'intérieur et l'un d'eux brailla :

— Quel est l'homme qui se prétend le chef ? Lequel est-ce ? Qu'il lève la main !

Reith les écarta et sortit de la salle. Il s'immobilisa devant les Chasch Bleus qui, la mine sinistre, lui rendirent son regard. Le Terrien était fasciné par le faciès des extra-terrestres, par leurs petits yeux semblables à des billes de métal qui luisaient dans l'ombre de la visière frontale, par leur complexe appareil nasal, par les morions d'argent et les armures filigranées. À présent, les Bleus n'avaient rien ni d'astucieux, ni de capricieux, ni de lunatique ; ils ne donnaient pas l'impression d'être de cruels

petits plaisantins. Leur contenance était tout simplement menaçante.

Reith, debout devant eux, les bras croisés sur la poitrine, attendait sans baisser les yeux.

L'un des Chasch, dont le morion s'ornait d'un cimier plus haut que les autres, prit la parole. Sa voix était gutturale et étranglée comme celle de tous ses congénères.

— Que fais-tu à Pera ?

— Je suis le chef élu.

— Tu es celui qui s'est rendu clandestinement à Dadiche et qui s'est introduit dans le Centre Technique de District ?

Reith garda le silence.

— Eh bien, qu'as-tu à répondre ? insista le Chasch Bleu. Inutile de nier : ton odeur est reconnaissable. Tu as réussi à entrer dans Dadiche et à en ressortir. Et tu t'es rendu en d'autres endroits. Pourquoi ?

— Parce que je n'étais encore jamais allé à Dadiche. À présent, vous visitez Pera sans y avoir été expressément autorisés. Néanmoins, vous y êtes les bienvenus aussi longtemps que vous respecterez nos lois. Je serais heureux que les gens de Pera puissent visiter Dadiche dans les mêmes conditions.

Les Hommes-Chasch s'esclaffèrent à grand bruit. Les Bleus ouvrirent de grands yeux, l'air à la fois sinistre et scandalisé. Leur porte-parole poursuivit :

— Tu as adhéré à une fausse doctrine et poussé les hommes de Pera à agir en insensés. Où as-tu trouvé de telles idées ?

— Il ne s'agit ni de « fausse doctrine » ni d'actes « insensés ». Quant à mes idées, elles sont l'évidence même.

— Tu vas nous accompagner à Dadiche car il nous faut tirer au clair un certain nombre de détails. Monte à bord du glisseur céleste.

Reith, souriant, hocha la tête.

— Si tu as des questions à me poser, pose-les maintenant. Ensuite, je te poserai les miennes.

Le Chasch Bleu fit signe aux gardes, qui s'avancèrent pour s'emparer de Reith. Celui-ci recula d'un pas et leva les yeux vers les hautes fenêtres. Une salve de flèches s'abattit sur les

Hommes-Chasch, transperçant leurs fronts et leurs gorges. Mais les projectiles dirigés contre les Chasch Bleus furent détournés par un champ de force et les Bleus, sains et saufs, saisirent leurs propres armes ; Reith décroisa les bras avant qu'ils n'eussent eu le temps de viser et de tirer. Il étreignait sa cellule à énergie. Un seul geste circulaire – et les têtes des six Chasch Bleus s'embrasèrent. Les corps décapités, mûs par Dieu sait quel réflexe, tressautèrent, puis s'affalèrent avec un bruit mou, recouverts de globules d'argent fondu.

Le silence était total. Les témoins paraissaient retenir leur souffle. Les regards se détournèrent des corps mutilés, convergèrent sur Reith et, comme si la même idée était venue à tout le monde, se tournèrent vers Dadiche.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? murmura Bruntego le Gris dans un souffle. Nous sommes condamnés. Nous servirons d'engrais à leurs fleurs rouges.

— Exactement, rétorqua Reith. À moins que nous n'agissions pour les en empêcher.

D'un geste, il ordonna à Traz de récupérer les armes et les équipements des Bleus décapités et des Hommes-Chasch, puis ordonna que l'on brûle les cadavres.

Il se dirigea ensuite vers le glisseur à bord duquel il monta. Les commandes – un amoncellement de pédales, de boutons et de flexibles – échappaient complètement à sa compréhension. À Anacho qui l'avait rejoint et examinait distraitemment l'intérieur de l'appareil, il demanda :

— Sais-tu comment fonctionne cet engin ?

— Bien sûr, répondit dédaigneusement l'Homme-Dirdir. C'est le vieux système de Daïdne.

Reith laissa courir son regard le long de l'engin.

— Qu'est-ce que c'est que ces tubes ? Des armes à énergie ?

— Oui. Et bien désuètes, évidemment, si on les compare à l'armement des Dirdir.

— Quelle est leur portée ?

— Assez faible. Ce sont des batteries de petite puissance.

— Suppose que nous montions quatre ou cinq gicle-sable...

Cela nous donnerait une puissance de feu considérable.

Anacho eut un bref signe de tête affirmatif.

— Ce serait un arsenal de fortune assez fruste. Mais la chose est faisable.

Le jour suivant, deux glisseurs survolèrent Pera à haute altitude. Ils reprurent la route de Dadiche sans avoir atterri. Le lendemain matin, une colonne de véhicules franchit la Trouée de Belbal. Le convoi était composé de deux cents Hommes-Chasch et d'une centaine d'officiers Bleus. Quatre glisseurs où avaient embarqué des artilleurs l'accompagnaient.

Les chars firent halte à moins d'un kilomètre de Pera. Les hommes de troupe se déployèrent en quatre compagnies qui convergèrent sur la cité, couvertes par les glisseurs.

Reith répartit la milice en deux détachements qui s'infiltrèrent dans les ruines et prirent position à l'est et à l'ouest de Pera, où le contact aurait lieu avec l'adversaire. Les miliciens attendirent que l'assaillant, qui avançait avec circonspection, eût pénétré d'une centaine de mètres à l'intérieur de la cité. Alors, jaillissant de leurs cachettes, ils ouvrirent le feu. Ils étaient armés de catapultes, de gicle-sable, d'armes de poing prises dans l'arsenal de Naga Goho. Ils disposaient des armes récupérées l'avant-veille sur les Chasch.

Au bout de cinq minutes, les deux tiers des Chasch Bleus et la moitié des Hommes-Chasch avaient péri. Les survivants flanchèrent et se débandèrent en direction de la steppe.

Alors, les glisseurs entrèrent en action : passant en rase-mottes, ils balayèrent les ruines de rayons mortels. Les miliciens se réfugièrent dans leurs cachettes. Les engins descendaient toujours plus bas.

Soudain, un autre glisseur apparut dans le ciel — celui que Reith avait équipé de gicle-sable. Il l'avait dissimulé sous des branchages dans la steppe. L'appareil piqua sur les engins Chasch. Les gicle-sable et les faisceaux d'énergie parlèrent : les glisseurs ennemis tombèrent comme des pierres. Reith accrocha ensuite les deux compagnies qui entraient dans Pera par le nord et par l'est tandis que la milice les attaquait par les flancs. Les troupes Chasch se replièrent en subissant de lourdes pertes. Harcelé par le bombardement aérien, l'ennemi rompit les rangs

et s'égailla en désordre dans la steppe, talonné par la milice de Pera.

Reith tint conférence avec ses lieutenants, enfiévrés par la victoire.

— Nous avons triomphé aujourd’hui parce qu’ils ne nous avaient pas pris au sérieux. Mais ils peuvent encore lancer contre nous une offensive écrasante. À mon avis, ils vont cette nuit même mettre sur pied une puissante force de frappe avec tous leurs glisseurs, toutes leurs unités. Et, demain, ils viendront nous donner une leçon. Cela vous paraît-il logique ?

Personne ne le contredit.

— Puisque l’affrontement est inéluctable, mieux vaut prendre l’initiative et essayer de préparer quelques surprises à l’intention des Chasch. Ils ont une piètre opinion des hommes et nous serons sans doute capables de leur infliger une correction. Pour cela, il faut placer notre puissance de feu limitée là où elle est susceptible de causer le plus de dégâts.

Bruntego le Gris frissonna et se prit la tête entre les mains.

— Ils ont une armée de mille Hommes-Chasch et plus encore. Ils ont des glisseurs du ciel et des armes à énergie alors que nous ne disposons que d’hommes dont la plupart n’ont que des catapultes.

— Une catapulte peut étendre un adversaire raide mort aussi bien qu’un faisceau énergétique, répliqua Reith.

— Mais il y a les glisseurs, les projectiles, toute la puissance et toute l’intelligence des Chasch Bleus ! Ils nous annihileront et raseront Pera, qui ne sera plus qu’un cratère.

— Jusqu’à présent, objecta Tostig, le vieux nomade, nous ne les avons que trop bien servis, à trop bon marché. Pourquoi renonceraient-ils à nous exploiter... Rien que pour faire un geste théâtral ?

— Parce que c’est le style des Chasch Bleus !  
Tostig secoua la tête.

— Celui des Vieux Chasch, peut-être, mais pas des Bleus. Ils préféreront nous assiéger, nous affamer. Ensuite, ils prendront les chefs et les emmèneront à Dadiche pour les châtier.

— C'est raisonnable, approuva Anacho. Mais peut-on attendre que les Chasch Bleus eux-mêmes aient un comportement raisonnable ? Les Chasch sont tous à moitié fous.

— Aussi devons-nous les égaler et leur rendre caprice pour caprice, conclut Reith.

Bruntego le Gris renifla.

— Le caprice, c'est le seul domaine où nous sommes capables de rivaliser avec les Bleus !

La discussion se poursuivit. Les propositions succéderent aux contre-propositions et, finalement, on parvint tant bien que mal à un accord. Des messagers furent chargés de convoquer la population. En dépit de leurs protestations et de leurs gémissements, les femmes, les enfants, les vieillards et tous ceux qui ne se montraient pas coopératifs furent entassés à bord des chariots et conduits en pleine nuit jusqu'à une gorge sinistre à une trentaine de kilomètres au sud pour y installer un camp provisoire.

On rassembla ensuite les miliciens en armes et ils se dirigèrent vers la Trouée de Belbal, à travers la nuit.

Reith, Traz et Anacho demeurèrent à Pera. Les cages où étaient enfermés les Chasch Verts, dissimulées sous des étoffes, avaient été chargées à bord du glisseur. Quand le jour se leva, Anacho s'installa aux commandes et l'engin décolla en direction du nord-est — c'était vers le nord-est que les Chasch Verts étaient tournés. Au bout d'une soixantaine de kilomètres, Traz, qui surveillait les captifs, l'œil collé à un petit trou, s'exclama :

— Ils se tournent vers l'ouest !

Anacho modifia le cap en conséquence et, quelques instants plus tard, on découvrit un camp de Verts au milieu de la verdure, près d'un marais.

— Ne t'en approche pas trop, dit Reith à l'homme-Dirdir. L'essentiel est de savoir qu'ils sont là. Maintenant, il faut regagner la Trouée de Belbal.

L'aéroglissoir vira et fonça plein sud. Il passa en rase-mottes au-dessus des falaises qui faisaient face à l'océan Schanizade. Après avoir survolé la brèche, il se posa sur une plate-forme dominant à la fois Dadiche et Pera.

Deux heures s'écoulèrent. L'énerverment gagnait Reith. Son plan s'appuyait sur une hypothèse et un postulat rationnels : les Chasch étaient de notoriété publique une race capricieuse. Il éprouva un vif soulagement en voyant soudain une interminable colonne sortir de Dadiche. Il prit son sondoscope : le convoi était composé d'une centaine de chars bourrés de Chasch Bleus et d'Hommes-Chasch ; un nombre égal de véhicules étaient chargés d'armes et de caisses de matériel.

— Cette fois, ils nous prennent au sérieux, dit Reith. (Il examina le ciel.) Il n'y a pas de glisseurs en vue. Selon toute vraisemblance, ils enverront un appareil de reconnaissance au tout dernier moment. L'instant est venu d'agir. D'ici une demi-heure, ils atteindront Belbal.

Le glisseur prit son essor et se posa dans la steppe à quelques kilomètres au sud de la route. On débarqua les cages que l'on dévoila. Les monstrueux guerriers Verts se précipitèrent pour contempler le paysage.

Reith déverrouilla la porte des cages et remonta à bord du glisseur qu'Anacho fit s'envoler immédiatement. Les Chasch Verts se ruèrent à l'extérieur en poussant des cris de victoire assourdissants. S'immobilisant, tels des géants, leurs yeux métalliques roulant dans leurs orbites, ils levèrent la tête vers l'appareil en agitant les bras dans un geste de haine, puis se mirent à galoper vers le nord de l'allure saccadée de leurs semblables.

Le convoi de Dadiche atteignit la Trouée de Belbal. Les Chasch Verts s'arrêtèrent net, stupéfaits, puis, toujours aussi cahotants, ils allèrent se cacher dans un bouquet d'ajoncs, où ils étaient presque invisibles.

Le convoi poursuivait sa marche. Il s'étendait maintenant sur près d'un kilomètre et demi.

Après avoir survolé un ravin obscur, le glisseur se posa. Reith scruta le ciel vide. Puis il se tourna vers l'est. Les Chasch Verts, tapis dans les ajoncs, étaient indiscernables. La colonne venue

de Dadiche était une noire et menaçante chenille qui rampait vers les ruines de Pera.

Le camp des Chasch Verts se trouvait à quelque soixante kilomètres de là.

— Nous avons fait ce que nous avons pu, dit Reith. Maintenant, il faut attendre.

Les Chasch Bleus approchaient maintenant de Pera. Comme précédemment, la colonne se fragmenta en quatre détachements qui encerclèrent les ruines abandonnées. Les tubes à énergie furent pointés sur d'éventuels points d'appui suspects et, couverts par cette artillerie, les éclaireurs chargèrent au pas de course. Ils atteignirent les premières ruines constituées par un amoncellement de blocs de béton. Comme il n'y eut pas de réactions, ils s'arrêtèrent pour se regrouper et sélectionner de nouveaux objectifs.

Une demi-heure se passa. Les éclaireurs sortirent de la ville en poussant devant eux ceux des habitants qui, par esprit d'opposition ou, tout simplement, par veulerie, avaient préféré rester à Pera. À leur interrogatoire, qui dura une quinzaine de minutes, suivit une période d'indécision : les chefs Bleus tinrent conseil. Manifestement, l'abandon de la ville n'avait pas été prévu et cela constituait pour eux un dilemme qui les décontenancait.

Les quatre compagnies d'intervention rejoignirent le gros des forces et la colonne reprit le chemin de Dadiche, lugubre et perplexe.

Reith surveillait le nord-est. Si la théorie d'une communication télépathique chez les Chasch Verts était juste et si les Verts vouaient vraiment aux Bleus la haine furieuse que l'on prétendait, ils n'allait pas tarder à entrer en scène. Mais la steppe était vide et rien ne s'y mouvait.

Les guerriers Bleus faisaient retraite vers Belbal. Des ajoncs d'un vert sombre, des taillis d'arbres tardifs, des bosquets d'herbe à pèlerin, surgie de nulle part, jaillit une horde de Chasch Verts. Reith ne comprenait pas comment un si grand nombre de guerriers chevauchant de gigantesques chevaux-sauteurs avaient pu ainsi s'approcher sans se faire remarquer. Brandissant des arcs de dix pieds et des épées, les Verts se

jetèrent sur le convoi. Les Chasch Bleus n'eurent pas le temps de pointer leurs canons lourds : ce fut un carnage.

Reith, le cœur soulevé, fit demi-tour et remonta à bord du glisseur.

— Rejoignons les nôtres de l'autre côté des montagnes, ordonna-t-il.

L'engin rallia la milice au point de rendez-vous, un ravin situé à moins d'un kilomètre au sud de la Trouée de Belbal, et les guerriers descendirent la colline en se tenant sous le couvert des arbres et des broussailles. Reith, qui était resté à bord, fouillait le ciel avec son sondoscope, redoutant les reconnaissances aériennes des Chasch Bleus. Soudain, une vingtaine de glisseurs, décollant de Dadiche, s'éloignèrent à toute vitesse vers l'est, sans doute pour apporter des renforts à la colonne investie. Quand ils eurent disparu derrière Belbal, Reith pointa son sondoscope sur la ville. Il distingua des uniformes blancs sous les remparts.

— Allons-y, dit-il à Anacho. C'est le moment ou jamais.

Le glisseur fila en direction de la poterne principale. Les gardes, pensant que c'était un appareil ami, l'observèrent avec perplexité en tordant le cou. Se raidissant contre lui-même, Reith actionna la commande du gicle-sable de proue.

La brèche était ouverte et la milice de Pera se répandit dans la ville.

Reith sauta à terre et chargea deux sections de s'emparer du dépôt des glisseurs. Une autre fut affectée à la garde de la poterne avec la plus grande partie des gicle-sable et des engins à énergie. Deux détachements reçurent l'ordre d'occuper la cité et de la quadriller.

Ces dernières unités, dont les combattants étaient aussi féroces et impitoyables que tous les naturels de Tschaï, se répandirent dans les avenues à demi désertes, abattant les Chasch Bleus, les Hommes-Chasch et les Femmes-Chasch qui faisaient mine de résister. Bientôt, rien ne demeura plus de l'esprit de discipline qui leur avait été inculqué depuis deux jours : la rancune accumulée pendant mille générations explosait en une orgie de sang et de massacres.

Reith gagna le Centre Technique en compagnie d'Anacho, de Traz et d'une demi-douzaine d'autres. Le bâtiment, dont les portes étaient closes, paraissait vide. Le glisseur se posa près de l'entrée du milieu. Les gicle-sable eurent raison des portails, et Reith, incapable de dominer son anxiété, se précipita au pas de charge à l'intérieur du Centre.

Il reconnut tout de suite la silhouette familière de la vedette spatiale et s'en approcha, la gorge nouée et le cœur battant. La coque était béante. Les moteurs, les accumulateurs, le convertisseur : tout avait été démonté ; la nef n'était plus qu'une carcasse vide.

L'espoir de la retrouver à peu près en ordre de marche avait été un rêve impossible, Reith ne s'était pas fait d'illusions. Pourtant, un optimisme irrationnel avait continué de vivre en lui. À présent cet optimisme était réduit à néant, de même que son espérance de pouvoir regagner la Terre. La vedette était étripée. Les propulseurs avaient été enlevés, le réservoir avait été ouvert, le délicat équilibre de l'engin était rompu.

Reith se rendit compte qu'Anacho était à côté de lui.

— Ceci n'est pas un astronef des Chasch Bleus, dit pensivement l'Homme-Dirdir. Ce n'est, non plus, ni un vaisseau dirdir ni un vaisseau wankh.

Reith, l'esprit vidé, se laissa choir sur un banc.

— En effet.

— Il a été construit avec une grande adresse, poursuivit rêveusement Anacho. Son dessin est raffiné. Où a-t-il été fabriqué ?

— Sur la Terre.

— *La Terre* ?

— La planète des hommes.

Anacho se détourna. Son visage d'arlequin surmonté d'un crâne chauve était convulsé et tendu : les axiomes de base de son existence se désagréguaient.

— Voilà un concept intéressant, murmura-t-il par dessus son épaule.

Reith contempla sombrement la vedette éventrée, mais le spectacle n'avait rien de très passionnant. Il se résigna à sortir et on lui remit un message du détachement de garde à la

poterne. Des rescapés de l'expédition avaient été repérés dans la montagne en assez grand nombre pour que l'on puisse en déduire qu'ils avaient finalement eu raison des Chasch Verts.

Les sections qui avaient eu pour instructions de patrouiller dans la ville n'en faisaient qu'à leur tête et il était impossible de les rappeler. Deux détachements tenaient le terrain d'atterrissement. Une seule compagnie – un peu plus d'une centaine d'hommes – restait de faction à la poterne.

On prépara une embuscade. On fit en sorte que, aux alentours de la poterne, tout eût l'air normal. Trois miliciens déguisés en Hommes-Chasch furent mis en faction au portillon.

Les survivants apparurent. Ne remarquant rien de suspect, ils passèrent la poterne. Alors, les gicle-sable et les faisceaux d'énergie entrèrent en action. De la colonne carbonisée il ne resta plus que quelques guerriers trop horrifiés pour opposer une quelconque résistance. Les uns se ruèrent en titubant en direction de la zone verte, poursuivis par des hommes en tenue blanche qui poussaient des hurlements. Certains, hébétés, se serraient les uns contre les autres, attendant passivement d'être massacrés.

Les forces aériennes eurent plus de veine. À la vue de cette débâcle, les glisseurs reprirent de l'altitude. Les miliciens, peu familiarisés avec l'artillerie des Chasch Bleus, firent de leur mieux : ils abattirent quatre appareils, moins par leur adresse que par un coup de chance. Pendant cinq minutes encore, les engins volants affolés tournèrent en rond, puis ils mirent le cap au sud – vers Saaba, Dkekme et Audsch.

Des tirs sporadiques se poursuivirent encore tout au long de l'après-midi, éclatant chaque fois que la milice de Pera rencontrait des Chasch Bleus manifestant l'intention de se défendre. Tous les autres – vieillards, femmes et nouveau-nés – furent passés par les armes. Reith intercéda pour sauver la vie des Hommes-Chasch et des Femmes-Chasch, et il eut gain de cause, sauf lorsque ses protégés portaient l'uniforme gris et pourpre de la sécurité : les gardes partagèrent le sort de leurs maîtres.

Les Hommes-Chasch survivants se débarrassèrent de leur crâne postiche et s'assemblèrent en une morne foule dans l'avenue principale.

Au crépuscule, la milice, saoule de meurtres, alourdie de butin et peu désireuse de patrouiller dans la ville une fois la nuit tombée, se regroupa près de la poterne. On alluma des feux, on fit cuire le dîner et l'on mangea.

Reith, prenant en pitié les malheureux Hommes-Chasch dont l'univers s'était brutalement effondré, s'approcha de leur groupe démoralisé. Les femmes pleuraient leurs morts à voix basse.

— Que comptez-vous faire de nous ? demanda d'une voix querelleuse un personnage noueux.

— Rien, répondit Reith. Nous avons exterminé les Chasch Bleus parce qu'ils nous avaient attaqués. Vous, vous êtes des hommes. Tant que vous ne nous ferez pas de mal, vous n'aurez rien à craindre de nous.

— Vous avez déjà tué beaucoup d'entre nous, gronda l'Homme-Chasch.

— Parce que vous avez choisi de combattre les hommes avec les Chasch, ce qui est contraire à la nature.

— Qu'est-ce qui est contraire à la nature ? fit l'autre avec colère. Nous sommes des Hommes-Chasch, le premier stade d'un grand cycle.

— C'est complètement absurde. Vous n'êtes pas plus des Chasch que l'Homme-Diridir ici présent n'est un Diridir. Vous, comme lui, vous êtes des hommes. Les Chasch et les Diridir vous ont réduits en esclavage, vous ont exploités. Il est grand temps pour vous de connaître la vérité.

Les gémissements des Femmes-Chasch s'étaient tus. Les Hommes-Chasch tournaient leurs visages hagards vers Reith.

— En ce qui me concerne, enchaîna ce dernier, vous pouvez vivre comme bon vous semble. La cité de Dadiche est à vous – aussi longtemps que les Chasch Bleus n'y reviendront pas.

— Que veux-tu dire exactement ? demanda son interlocuteur d'une voix qui tremblait.

— Exactement ce que j'ai dit. Demain, nous repartirons pour Pera. Dadiche vous appartient.

— Tout cela est bel et bon, mais supposons que les Chasch Bleus reviennent de Saaba, de Dkekme, de Lzizaudre, ce qui sera certainement le cas ?

— Eh bien, tuez-les ! Chassez-les ! Dadiche est désormais une ville qui appartient aux hommes ! Et si vous ne me croyez pas quand je vous dis que les Chasch Bleus vous ont trompés, allez faire un tour dans les maisons des morts, sous les remparts. Ils vous racontaient que vous étiez des larves, que leurs enfants naissaient dans votre cervelle. Allez donc examiner la cervelle des cadavres des Hommes-Chasch ! Vous ne trouverez pas de bébés. Rien que des cervelles d'hommes... Nous ne voyons aucun inconvénient à ce que vous regagniez vos demeures. Une seule chose est proscrite : les crânes postiches. Je vous interdis de les remettre. Si vous passez outre, nous ne vous considérerons plus comme des hommes mais comme des Chasch Bleus et vous serez traités en conséquence.

Sur ces mots, Reith regagna le camp. Avec hésitation, comme s'ils ne parvenaient pas à croire les propos du Terrien, ceux qui avaient été des Hommes-Chasch se dispersèrent dans l'ombre et rentrèrent chez eux.

— Je t'ai écouté, dit Anacho à Reith. Tu ne connais rien des Dirdir ni des Hommes-Dirdir ! Même si tes théories étaient justes, nous resterions encore des Hommes-Dirdir ! Nous savons reconnaître l'excellence et la suprématie. Nous aspirons à suivre les traces de l'Ineffable – ce qui est un idéal irréalisable puisque l'Ombre ne pourra jamais surpasser l'éclat du Soleil, que les hommes ne pourront jamais transcender les Dirdir.

— Pour un garçon intelligent, tu es d'un entêtement rare et tu manques terriblement d'imagination. Je suis sûr que tu confesseras un jour ton erreur. En attendant, crois donc ce que tu as envie de croire.

Le camp s'éveilla avant l'aube. Les chariots remplis de butin s'ébranlèrent vers l'ouest, masses noires se détachant sur le ciel sombre.

À Dadiche, les Hommes-Chasch, qui, sans leurs crânes postiches, ressemblaient à des gnomes chauves, ramassèrent les cadavres et les déposèrent dans une fosse profonde, où ils les brûlèrent.

On avait retrouvé une vingtaine de Chasch Bleus cachés. Comme la soif de sang des gens de Pera était étanchée, on les avait enfermés dans un enclos d'où ils observaient d'un air abasourdi les allées et venues des hommes.

Reith craignait une contre-attaque des Chasch Bleus en provenance des villes du sud, mais Anacho ne prenait pas cette éventualité au sérieux :

— Ils n'ont pas assez de cran pour se battre. Ils tiennent les cités dirdir sous la menace de leurs torpilles mais seulement pour éviter la guerre. Ils ne les provoquent jamais. Vivre dans leur jardin leur suffit amplement. Peut-être enverront-ils des Hommes-Chasch nous harceler, mais je ne pense pas qu'ils agissent si nous ne les menaçons pas directement.

— Peut-être.

Reith alla délivrer les Chasch Bleus.

— Allez dans les cités du sud et faites savoir à vos congénères de Saaba et de Dkekme que s'ils nous importunent, nous les anéantirons.

— C'est une longue route, protestèrent les Bleus d'une voix grinçante. Faut-il la faire à pied ? Donnez-nous un glisseur !

— Vous marcherez ! Nous ne vous devons rien.

Les Chasch Bleus partirent.

N'étant pas totalement persuadé que les Bleus ne chercheraient pas à se venger, Reith fit armer les neuf glisseurs saisis dans le dépôt de Dadiche et les appareils furent

dissimulés dans les collines. Le lendemain, il visita la ville, l'esprit plus en repos, en compagnie de Traz, d'Anacho et de Derl. Au Centre Technique, il examina une fois encore la vedette avec le vague espoir qu'il serait possible de la remettre en état.

— Si je pouvais me servir de cet atelier et si je disposais d'une vingtaine de spécialistes, je pourrais fabriquer un nouveau propulseur. Il serait peut-être plus pratique d'essayer d'adapter un moteur Chasch mais il y aurait alors des problèmes de contrôle. Mieux vaudrait construire de toutes pièces une nouvelle nef.

Derl contempla le vaisseau silencieux en fronçant les sourcils.

— Es-tu donc tellement pressé de quitter Tschaï ? Tu n'as pas encore visité Cath. Peut-être souhaiteras-tu ne jamais repartir quand tu l'auras vue.

— C'est possible, mais tu n'as jamais visité la Terre, toi non plus. Peut-être ne voudrais-tu plus jamais retourner sur Tschaï !

— Ce doit être un monde très curieux, fit la Fleur de Cath d'une voix rêveuse. Les femmes de la Terre sont-elles belles ?

— Quelques-unes. (Reith prit la main de Derl.) Il y a aussi des filles ravissantes sur Tschaï. L'une d'elles s'appelle...

Et il lui murmura un nom à l'oreille.

La jeune fille rougit et posa sa main sur la bouche de Reith.

— Les autres pourraient entendre !

FIN DU TOME I